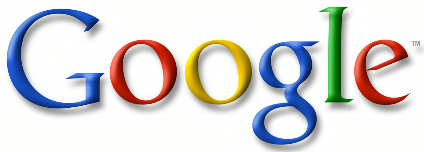






CATHERINE Ière,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

CATHERINE Ière,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

IMPRIMERIE DE COSSON, SUCCESSEUR DE M. BOSSANGE,
rue Garencière, n° 5.

CATHERINE Ière

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIE

SECONDE FEMME

DE PIERRE-LE-GRAND

PAR Mme. A. GOTTIS.

AVEC PORTRAITS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez ARTHUS BERTRAND, libraire
rue Hautefeuille, n° 23.

1819.

CATHERINE Ière,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée était en marche, elle avançait vers le Niester; un autre corps de troupes, commandé par le prince Gallitzin, traversait la Pologne; les commencemens de cette guerre furent heureux; Gallitzin rencontra près de Kiovie un parti considérable de

Tartares, de Suédois; il les défit entièrement, et leur tua près de cinq mille hommes : tout présageait de brillans succès ; les troupes étaient bien disciplinées, bien aguerries ; elles allaient combattre un ennemi qui, malgré sa multitude, fuyait toujours devant elles : se rappelant Pultawa, pleines de courage, de valeur et de souvenirs, elles espéraient la victoire ; mais qui peut sur la terre se flatter d'un bonheur constant et durable !

Le Czar, ayant toujours soutenu de ses armes Auguste, roi de Pologne, devait compter sur lui pour l'aider dans cette nouvelle guerre ; Auguste, qui lui devait tout, vint le trouver à Jaroslau, et promit à Pierre de nombreux secours. Aussitôt cette entrevue, ce prince retourna dans sa capitale, à Varsovie ; fit assembler la diète, et lui déclara quels engagemens le liaient à l'empereur des Russies, et les secours qu'il

attendait de lui : le fier sénat refusa de souscrire aux promesses de son souverain. Auguste se vit contraint de manquer à sa parole royale, ainsi ce prince ne fut jamais pour le Czar qu'un inutile et malheureux allié.

Tout semblait se réunir pour tromper ses espérances : Démétrius Cantemir fut encore infidèle à ses sermens, à ses promesses sacrées ; trahi lui-même par Barankovan, hospodar de Valachie, il ne put engager les Tartares qu'il commandait à se révolter contre les Ottomans : ainsi l'empereur, après avoir fait avancer ses troupes jusqu'au fond de la Valachie, s'aperçut qu'il avait commis la même faute qu'autrefois Charles XII, celle de se fier à des traîtres sans pouvoir. Son armée se trouva, comme l'armée suédoise, sans munitions, sans vivres, et de plus en présence d'un ennemi formidable.

Le visir Baltagi-Méhémet passa le Danube à la tête de cent mille hommes, marcha le long de la rivière de Pruth, vers Yassi, capitale de la Moldavie : posté avantageusement, en général habile il attendit le Czar, persuadé que des troupes épuisées par une route longue et pénible seraient facilement vaincues, et que la chaleur brûlante du climat énerverait leur courage, et lui préparerait sans aucun doute une victoire glorieuse et décisive.

L'empereur fut obligé de hâter la marche de son armée pour aller dégager Chérémetef campé au midi de la Pruth : ce général était menacé de se voir enveloppé de cent mille Turcs et d'une nombreuse armée de Tartares (1). Pierre y vola et Chérémetef fut dégagé.

Avant d'entreprendre un trajet im-

(1) Voltaire.

mense à travers les déserts, le Czar engagea encore son épouse à ne point l'accompagner au milieu de tant de dangers; mais Catherine, toujours la même, lui jura de nouveau qu'elle ne l'abandonnerait jamais.

Alors, voulant partager les fatigues de tant de braves soldats, la Czarine ne se servit plus de voiture. A cheval dès l'aurore, on la voyait marcher avec un courage héroïque à la tête de l'armée, supportant avec fermeté toutes les privations. Les vivres commençaient à manquer dans ces affreux climats; les troupes, encouragées par sa présence, par sa bonté à les soulager, à les soigner, à servir même leurs malades, les troupes ne murmurèrent point des sacrifices qu'elles furent forcées de faire, puisque l'épouse de leur souverain les endurait avec gaîté et sans se plaindre.

Cependant plus elles avançaient, plus les dangers devenaient terribles; la chaleur,

les marches forcées, le manque de vivres et d'eau leur causèrent des maladies cruelles et contagieuses : la mort éclaircissait les rangs, le désespoir s'emparait de toutes les âmes; enfin, au milieu de tant de misères, on arriva aux portes d'Yassi.

Pour surcroît de maux, des nuées de sauterelles dévoraient la nourriture des chevaux; exténués de faim ces animaux n'étaient plus en état de combattre; les hommes eux-mêmes n'avaient plus aucun espoir d'échapper aux dangers dont l'armée était environnée (1).

Dans cette cruelle perplexité, le traître qui déjà avait perdu Démétrius envoya vers l'empereur un de ses affidés; cet homme, dont on ne soupçonnait pas la trahison, persuada au Czar qu'au-delà d'une rivière nommée Sireth on trouverait d'immenses

---

(1) L'évêque.

magasins que les Turcs avaient laissés sans défense : il était dangereux de suivre un tel conseil ; mais le besoin fit taire la prudence, on partit.

L'empereur ordonna que l'on suivît toujours la rive droite de la Pruth, pour laisser cette rivière entre l'armée ottomane et la sienne. Cependant il fut averti qu'un corps considérable de Turcs l'avait déjà passée : cette nouvelle consterna le Czar ; la disette dont ses soldats étaient victimes, l'affaiblissement des chevaux et des hommes, tout lui fit craindre d'être vaincu si le visir cherchait à l'attaquer.

Effectivement peu d'heures après les Turcs parurent ; leur nombre était considérable. Voulant faire une jonction avec le corps du général Renn, Pierre donna l'ordre de continuer la marche, les Ottomans le poursuivirent. Le régiment de Péobrajenski, formant l'arrière-garde, soutint seul

les efforts de la cavalerie et de l'infanterie turques. Cette brave troupe combattit pendant cinq heures consécutives : elle fit des prodiges de valeur, et sauva pendant quelques instans, par sa courageuse résistance, l'empereur et son armée.

Cependant l'armée turque se renforçait de moment en moment; poursuivant sans relâche les Russes, elle ne les laissait jouir d'aucun repos; Poniatowski et le général Spar, tous deux attachés à la fortune de Charles, conseillaient au visir d'envelopper, de tourmenter l'ennemi, et de le réduire par la famine; mais Baltagi-Méhémet, aveuglé par de faibles avantages, ne jugea pas à propos de suivre les avis de généraux étrangers.

Le nombre des combattans était bien différent : l'armée qui marchait sous Méhémet comptait deux cent-cinquante mille hommes, et celle de l'empereur n'était

alors que de trente-sept mille : reconnaît-on à cette imprévoyance, à ces forces inégales, la prudence et l'activité du législateur des Russies ?

Cependant ne voulant point céder une victoire disputée avec acharnement, le Czar fit avancer quelques pièces de canon, pour soutenir sa vaillante arrière-garde ; ce renfort éclaircit ces rangs si pressés et si nombreux ; sept mille hommes mordirent la poussière ; la mort volait de toutes parts ; l'infanterie, la cavalerie ennemie se mirent en désordre, et huit mille Russes eurent la gloire de repousser cent cinquante mille Ottomans (1).

Cette victoire cependant ne pouvait les sauver d'une perte totale; cernés de tous côtés, on se retrancha avec des chariots, avec des bagages; mais que pouvait-on

(1) Historique.

faire en cet imminent danger? Les soldats, réduits à la plus affreuse disette, ne pouvaient même se procurer un peu d'eau pour étancher leur soif dévorante : voulaient-ils approcher du fleuve pour y puiser, les Turcs, campés sur l'autre bord, les foudroyaient aussitôt. Hélas ! ils ne faisaient que changer de misères et de douleurs !

Le Czar voyait la ruine prochaine de son armée, la perte de sa femme, de son empire et de tant de braves soldats; incertain s'il tenterait une dernière bataille, il se retira dans sa tente, accablé sous le poids d'une si horrible position.

Au moment où la fortune trahissait Pierre, toujours magnanime, toujours occupé du bonheur de ses peuples, il fit partir pour Moscou un officier porteur d'une lettre pour le sénat; il fallait braver mille dangers, traverser le camp ennemi; le Czar, satisfait du courage de cet officier, lui re-

mit sa lettre, et le baisant au front, lui dit : *Pars avec la grâce de Dieu* (1). Voici le contenu de cette lettre, dont l'original est conservé dans le cabinet de Pétersbourg.

« Je vous donne avis, par ces présentes,
» que sans avoir commis aucune faute, ni
» négligé aucune des précautions néces-
» saires, mais sur de faux avis qui nous
» ont égarés, je me trouve avec toute mon
» armée entouré par une armée turque
» quatre fois plus forte que la mienne,
» privé de vivres et de provisions de toute
» espèce : de sorte que, sans un secours
» surnaturel, je ne peux éviter une entière
» défaite, ou la captivité chez nos ennemis.
» Dans ce dernier cas, vous ne devez plus
» me regarder comme votre Czar et votre
» maître. Gardez-vous d'obéir à aucun
» ordre qui vous viendrait de ma part, fût-

---

(1) L'évêque.

» il signé de ma propre main, jusqu'à ce
» que vous m'ayez vu en personne. Si je
» péris, il ne vous reste plus qu'une chose
» à faire : après que ma mort vous aura été
» confirmée, choisissez, pour me succéder,
» celui que vous en jugerez le plus digne. »
Il ajoutait qu'il permettait même d'élire un nouveau souverain si le bien public l'exigeait, et se démettait pendant qu'il était libre encore d'un empire qu'il ne voulait posséder que pour en faire le bonheur. Cette lettre, dont aucun historien n'a parlé, est plus glorieuse à la mémoire du Czar que le gain d'une bataille (1).

Après le départ de ce courrier, Pierre s'abandonna à toute sa douleur; pouvait-il ne pas reconnaître sa fatale imprudence? Pouvait-il ne pas se reprocher comme un crime d'avoir engagé son armée dans un

---

(1) L'évêque.

pays inconnu, de l'avoir fait périr de misère, et de perdre en quelques mois le fruit de tant de soins et de travaux? Préoccupé, poursuivi par de sinistres pressentimens, il ne sait s'il doit hasarder encore le destin des batailles; cependant il commande à ses généraux de se tenir prêts pour attaquer le lendemain, se retire dans sa tente, défend à qui que ce soit d'y pénétrer, et là se livre sans témoins aux chagrins dont il est dévoré.

Bientôt il tombe dans les convulsions auxquelles il est sujet depuis son enfance; ses cris, ses gémissemens sont entendus de sa fidèle Catherine. Comme elle est inquiète! chaque plainte déchire son cœur; mais comment pénétrer jusqu'à lui? il l'a défendu impérieusement... Que faire?... Jugeant par l'état où le Czar se trouve combien leur situation est affreuse, sans perdre courage elle fait assembler les gé-

néraux dans sa tente, et leur demande s'il n'y avait aucun moyen de sauver l'armée, de la préserver de nouveaux périls....Eh bien, ajoute-t-elle, pourquoi dans un tel malheur ne solliciterions-nous pas la paix? Laisserons-nous dévorer par la faim le reste de ces braves soldats? Fléchissons sous le destin qui nous opprime, mais ne nous laissons pas abattre plus longtemps... Je vais tenter tous les moyens d'arriver jusqu'à l'empereur; je vais le décider à envoyer vers le visir... S'il nous accorde seulement une trève... le Czar sera sauvé!... Tous les généraux approuvèrent une telle résolution.

Aussitôt elle sort de sa tente, s'approche de celle de son époux, l'appelle avec les plus pressantes prières, il ne répond pas; elle écoute, par intervalle elle entend ses soupirs; ah, combien il souffre encore! Effrayée, tremblante pour une vie si pré-

cieuse à l'Etat, malgré les gardes, prenant la résolution la plus hardie, elle s'arme d'un couteau, et coupe aussitôt les cordons de la tente impériale (1). Elle entre... quel spectacle ! son époux est étendu sans mouvement, la pâleur de la mort couvre ses traits défigurés par la contraction : elle relève cette tête si chère, la pose sur ses genoux ; et lui faisant respirer des sels, lui frottant les tempes, n'épargnant aucune peine, aucun tendre soin, elle parvient à le ranimer ; le Czar ouvre les yeux, regarde, et s'arrachant de ses bras avec transport, s'écrie : — Laisse-moi, laisse-moi ! qui t'a donné le droit de venir m'importuner, sors... laisse-moi mourir en paix... — Sire, dit la Czarine en tombant à genoux, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, au nom de Dieu, au nom de vos en-

(1) L'évêque.

fans, de vos sujets, de votre malheureuse armée expirante de misère et de besoin, écoutez-moi, écoutez-moi!...—Non, non, dit-il, laisse-moi, laisse-moi mourir ici. — Sire, vous ne pouvez disposer de votre existence, elle ne vous appartient pas; en vous plaçant sur le trône, en vous donnant le droit de commander aux hommes, l'Eternel vous imposa la loi de vivre pour eux, pour leur bonheur. Sire, c'est ici le moment du courage : oublions les instans de prospérité dont nous avons joui; demandons la paix, faisons les plus grands sacrifices pour sauver ce qui nous reste de braves soldats! Czar, leur vie doit être sacrée pour toi; toutes les richesses du monde ne valent pas l'existence d'un seul individu! Et quel compte n'aurions-nous pas à rendre à Dieu, si par un fol entêtement nous allions être cause de leur ruine totale! Pierre, l'ennemi ignore à quel point de misère nous

sommes réduits ; encore plein du souvenir d'une perte récente, craignant peut-être de nous réduire au désespoir, il accordera des conditions favorables. Sire, s'il voulait notre déshonneur, et flétrir la gloire de nos armes, alors combattons, et périssons jusqu'au dernier ; vendons chèrement notre vie, et que notre insolent vainqueur verse des larmes de sang sur ses trophées et sur sa victoire ! — Moi, Catherine, moi demander la paix ! c'est impossible. Songe à la honte dont je serais couvert si j'essuyais un refus !... — Je vous l'ai déjà dit, cher époux, nous périrons jusqu'au dernier... mais qu'un inutile orgueil ne nous fasse pas tenter la fortune... que dirait la postérité ? Que Pierre, au moment du danger perdit courage ; qu'oubliant ses devoirs de monarque il aima mieux laisser répandre le sang de ses sujets que de sacrifier quelques misérables villes conquises.

S'il le faut, donnons les toutes, sire, et sauvons notre armée... D'ailleurs le temps, ce grand moteur, n'est-il pas le maître de toutes choses? Le Czar réfléchissait profondément; Catherine l'observait : enfin il répéta d'une voix émue : — Non, ma femme, non, mon amie; je ne puis consentir à supplier... périssons... — Eh bien, dit-elle, je vais porter à vos généraux cette réponse désespérante; mais, au nom de Dieu, voulez-vous imiter l'imprudent Charles XII? Voyez sa gloire flétrie.... prisonnier peut-être jusqu'à la mort!... O mon illustre époux, pourrai-je sans mourir de douleur voir ces mains royales chargées d'indignes fers! Sire, obtenons seulement un armistice de quelques jours; je vous le demande à genoux; au nom de la pitié... vos malheureux soldats expirent... quelques heures peuvent les sauver d'une mort certaine... ils ne demandent qu'un peu

d'eau... ils expirent au milieu des plus horribles tourmens. Regardez-les, contemplez leurs souffrances, après que l'orgueil parle s'il l'ose encore. L'empereur jette un coup-d'œil sur cette multitude d'hommes, de chevaux étendus sur une terre brûlante ; la pâleur répandue sur tous les visages offre un spectacle déchirant. Là un malheureux rend le dernier soupir en demandant une goutte d'eau... son camarade affaibli ne peut lui en procurer... Plus loin, sur cette rive funeste, sont amoncelés les corps de ceux qui n'eurent point le courage de souffrir un long supplice : ils ne sont plus à plaindre, tout est fini pour eux !

Les larmes coulent sur la noble figure du Czar : ce sont les siens, ce sont ces soldats qui n'aguère marchaient à la victoire sous ses ordres ; ce sont ces hommes que jamais la fatigue, les privations les plus cruelles et les blessures les plus pro-

fondes n'ont jamais intimidés, ni jamais fait reculer d'un pas ! Magnanime Pierre, tu gémis sur leur sort ; tu connais donc enfin le prix de la vie d'un homme ! Ah ! l'as-tu toujours prisée ainsi ! il ne manquait à ta gloire immortelle que la gloire de ménager le sang de tes soldats.

Après quelques instans d'hésitation, il s'avance vers Catherine. — Chère amie, dit-il, fais ce que tu voudras, ton courage a ranimé le mien ; oui, tentons la fortune. Ame grande, âme généreuse, sans tes salutaires conseils j'oubliais et ma gloire passée et les soins que le Tout-Puissant m'a confiés ! — O mon digne époux, ce trait t'immortalise à jamais ! La postérité, qui grave en caractères ineffaçables sur la tombe des rois leurs erreurs, leurs grandes actions, leurs cruautés, leurs victoires et leurs défaites, la postérité redira de Pierre :

Il immola sa fierté, son courage au salut

des siens ; il abaissa sa grande âme jusqu'à demander la paix, même il se punit d'une entreprise trop hasardée. La vie de tant de milliers de braves soldats était menacée, rien ne lui coûta pour les sauver : il rendit ses conquêtes, il dépensa ses trésors. Mais que lui étaient des trésors, des conquêtes auprès de ses vaillantes armées ?

Aussitôt la Czarine ôta de ses oreilles les brillans qui les ornaient; détachant de son cou d'albâtre une croix de diamans, premier présent de son époux, elle la baisa plusieurs fois avec tristesse. Adieu, cher gage du plus aimé des hommes, dit-elle, adieu, je me sépare de toi... Mais c'est pour le salut de tous... mon sacrifice est moins pénible... adieu, vas trouver celui de qui dépend notre sort ; qu'il t'admire et qu'il nous accorde la paix ! L'empereur regardait avec orgueil cette femme sublime : bien-

tôt les bagues, les joyaux dont ses jolis doigts étaient couverts vinrent se joindre aux présens destinés pour le visir.

Catherine jugea à propos d'y ajouter deux pelisses de renard noir, fourrure d'un très-grand prix (1). Une coutume ancienne des Ottomans et des peuples de l'Orient veut qu'on ne demande pas la plus légère faveur à leurs souverains ou à leurs visirs, sans offrir quelque faible don; ainsi la Czarine suivit une loi consacrée par le temps et par les mœurs de ces nations.

Ayant peu d'argent, elle emprunta aux officiers de l'armée l'or qu'ils avaient sur eux; tous vinrent l'offrir (2). — Mes amis, disait-elle, lorsque nous serons rentrés dans notre patrie, lorsque nous serons revenus à Pétersbourg, présentez-vous à votre

---

(1) Historique.

(2) L'évêque.

maître, il vous rendra avec usure ce que vous lui donnez avec tant de confiance. Le général Janus observa qu'il serait à propos de tenir une liste de ceux qui prêtaient l'argent dont ils pouvaient disposer. Ne pourrait-on pas, madame, ajouta-t-il, demander plus que votre altesse n'aura reçu. — A Dieu ne plaise, général, que je soupçonne un officier de l'armée de mon époux de manquer de probité: cette mesure serait injurieuse pour eux, ainsi je ne dois point m'en servir. Cette noble réponse imposa silence à ceux qui avaient pu concevoir une pensée si peu digne de Catherine et des hommes qui volontairement se dépouillaient de tout.

Lorsque tout fut préparé, Chérémetef, d'après l'ordre de la Czarine, écrivit au nom de son souverain à Baltagi-Méhémet. Il rappelait à ce visir quelques offres de paix que la Porte avait faites au commencement

de la campagne, lorsque le divan demandait la cession de la citadelle et du port de Tangarock. Soudain on chargea un bas officier aux gardes, homme très-intelligent, de porter cette lettre au camp des Turcs, de la rendre au visir, de lui offrir en même temps les présens destinés pour lui, et l'argent au Kiaïa.

« Les ordres furent donnés pour tom-
» ber sur l'ennemi s'il refusait la paix; la
» la réponse tardait à venir, on fit dire à
» Méhémet de choisir au plutôt la paix ou
» le combat. Après avoir encore attendu
» quelque temps, les Russes s'avancèrent
» l'espace de quelques toises. Alors le
» visir les fit prier de ne point attaquer,
» et lui-même ordonna une suspension
» d'armes. » (1)

Méhémet reçut volontiers les ouvertures

(1) L'évêque.

de Chérémetef; ignorant l'extrémité où l'armée russe était réduite, il ne voyait que sa résistance opiniâtre : les janissaires, cette troupe indocile, refusaient de combattre encore : d'ailleurs un autre motif plus puissant sur le cœur des hommes, la vengeance, conduisait peut-être l'âme de Méhémet dans cette occasion : c'était le désir d'humilier l'orgueil de l'altier Charles XII, qui, dans les fers, insultait avec arrogance un allié qui lui donnait asile dans ses états.

Cette suspension d'armes mit fin à la misère que les Russes éprouvaient : aussitôt ces infortunés passèrent dans le camp des Turcs, achetèrent des vivres, des provisions dont ils avaient un si grand besoin : le Czar goûta un instant de bonheur, celui de voir renaître à la vie ceux qui s'étaient sacrifiés pour le suivre dans les hasards de la guerre. A qui devait-il le salut de ses

vaillans soldats ? à qui devait-il la sûreté de son empire ? à qui devait-il de ne pas être vaincu, et peut-être prisonnier comme son mortel ennemi ? A sa femme, à celle qu'un moment il voulut rejeter loin de lui : combien cette conduite la lui rendit plus chère encore ! N'avait-elle pas bravé tous les dangers ? Est-ce Alexandra qui eût tout hasardé, et qui eût donné d'aussi salutaires conseils ? Cette femme ambitieuse ne voulait qu'une couronne ; Catherine ne veut, n'envisage que la gloire de son époux !

Méhémet cependant, après avoir reçu les présens d'usage, fit plusieurs questions à l'officier : on assure, dit-il, que ton maître est accompagné de son épouse ? Quoi ! une femme eut le courage de braver les fatigues d'une si longue marche ? On dit même qu'elle s'occupe de la santé du Czar avec les soins les plus tendres et les plus ser-

viles ? — Oui, seigneur, cette femme étonnante a mené la même vie que le dernier des soldats ; elle a mangé le même pain, elle a supporté les mêmes privations. Souvent une chaleur affreuse nous arrachait des plaintes ; elle souriait, nous encourageait : la première à notre tête, elle nous servait d'exemple. — Que ton maître est heureux, répondit le visir ! Eh bien, va redire à cette Catherine, objet de la vénération des Russes, que Méhémet l'estime et l'honore ; que pour elle il accordera la paix, mais une paix glorieuse : dis-lui qu'elle mérite d'être la femme d'un héros, étant le modèle de son sexe. Dans deux jours on portera au Czar mes conditions ; assure ton maître que, quelles que soient les clameurs de ses ennemis, je ne profiterai point des avantages que le destin m'a donnés sur lui. Retourne vers ton camp, et remets à l'épouse de ton empereur les présens que

je lui ai destinés. Aussitôt on apporta des tapis, des étoffes de l'Inde, des pièces de brocard et quelques tissus de poil de chameau; toutes ces richesses furent envoyées, par Baltagi-Méhémet, comme une marque éclatante de son estime et de son amitié pour la Czarine.

Quelques heures après Charles XII, dont la retraite était peu éloignée du camp du visir, accourut : la nouvelle de la suspension d'armes l'avait transporté de la plus vive colère : il s'emporta contre Méhémet, lui demanda comment il osait faire la paix sans son consentement, puisque le grand-seigneur n'avait entrepris la guerre que pour sa défense. Le visir répondit que son maître lui avait ordonné de la faire pour les intérêts de l'empire ottoman : « Mais vous pouviez, dit le roi, prendre le » Czar et toute son armée? » — « Et si j'avais » pris le Czar, qui aurait gouverné son

» empire, répondit vivement Méhémet? Il » ne faut pas que les rois sortent de chez » eux. » (1) Reproche sanglant de la conduite de Charles ; aussi l'on dit qu'irrité de cette réponse il déchira la robe du visir avec l'éperon de sa botte : Méhémet, plus modéré, dissimula un affront dont il aurait pu se venger. (2)

Méhémet, suivant les ordres de son souverain, dicta les conditions du traité de paix : entre autres on voulut exiger du Czar qu'il remît entre les mains des Turcs Démétrius Cantemir ; Pierre refusa nettement d'y souscrire. Fermement résolu de ne pas céder, il écrivit ces mots au vice-chancelier Schaffirof : « J'abandonnerai » plutôt aux Turcs tout le terrain qui » s'étend jusqu'à Cursk : il me restera l'es-

---

(1) L'évêque.

(2) Historique.

» pérance de le recouvrer ; mais la perte » de la foi est irréparable, je ne peux la » violer. Nous n'avons de propre que l'hon- » neur ; y renoncer c'est cesser d'être mo- » narque. » (1) Heureux les peuples, si les souverains avaient tous autant d'intégrité à garder et accomplir les promesses qu'ils ont pu leur faire !

Pierre consentit à faire démolir la forteresse de Samara qu'il avait fait bâtir ; il fallut, malgré sa répugnance, rendre cette Azof pour laquelle il avait sacrifié tant d'hommes et de trésors : bien plus, il fallut anéantir aussi la belle forteresse et le port de Tangarok, situés dans la mer Noire : ce sacrifice fut d'autant plus pénible au Czar, qu'ils protégeaient le commerce naissant que son génie venait d'introduire dans ses états.

La Porte exigea qu'il ne se mêlerait plus

(1) Voltaire.

des affaires de la Pologne; que Charles XII rentrerait paisiblement dans son royaume sans être inquiété par l'empereur; Pierre y souscrivit : que lui importait le retour du monarque suédois? il fallait qu'il songeât plutôt à réparer tant de pertes récentes; d'ailleurs Charles vaincu, Charles réfugié à Bender avait perdu cette auréole de gloire qui fit longtemps l'admiration de l'Europe : il avait survéçu à ses triomphes, à ses défaites; triste destinée pour un conquérant! Charles devait mourir sur le champ de bataille, au milieu de ses braves soldats. Ah! celui qui peut survivre à la perte de sa renommée était-il digne de l'avoir obtenue! il doit voler au-devant du coup mortel : un trépas glorieux doit couronner une belle vie.

Après la paix signée, l'empereur remit en ôtage Chérémetef et Schaffirof : ils partirent pour Constantinople, et furent traités

avec quelques égards par le sultan ; ils obtinrent même la liberté de se promener dans la ville, escortés par des janissaires (1).

Lorsque tout fut conclu, Pierre fit ses dispositions pour retourner dans son empire et quitter les rives malheureuses de la Pruth ; avant de les abandonner, il assembla les restes de son armée, et présentant son épouse : Enfans, dit-il, voilà celle à qui nous devons notre salut, aimez-la, respectez-la. Tous les soldats poussèrent mille cris de joie, tous défilèrent devant leur libératrice, et, lui donnant le salut militaire, lui prouvèrent par cette action qu'ils lui étaient dévoués, et qu'elle pouvait compter sur eux et sur leur courage. On rassembla les débris de ces troupes naguère si brillantes, et tout reprit le chemin de Pétersbourg.

---

(1) Historique.

CHAPITRE II.

Aussitôt l'arrivée de l'empereur dans sa capitale, le Czarowitz lui rendit compte de sa régence; soit que ce monarque fût aigri par son malheur, ou que réellement Alexis eût négligé les grands intérêts qui lui furent confiés, son père le traita avec colère et emportement; il reprit le pouvoir qu'il lui avait donné, et dans sa fureur assura que jamais il ne serait son successeur, n'ayant, ajoutait-il, aucune qualité nécessaire pour faire le bonheur de ses sujets.

La jeune et belle Sophie parut devant

son beau-père avec les traits pâles et flétris ; lorsqu'elle fut dans l'appartement de la Czarine et qu'elles s'embrassèrent, ses yeux charmans se couvrirent de pleurs. — Qu'avez-vous, chère Sophie, demanda Catherine ? — Rien, madame. — Rien, et je vois vos larmes. — Quelquefois l'âme éprouve une mélancolie profonde sans qu'elle puisse en connaître la cause. N'avez-vous jamais, madame, ressenti une tristesse insurmontable... votre cœur n'a-t-il jamais souhaité son anéantissement ? Oh, souvent, souvent je demande la mort ! — Quelle cause peut produire un si grand désespoir ? — Vous le dirai-je ? Cet ingrat Alexis... Et Sophie se jeta dans les bras de Catherine en sanglotant. — Eh bien, qu'a-t-il fait ? N'aurait-il pas pour vous les égards dus à votre vertu, à votre beauté touchante, et surtout à ce profond attachement ?...—Non, non, il me

méprise, il me dédaigne... Chaque jour sa cruauté se plaît à voir couler mes pleurs... Une autre... — Une autre?... — Oui, une Finlandoise, une esclave m'a ravi son amour. — Que me dites-vous? — Hélas! madame, la vérité. — Quoi! tant de douceur, de modestie, d'attraits n'ont pu le toucher? — Si vous saviez jusqu'où va sa barbarie... sa main a osé se lever sur moi..... il m'a frappée... sans respecter l'enfant que je porte en mon sein, sans respecter son épouse... Hélas! il m'accable des plus affreux traitemens... — Malheureuse Sophie! — Oh, oui, bien malheureuse! Je l'aime, je l'aime encore malgré ses cruautés. Son image m'est toujours présente, je me rappelle sans cesse ces momens où je fus aimée de lui; ma mémoire me retrace ses paroles, ses douces caresses: il m'aimait alors!... L'ingrat a tout oublié... mon amour le fatigue, l'importune, son regard farouche me poursuit.....

Catherine... Madame, il m'a chassée de son lit... moi, la fille d'un prince si vertueux... O ma mère, si tu savais les affronts que ta Sophie a reçus!... que de pleurs tu verserais sur mon triste avenir... — Princesse, vous devez dompter votre faiblesse; vous devez vivre pour l'enfant à qui vous allez donner l'existence: cet enfant appartient à l'état. Méprisez, oubliez cet homme qui n'est pas digne de l'ange auquel il est associé... Remplissez vos devoirs de mère, et laissez-le se plonger dans la débauche, pour laquelle il est né... Oubliez-le, chère fille. —L'oublier, madame? impossible... il faut mourir plutôt. — Quoi, Sophie, vous ne pourriez surmonter un pareil attachement? Rappelez-vous ses mépris, ses mauvais traitemens... — Je ne les oublie pas... mais je ne puis le haïr! Dépend-il denous de gouverner nos sensations, notre cœur?... Catherine, je mourrai en l'ado-

rant.... — Jeune infortunée, que de larmes; que de maux tu te prépares ! — Oui, je le sens ; hélas, le plus cruel pour moi serait de l'oublier... j'aime, je chéris mon martyre... Alexis est ma vie, mon bonheur ; mon existence lui appartient, qu'il en dispose... Si je mourais de sa main, ah, je baiserais le fer qui terminerait ma vie ; mon regard s'attacherait sur ses traits adorés, et j'aurais encore un instant de plaisir..... —Sophie, Sophie, votre raison s'égare..... — Hélas ! elle est perdue depuis le jour où mon sort fut lié au sien; depuis ce jour, je ne me connus plus... Tout disparut pour moi sur cette terre, je ne vis qu'Alexis... Ah ! si je meurs bientôt... au moins j'emporterai le nom de son épouse... au moins il est encore à moi !... — Douce victime ! — Aphrosine, cruelle Aphrosine ! que tu me fais de mal !... Quoi ! n'as-tu point pitié de mes longues douleurs... de mes larmes...

de mon désespoir ?... Si jeune être abandonnée... quoi ! plus d'espoir... jamais !... jamais !... En cet instant on annonça le Czarowitz ; à ce nom si cher, l'intéressante Sophie sourit tristement, et dit : sèche tes pleurs, sèche-les, le voilà ; tu vas le voir !

Alexis entra effectivement pour saluer sa belle-mère. La présence de son épouse lui fit froncer le sourcil, Catherine s'en aperçut : — D'où peut venir, prince, cet air courroucé? pourquoi ce regard inquiet s'adresse-t-il à votre charmante épouse? elle souffre, son état exige de l'indulgence, de la douceur : vous devez vous occuper d'elle : Sophie vous chérit tant ! — Je ne l'ignore pas ; mais la princesse voudrait toujours m'avoir à ses côtés... Si je suis absent quelques heures, sa colère, ses pleurs, ses cris me poursuivent... — Sa colère ! elle, seigneur, répéta Catherine. — Je crois savoir ce qui se passe dans mon palais, madame. Si on

vous a fait quelques rapports, ils sont faux ou exagérés. — Prince, on ne m'a rien appris. Cependant lorsque la princesse devint votre épouse, ne fîtes-vous pas le serment de lui tenir lieu de famille ? ne deviez-vous pas remplacer pour elle une mère, un père et des sœurs dont elle était tendrement chérie ! Quels reproches ne vous feriez-vous pas si de mauvais procédés abrégeaient son existence ? Songez à sa jeunesse, à sa douceur angélique, à l'attachement profond qu'elle a pour vous... son état surtout doit vous la rendre encore plus chère. Bientôt elle sera mère, bientôt elle aura doublé votre bonheur ! Alexis, aimez-la comme elle vous aime... regardez ses larmes, regardez sa beauté, rappelez-vous sa douce confiance. Si vos sens vous ont égaré un moment, il est digne d'une belle âme de reconnaître ses erreurs. Sophie vous tend les bras, son cœur généreux ou-

bliera tout si vous l'aimez encore..... — Imprudente, tu paieras cher ton indiscrétion... cette femme sait tout... — Oui, prince, oui, je sais tout. — De quel droit vous immiscez-vous dans les débats que je puis avoir avec la princesse ? Pensez-vous que je doive me laisser gouverner comme le Czar ? ce serait folie à vous d'y compter. — Je n'ai voulu que vous prier d'avoir quelques égards pour votre charmante compagne, elle le mérite si bien. D'ailleurs, prince, songez à ce que vous vous devez à vous-même. — Je n'ai pas besoin de leçons ; qu'à l'avenir Sophie se conforme à ma façon de vivre : irai-je m'asservir à tant de caprices ? Vous, madame, daignez ne plus vous occuper de mes actions... un jour, vous pourriez vous en repentir. — Prince, si le Czar connaissait votre conduite, pensez-vous qu'il l'approuverait ? — Mon père n'a point d'indulgence pour moi, je le sais ;

il ne me pardonnerait point les fautes qu'il commit lui-même ; tel est l'usage des tyrans. — Seigneur, songez que je suis ici, et que devant moi vous devez respecter l'auteur de vos jours. — Il fallait qu'il se respectât, il fallait qu'il ne formât pas des liens déshonorans. — Prince Alexis, vous êtes dans mon appartement, si je disais un mot, un châtiment terrible... Quoi qu'il en soit, j'excuse votre haine ; mais votre épouse, mais la douce Sophie l'a-t-elle méritée ? vous l'aimiez... — Je formai ces liens pour n'être pas contraint à me voir enfermé dans un monastère ; votre cruauté voulait me faire ravir ma liberté, mais le Czar sentit qu'il ne pouvait indisposer ses peuples en les privant de l'héritier de la couronne : ils m'aiment... aussi leur rendrai-je un jour leurs antiques usages ; ils soupirent après leur retour. — Vous détruirez donc ce que l'empereur votre père a

créé ? — Pourquoi non ? — Ah ! s'il vous entendait ! — Vous pouvez encore le lui dire, il le sait déjà. — Ainsi, vous désirez son trépas ? — Il n'est pas immortel. — Que vous êtes cruel et mauvais fils. — Est-il bon père ? — Avez-vous cherché à captiver son amitié, prince ? — Dois-je être son esclave ? D'ailleurs, laissons cela : seulement je prie madame de ne plus s'entretenir de ma conduite ; si elle ne lui convient pas, elle peut rester dans son appartement ; si elle se plaint encore... — Que lui ferez-vous étant sous la protection de votre auguste père ? — Elle sera misérable, je la haïrai jusqu'au tombeau. — Barbare, s'écria Sophie, ne l'as-tu point fait déjà ? Ton Aphrosine est tout pour toi... — Malheureuse ! dit Alexis avec emportement, quel nom prononces-tu ? Il levait la main sur elle, Catherine l'arrêta. — Prince, dit-elle avec fermeté, de telles actions ne doi-

vent pas se passer dans mon appartement; daignez retourner chez vous, allez réfléchir combien cette colère est injuste, et combien elle vous avilit ! Si la princesse a divulgé vos secrets, ne vous en prenez qu'à vous; lorsqu'on veut outrager un lien sacré, il faut au moins dérober le scandale de sa conduite aux yeux des hommes; vous, héritier d'un grand empire, vous, fils d'un héros, vous vous dégraderez vous-même si vous ne changez d'habitude et de mœurs : c'est Catherine, c'est celle que vous méprisez qui vous donne ce salutaire avis. Quant à votre épouse, cachez bien, cachez aux regards de l'empereur votre barbarie envers elle; il l'aime, et ne vous pardonnerait pas. La Czarine se tut; le timide Alexis, confondu, et tremblant que son père n'apprît cette scène cruelle, se retira sans répondre une seule parole, et Sophie fut libre d'exhaler sa douleur mortelle.

Pierre partit pour un nouveau voyage : il se rendait à Moscou, mais une indisposition de Catherine l'empêcha de l'emmener avec lui : peu de jours après, et pour se distraire de la mélancolie qui l'accablait, et des tristes entretiens qu'elle avait souvent avec la femme d'Alexis, la Czarine sortit pour se promener aux environs de Pétersbourg : ses pas la conduisirent vers cette porte qu'un jour elle franchit pour se dérober au malheur qui la poursuivait : insensiblement elle se rendit près de la rive où la pauvre Marie, travaillant pour sa petite famille, oubliait ses peines et sa misère, et ne s'occupait que de ses enfans malheureux.

Cette rive réveilla d'amers souvenirs dans l'âme de la Czarine; elle se rappela l'instant où elle-même allait trancher sa vie; cette douloureuse idée oppressa son cœur : ah! pensait-elle, pourquoi ressentons-nous

quelquefois le besoin de mourir ! Pourquoi souhaitons-nous avec un violent désir le moment de notre entière destruction ? Quel est celui qui, dans le cours de sa triste existence, ne l'a pas désiré ! L'homme est donc né pour toujours souffrir !... A peine né, il jette de faibles cris ; pour mourir même, il souffre encore... oh, que la somme des maux surpasse celle des plaisirs !... Mais dois-je me plaindre, moi ? Le ciel n'a-t-il pas tout fait pour embellir mes jours fortunés : je suis épouse, je suis heureuse mère, que demanderais-je encore ? Que nous sommes ingrats envers le Tout-Puissant ! mortels insensés, rien ne peut satisfaire ni combler vos désirs, vos souhaits sans cesse renaissans !

Alors Catherine ordonna à ceux qui l'accompagnaient de la laisser seule quelques momens ; elle gravit ce monticule, jadis muet complice de son désespoir ; elle revit,

non sans émotion, la place où le fils de la courageuse Marie, par sa voix enfantine, calma sa poignante douleur et lui rappela ses devoirs de mère : la Czarine s'assit et se laissa entraîner à ses réflexions.

Absorbée depuis quelques instans, elle se retraçait la misère de sa jeunesse, de ses premières années ; bientôt sa mémoire fidèle lui redit tous ceux qui furent ses bienfaiteurs : le digne ministre Gluck eut un soupir et une prière : Ulric, l'infortuné Ulric, dont elle fut tant aimée, reçut une larme ; quelle âme peut être assez indifférente pour oublier sans retour les êtres dont nous fûmes tendrement chéris ! Cet Ulric fut heureux de mourir dans ses bras, sur son sein ! Son frère, son malheureux frère fut encore regretté : qu'était-il devenu ? sans doute la plus affreuse misère était le partage de l'infortuné Charles. Les larmes de Catherine coulèrent au souvenir de la

perte de son pays : le fier Mazeppa, qui, tout en l'adorant, avait su la respecter, eut un regret bien douloureux et bien amer... Il avait depuis trahi la noble cause de son époux... malheureux, malheureux, dit-elle, je vous plains!

Un bruit de pas précipités la tire de sa profonde rêverie : la Czarine se lève, regarde autour d'elle; un homme tout à coup tombe à ses pieds. Qui êtes-vous, dit-elle en pâlissant, qui êtes-vous? — Qui je suis? vous ne me reconnaissez donc plus! — Grand Dieu! Mazeppa... — Silence, Catherine, la mort plane sur ma tête! — Quoi! c'est vous! c'est vous! dans quel état?... — Ne me reproche rien, je sais tout ce que tu pourrais dire... mais je t'aimai; pour toi, je fus traître, parjure... Eh! pouvais-je, sans mourir de désespoir, te voir en d'autres bras? Catherine, pour toi je me suis déshonoré... — Pour moi, Ma-

zeppa ; cruel, vous déchirez mon cœur ; vous que je vis si noble, si grand, si généreux... — Oui, tu as raison, reprit-il d'une voix sombre, oui, j'avais quelques vertus... il ne m'en reste plus. . . Voilà, voilà où peut entraîner un amour malheureux..... regarde le désordre où je suis... reconnáis ce Mazeppa jadis si vanté... oh ! que j'ai souffert... et je suis banni... j'ai préféré la honte, la mort... à te voir aux mains d'un rival abhorré... — Il est mon époux !..... — Ton époux ! que ce titre m'eût été doux ! je l'aurais payé de tout mon sang ! Catherine, je viens te voir une dernière fois..... depuis longtemps j'ai cherché les moyens de te parler... impossible, il était là, près de toi... Combien de fois ai-je voulu lui arracher la vie ! Tu pleures, femme cruelle, et tes pleurs coulent pour lui !... Moi, je meurs pour toi, et pas une plainte ne s'échappe de ton barbare cœur ! Eh bien,

meurs avec moi ! viens, que ma main forcenée te plonge dans ce fleuve, ainsi que le malheureux Mazeppa !... En disant ces mots l'hetman s'empare de la Czarine, et l'enlève dans ses bras vigoureux. Catherine effrayée, au comble de l'horreur, cherchant à s'arracher de ses mains nerveuses, disait d'une voix étouffée par la crainte : — Cruel Mazeppa, que vous ai-je fait pour tant de barbarie ? épargnez-moi, au nom de tout ce qui vous fut cher ! — Non, tu dois périr avec moi... depuis si longtemps je souffre... depuis trop longtemps dure mon supplice ! Il l'entraîne, elle fait de vains efforts ; ses faibles cris ne peuvent être entendus de ses gens ; déjà ils approchent du fleuve ; le furieux Cosaque rugit, n'entend rien. Catherine, joignant ses mains suppliantes, et sanglotant, ne peut toucher cette âme cruelle, aigrie par le malheur et par un amour dédaigné... — Tu vas périr

aussi, dit-il, tu vas périr ! Il s'élançait avec sa proie. — O mes enfans, s'écrie Catherine, adieu, adieu, je ne vous verrai plus ! — Tes enfans ! tes enfans ! répond le farouche Mazeppa... Va les retrouver, Catherine, je n'aurai point le barbare courage de faire périr une mère, va les retrouver.... Ses bras retombent sans force, lui-même se jette sur la terre. Des larmes amères coulent de ses yeux desséchés ; son âme s'attendrit, il pleure. Catherine s'arrête et ne s'éloigne pas. — Non, dit-elle, non, infortuné, je ne vous quitterai point dans l'état affreux où je vous vois... Ecoutez, écoutez, Mazeppa, revenez à la vertu ; c'est Catherine en pleurs qui vous en supplie ; rentrez dans vos devoirs, rappelez votre raison, qu'une gloire nouvelle efface quelques momens d'erreur : tout peut se réparer : songez à ce que vous avez été, songez comment vous sûtes vous vaincre

autrefois... aujourd'hui seriez-vous plus faible? — Alors j'étais vertueux... aujourd'hui, Catherine, aujourd'hui je suis criminel... — Le Czar pardonnera à tant de valeur... il oubliera vos torts... il accordera votre grâce, noble hetman. — Ma grâce! ma grâce! ah! ne prononce pas ce mot: j'ai voulu l'ignominie, je la veux encore; penses-tu qu'en fuyant la terre de la patrie, qu'en la trahissant comme un lâche transfuge, je pensais qu'un jour je solliciterais mon pardon avec bassesse? Non, j'ai voulu la honte et la mort... Catherine, ma fureur renaît... mes mains impies pourraient t'outrager encore... pardonne-moi, pardonne-moi, vois mes pleurs, ma rage, mon désespoir! Je te quitte, je m'éloigne... Quand le nom de Mazeppa frappera ton oreille, Mazeppa aura franchi le fleuve de la vie... au moins donneras-tu une larme, une prière à mon sort déplorable? ... C'

therine, mes yeux ne te reverront plus... pardonne-moi... vas retrouver tes enfans ! tes enfans, Catherine, qui durent être les miens !... un autre..... Adieu ; adieu ; mon sang bouillonne, ma raison s'égare : je me crains moi-même... Adieu ! adieu ! s'écria l'infortuné en s'éloignant... La Czarine voulut en vain le retenir ; en vain elle disait : Mazeppa, Mazeppa ! il fuit et se dérobe bientôt à ses cris, à sa vue ; un bois voisin cacha sa course fugitive ; l'hetman a disparu et Catherine vient d'échapper à la mort. Avant de quitter ce lieu funeste elle s'agenouilla ; et pria pour le malheureux qu'elle ne devait plus revoir. Quelques mois après, on apprit que lui-même avait terminé sa vie : un poison violent coula dans ses veines brûlantes ; son cœur généreux se glaça, cette âme jadis si magnanime, si ardente, s'éteignit. Hélas ! il ne put survivre à la perte de ses plus chères espérances !

CHAPITRE III.

Le Czar revint de son voyage, au grand contentement de Catherine : en la présence de son père, Alexis cachait davantage ses goûts scandaleux ; mais que l'aimable Sophie payait cher cette contrainte ! Sans cesse elle en éprouvait les plus barbares traitemens ; son seul bonheur, son seul plaisir était de veiller, de soigner la fille qu'elle venait de donner à ce cruel époux : la jeune et douce Natalie promettait déjà la beauté et le charmant caractère de sa tendre et malheureuse mère.

Hélas ! c'était dans le sein de la Czarine

que l'infortunée épanchait sa douleur poignante, c'était dans son sein qu'elle versait ses larmes amères : Catherine ramenait le calme dans cette âme si douce et si sensible; elle lui faisait entrevoir le repentir de cet Alexis toujours adoré; la victime souriait à travers ses pleurs, l'espoir renaissait dans son cœur flétri; alors, en reprenant l'espérance, elle reprenait le désir de vivre pour sa fille, et repoussait loin d'elle le souhait de la mort, que mille fois elle forma.

Catherine cependant était la plus heureuse des mères et des épouses; Pierre la chérissait plus que jamais : ses seuls chagrins étaient de faibles souvenirs; souvent elle songeait à son frère : s'il était près de moi, pensait la Czarine, il partagerait mon bonheur! mais, souhaits inutiles, malgré tant de recherches, de soins, j'ai perdu la trace de son existence. Bientôt les baisers de ses charmantes filles effaçaient cette

peine légère, que plusieurs années d'absence avaient déjà bien affaiblie.

Un jour le Czar vint prendre son épouse pour aller dîner chez son cher Menzikof, auquel, dit-il, il le promettait depuis longtemps. Catherine obéit; n'était-elle pas toujours disposée à céder à ses moindres volontés? Elle revit ce palais, témoin de ses premières grandeurs; elle revit sa chère et aimable Natalie : toutes deux s'embrassèrent et se donnèrent les marques du plus sincère attachement.

Après le repas on passa dans un salon où la princesse, pour charmer les loisirs de son souverain, chanta quelques airs russes qu'il aimait beaucoup : assis, avec plusieurs généraux et plusieurs boyards, à une table où les liqueurs, les vins les plus exquis échauffaient la tête des convives, le Czar écoutait; quand tout-à-coup on entend des cris et un peu de tumulte dans la

cour du palais. Natalie s'interrompt ; Catherine, toujours prête à voler au secours des malheureux, s'avance vers la fenêtre ; c'était un infortuné que les esclaves de Menzikof frappaient et chassaient avec brutalité. — Alexandre, dit-elle, secourez cet homme, je vous en conjure. Le prince ouvre la croisée, et d'une voix tonnante ordonne à ses gens de terminer cette scène cruelle. Ils obéissent ; le malheureux qu'elle vient de sauver s'éloignait, blessé et sanglant. Emue de compassion, la Czarine l'appelle, et, tirant une pièce d'or, lui fait signe d'approcher ; il vient : Catherine le regarde ; il est jeune, sa figure est gracieuse ; une taille assez noble paraît encore malgré les misérables vêtemens dont il est couvert ; Catherine, à leur forme, reconnaît l'habit suédois : son cœur palpite à cette vue, elle lui rappelle sa patrie ; elle ne doute point que cet étranger ne soit un malheureux

concitoyen : la Czarine voudrait l'interroger, et craint, si elle en témoigne le désir, de déplaire à l'empereur. Tandis qu'elle flotte incertaine, et partagée entre le besoin de lui être utile et un mouvement de curiosité, Pierre s'aperçoit de son embarras : — Chère Catherine, chère fille, d'où vient le trouble où je te vois? — Pardonnez, sire, mais je vois un pauvre suédois : je désirerais, je voudrais pouvoir faire quelque chose pour lui..... — Eh, qu'on l'appelle, ajoute le Czar. Aussitôt on s'empresse : les esclaves qui venaient de le chasser courent et le ramènent à la salle du festin : cet homme surpris veut faire quelque résistance; enfin il se laisse persuader, et paraît devant l'empereur avec timidité, mais sans la moindre confusion.

Sa vue intéressa toute l'assemblée : sa jeunesse et la protection que ses regards

semblaient invoquer lui gagnèrent le cœur de Catherine. Sans attendre l'ordre de son époux, elle s'approcha de lui et l'interrogea : — Vous êtes donc Suédois, jeune homme ? — Oui, madame, répond-il en la regardant fixement. — Que venez-vous chercher en ce pays ? — Un peu d'ouvrage. Notre pays est ruiné ; à peine si le pauvre ouvrier peut y trouver sa subsistance journalière. — Que ne te faisais-tu soldat, s'écrie vivement le Czar ? — Soldat, répéta le Suédois, je ne le voulais pas. — Serais-tu sans courage, continua Pierre ? — Sans courage ! que vous importe ? — Cette réponse franche, loin d'irriter l'empereur, le fit sourire. — Tu as raison, je n'ai pas le droit de t'interroger. Enfin, dis-nous ce que tu prétends faire ? — Pardonnez-moi, boyard, mais je ne puis vous dire mon secret. Peut-être bientôt n'aurai-je plus besoin de travailler. — Tu trouveras donc

une mine d'or, lui demanda le Czar en riant aux éclats. — Pourquoi non ? ma sœur en a bien trouvé une...— Ta sœur ! — Oui, ma sœur ! on m'a dit quelle était bien riche, bien riche... et je suis venu du fond de la Suède pour la trouver... Oh, c'est une trop longue histoire, je ne puis vous la raconter... Cette pièce d'or que cette boyarde m'a donnée me servira dans mes recherches... sans doute je la retrouverai... — Qui ? ta sœur, ou bien la mine qu'elle fait exploiter ! — Non, ma sœur : pour la mine d'or, j'ai voulu vous faire entendre qu'elle avait fait fortune... — Comment, tu oses te moquer de l'empereur ? s'écrie Pierre en cherchant à l'intimider. — Quoi, vous êtes le Czar ? répond le Suédois sans s'émouvoir ; eh bien, tant mieux ! on dit que vous êtes un brave homme ; je ne vous connaissais point, ainsi je n'ai pas voulu vous offenser. Cependant j'ai bien souffert par des ordres

que vous avez donnés : tel que vous me voyez j'ai été exilé au fond de la Sibérie ; quand je dis moi, j'y ai bien été, mais c'était cette pauvre mère qui m'élevait : car enfin, quand j'ai perdu mes parens, j'étais encore tout enfant. J'avais aussi une sœur, enfin je ne sais pas ce qu'elle est devenue ; tout ce que je sais, c'est qu'on m'a dit qu'elle était grande dame, qu'un boyard ou un prince l'aimait, et qu'elle était bien riche : alors moi j'ai dit : Eh bien, allons la chercher ; si elle est bonne sœur, elle me nourrira ; car j'ai bien du mal ici, sans compter qu'en sortant de la Sibérie je suis retourné en Suède en demandant mon pain... j'étais bien pauvre, bien pauvre... — Et tu n'es pas encore bien riche. — Oh si, j'ai une pièce d'or, sire, dit-il en la montrant. Catherine était troublée, il lui semblait reconnaître quelques mouvemens, quelques traits d'une mère qu'elle avait tendrement aimée : c'était

presque ses yeux, son doux regard. — Quel est votre nom, jeune Suédois, dit la Czarine d'une voix tremblante? — Mon nom, excellente boyarde, Charles Scavronski, pour vous servir... — Mon pauvre Charles, s'écrie-t-elle en s'évanouissant! Son frère la retint dans ses bras, et l'embrassa avec timidité. — Quoi, dit-il avec étonnement, cette dame est ma sœur? — Oui, oui, et je suis son époux; ainsi tu es mon frère, dit l'empereur. — Est-il possible? ma sœur, ma chère Catherine, la femme du Czar, du grand empereur de Russie! O mon dieu! mon dieu! et moi je suis si pauvre, je vais lui faire honte!... — Si tu es honnête homme, répondit Pierre, ta pauvreté n'est rien. — Oh, sire, je l'atteste; mais je n'oserai pas la nommer ma sœur. — Pourquoi? — Parce que je ne suis qu'un misérable ouvrier. — Laissons cela, nous verrons, nous verrons à te

rendre utile, si tu as quelques dispositions.

Natalie s'était empressée à faire revenir la Czarine; quand elle eut repris ses sens, Catherine fit signe à Charles de s'approcher; il se mit à genoux. — Mon pauvre ami, dit-elle en l'embrassant, pauvre Charles, que tu as souffert... — Oh non, je fus toujours gai : je n'avais d'autre regret que de ne pas savoir ce que tu étais devenue... je travaillais : eh bien, l'homme est-il né pour rester oisif? — Bien, mon enfant, bien, j'aime ces principes-là : tu pourras me servir ici, peut-être. — Ah, sire, je ne vaux rien pour la cour, je le sens. — « Eh bien, » Charles, baise la main de l'impératrice, » et embrasse encore ta sœur. Allons, ma » Catherine, il n'y a rien de plus simple, » il est mon beau-frère; s'il a quelque mé» rite, nous en ferons quelque chose; s'il » n'en a point, nous n'en ferons rien (1). »

(1) Historique.

Après lui avoir fait donner d'autres vêtemens, Scavronski fut conduit dans le palais des empereurs ; simple, bon, il fut à peine étonné de sa magnificence ; seulement il répétait toujours : oh, ma sœur, que tu es heureuse !

Lorsqu'ils furent seuls dans l'appartement de la Czarine, après avoir confondu leurs embrassemens, Catherine l'interrogea sur les suites de leur séparation. Ma sœur, dit-il, ma chère Catherine, car permets que je ne te nomme pas impératrice, ma vie n'est pas bien intéressante ; je n'ai point éprouvé beaucoup de peines, je n'ai point eu de grands plaisirs : je travaillais, j'étais sans chagrin et sans souci ; chaque jour amenait son pain, je ne désirais rien de plus. Puisque tu le veux, je vais te raconter les événemens qui me concernent. Charles se recueillit un moment, et commença ainsi.

Je me rappelle encore la longue route que nous fîmes à pied, je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui; jamais il ne s'est effacé de ma mémoire cet instant où, tenant ta robe ou ta main, nous traversions des déserts, des champs dont mes yeux ne croyaient jamais voir la fin; tu me disais souvent: allons, mon bon petit Charles, allons, nous arriverons bientôt. Je pleurais quelquefois, alors tu me portais, chère sœur, chère Catherine!

Ce jour où nous étions refugiés dans une chaumière, je m'échappai de grand matin pour courir et chasser quelques corbeaux que je voyais rassemblés dans un champ voisin: armé d'une baguette d'osier, je prenais grand plaisir à les épouvanter: un d'eux, ne pouvant voler, courait avec rapidité; trop enfant, je me flattai de l'atteindre, je le poursuivis donc: un bois lui servit de réfuge, j'y entrai et marchai encore

quelque temps : bientôt je me perdis ; alors je poussai de grands cris en t'appelant, ma sœur.

Je pleurais amèrement : mes cris attirèrent un strélitz et sa compagne : le sentiment qui inspire ce sexe toujours compatissant, toujours bon, ce sexe qui sans cesse s'immole pour nous, fit encore que cette excellente femme fut touchée de mes pleurs et de mes cris. — Qu'as-tu, pauvre enfant, me demanda-t-elle ? — Je veux ma sœur, ma Catherine... disais-je en sanglotant. — Où est-elle ? — Tout là-bas, là-bas. Je suis perdu, criais-je encore plus fort. Tu penses, ma sœur, que j'oubliai cette rencontre ; mais ils m'en ont tant parlé que ces discours se sont gravés dans ma mémoire. — Eh bien, femme, dit le soldat, nous n'avons pas d'enfant ; hein ? c'est le ciel qui nous en envoie un, je suis d'avis d'en profiter... — Oh, non, il ne

faut pas voler l'enfant d'un autre, c'est trop mal, Dieu nous punirait. — Puisqu'il est perdu, ce n'est pas le voler. L'enfant me plaît fort. La femme combattit longtemps, mais enfin elle fut forcée de se rendre. Ils m'interrogèrent : dans mon babil naïf, je les instruisis que je n'avais plus de père ni de mère; ainsi leurs scrupules s'évanouirent tout à fait. Pour m'apaiser, ils me promirent de me reconduire à ma sœur; alors je me calmai, je leur donnai gaiement la main et partis avec eux. Bientôt le strélitz me plaça sur son dos; cette manière de voyager me sembla commode, je m'endormis; ils continuèrent leur route paisiblement. Quand je m'éveillai, je demandai Catherine; j'avais faim, ils me donnèrent du pain et quelques fruits; je mangeai de bon appétit, et les suivis aussitôt sans répugnance et sans chagrin. Tels sont les enfans, leur chagrin se dissipe aussi

vite que leur bruyante joie s'évanouit.

Ces braves gens venaient de recueillir un faible héritage au fond de la Suède, et retournaient en Russie lorsqu'ils me rencontrèrent : heureux de m'élever, il semblait que le ciel approuvait l'action charitable de ces bons Russes, tout prospérait dans leur maison : le strélitz obtint un petit grade; leurs récoltes, leurs travaux devenaient chaque jour plus abondans. C'est ainsi que se passèrent quelques heureuses années, jusqu'à la destruction totale des strélitz.

Mon père adoptif n'était pas au nombre des révoltés, mais cette circonstance ne le sauva point; l'ordre d'exil arriva : alors les pleurs, les gémissemens de la bonne Marthe éclatèrent. — Mon pauvre homme, disait-elle en sanglotant, je te l'avais bien dit, le ciel nous punit : avions-nous besoin de prendre cet enfant? il fallait tôt ou tard en recevoir le châtiment. Ils m'instruisirent

de ce qui me concernait, me montrèrent un écrit qu'ils avaient eu la précaution de faire faire, où le nom que j'avais donné, lorsqu'ils me trouvèrent, était inscrit; celui de Catherine y était joint, ainsi que le détail de ce qui m'était relatif. Ils me demandèrent si je voulais retourner en Suède, ma patrie; je refusai. — Non, non, chers parens, m'écriai-je, je ne vous quitterai pas, je travaillerai pour vous, je suis jeune et fort, je soulagerai votre misère; quant à mes autres parens, si nous quittons d'ici, et que je puisse retourner en Suède, je les chercherai. Je partis donc avec eux : nous traversâmes toute la Russie, et fûmes, ainsi que des milliers de malheureux, relégués au fond de la Sibérie. Oh! combien moururent de froid et de faim! que nous vîmes de souffrances! Ah! ma sœur, ce n'est que dans ces régions affreuses que l'on peut connaître un désespoir sans cesse renaissant. J'aidai

à construire une misérable hutte pour les mettre à couvert dans ces climats horribles : je travaillai avec la plus grande activité, et mon travail servit à procurer à mes pauvres amis des choses indispensables, qu'on leur refusait avec dureté.

Nous vécûmes assez misérablement pendant plusieurs années. Le bon strélitz, dévoré du chagrin d'être exilé pour toujours, et brûlant du désir de revoir son pays natal, dépérissait insensiblement ; ne voyant aucun terme à son malheur, il mourut en suppliant le Tout-Puissant de conduire son âme dans le lieu de sa naissance : il espéra que le ciel, touché de sa douleur, accomplirait le vœu qu'il formait à sa dernière heure... — O piété sincère, s'écria Catherine, ô bon Russe, sans doute le Très-Haut exauça ta prière! sans doute ton âme pure a parcouru, avant de se réfugier dans les demeures immortelles, les lieux où tu commenças

la vie!.. O religion puissante, toi seule peux consoler le malheureux à ses derniers instans, instans si difficiles où l'âme franchit l'intervalle immense de l'existence à la mort, à l'anéantissement! Mais je t'ai trop interrompu, continue, mon cher Charles.

Scavronski reprit ainsi son récit : Mon excellente Marthe, celle qui m'avait tant aimé, ne tarda pas à suivre son époux. Combien je répandis de larmes sur la perte de ma seconde mère! Je me trouvais seul, seul à une distance immense du lieu où j'avais reçu le jour ; je ne possédais pour toute richesse que le papier sur lequel mon nom était écrit : que devenir? Après avoir bien réfléchi, je me décidai à quitter ces contrées sauvages où l'homme n'a plus d'avenir, plus d'existence qu'une mort anticipée, où l'espoir, dernier refuge des malheureux, ne luit jamais à leurs yeux desséchés par les pleurs!

Je me présentai chez le gouverneur de Tobolsk, pour lui demander la liberté de sortir de son gouvernement : je l'obtins sans difficulté, je n'étais pas au nombre des exilés. Il voulut bien louer ma conduite envers mes malheureux amis, me donna quelques pièces d'argent, et me fit faire par ses gens une petite provision de vivres : comblé des bontés de ce digne seigneur, je partis.

Au bout de quelques semaines de route, mon argent était épuisé ; je fus obligé de demander l'hospitalité et mon pain, pour gagner la Suède : je parvins avec mille peines à regagner mon pays. J'avais heureusement sur mon écrit le nom de l'endroit où je me trouvais lorsque le bon strélitz se chargea de mon enfance ; je m'y rendis : enfin je fis bien des questions ; quelques femmes se souvinrent qu'une jeune fille, au désespoir d'avoir perdu son frère, avait demandé à

tout le monde des renseignemens sur ce petit infortuné, que n'ayant pu en obtenir elle avait continué son voyage jusqu'à Marienbourg : sur ce faible indice je m'y rendis, remerciant le ciel d'avoir pu, après tant d'années d'absence, retrouver les traces de ma sœur.

Je travaillai quelques mois dans cette ville ; j'y pris des informations sur toi, j'appris enfin qu'au partage des esclaves tu tombas au pouvoir du général Chérémetef ; on me dit encore qu'il t'aimait, et que tu l'avais suivi en Russie quand l'armée quitta la Suède. J'économisai sur mon travail le plus qu'il me fut possible, et me mis en chemin pour te rejoindre. Depuis hier je suis arrivé à Pétersbourg ; je n'avais plus d'argent, et demandais aux esclaves de ce palais la demeure du général Chérémetef; en même temps aussi je sollicitais leur pitié pour obtenir quelque

légère nourriture. Voilà, ma chère sœur, voilà ma vie depuis le jour où je te quittai.
Ils s'embrassèrent encore, et Catherine assura son frère que tous ses malheurs étaient finis.

CHAPITRE IV.

Connaissant la rigidité du caractère de l'empereur, et peut-être l'aversion qu'il ressentait pour son fils, Catherine et la tendre Sophie dissimulaient ses débauches et les mauvais traitemens dont il accablait sa jeune épouse. Cependant, malgré tant de soins, le Czar en fut bientôt instruit; il cacha cette découverte, mais sa haine pour le barbare auteur des chagrins de sa chère Sophie ne trouva plus en lui qu'un juge sévère et prévenu.

Aussitôt il s'occupa d'une loi qui permettait aux pères de familles de son empire de choisir parmi leurs enfans celui

qu'ils jugeraient le plus digne pour hériter de leurs biens, sans égard pour le droit d'aînesse. La Czarine s'y opposa vainement; elle sentit que le monarque faisait taire les sentimens de la nature pour chercher le bien de ses sujets : cependant elle plaida la cause des enfans, égaux, disait-elle par la nature et par le sang. Pierre, qui craignait peut-être que les motifs qui le guidaient ne fussent pénétrés, imposa silence à son épouse, et lui enjoignit de ne jamais revenir sur un tel sujet. Elle obéit, et s'aperçut que bientôt Alexis ne trouverait plus dans l'âme paternelle aucun sentiment qu'il pût réclamer en sa faveur.

Enfin Catherine accoucha d'un fils : Pierre, transporté de joie et d'ivresse, écrivit aussitôt de sa propre main au feld-maréchal Chérémetef « *que Dieu venait de » lui faire présent d'une jeune recrue, et » qu'il le priait d'annoncer solennelle-*

» *ment cette nouvelle à l'armée* (1). Tout semblait sourire à l'auguste souverain des Russies; mais qui peut compter ici bas sur une félicité inaltérable et sans nuage?

L'épouse du Czarowitz était enceinte aussi : sa faible constitution, minée par ses chagrins, ne présentait plus aux regards de ceux qui la chérissaient que l'image d'une prochaine destruction. En vain un doux sourire errait sur ses lèvres pâles, en vain elle assurait avoir encore de la force et du courage, elle s'inclinait lentement vers la tombe : peut-être la jeune infortunée le désirait-elle intérieurement. Son âme était profondément blessée, son amour n'avait recueilli que des mépris. Ah, peut-on désirer la vie quand on a perdu l'espoir de régner sur le cœur de l'être en faveur duquel l'on fit l'entière abnégation des sentimens dont on fut animé !

(1) Historique.

Cependant cette jeune et tendre fleur devait encore goûter un rayon de bonheur et d'espoir sur la terre, mais il devait bientôt s'évanouir ! Après de grandes souffrances, elle mit au jour un fils..... un fils (1)... Sophie se flatta que ce doux gage ramenerait un époux ingrat... Alexis vint, ses yeux secs virent sans émotion les douleurs de celle qui venait de le rendre père ; il prit son fils, le regarda, lui donna un baiser glacial et le remit froidement dans son berceau. Toute espérance s'anéantit dans le cœur de la victime ; elle détourna tristement sa figure décolorée, et répandit un torrent de larmes.

La Czarine ne la quittait pas ; voyant ce grand abattement, elle chercha à la ranimer, et lui rappela de nouveau qu'elle devait vivre pour ses enfans, pour les

(1) Depuis empereur sous le nom de Pierre II.

élever dans les vertus qui étaient son partage : rien ne put adoucir l'âpreté du coup qu'elle venait de recevoir. Son cœur était brisé, et désormais ses plus ardens désirs ne se portaient que vers le ciel, dernier refuge des malheureux : là, son bonheur serait immuable ; là, ce cœur si tendre ne serait rempli que d'un seul amour..... d'un amour qui devait être éternel, aussi bien que son divin objet !

Malgré son attachement pour le fils à qui elle venait de donner l'existence, ses forces déclinèrent insensiblement ; vers la fin du troisième jour elle sentit qu'avant peu d'heures elle aurait quitté cette terre, où depuis quatre années elle n'avait eu d'autre plaisir que celui de verser des pleurs. Elle sourit à sa prochaine destruction, se fit apporter ses enfans, et les présentant à la Czarine, lui dit d'une voix faible et tremblante : — O vous, en qui j'ai toujours

trouvé un appui, une mère, une amie... prenez pitié de ces jeunes infortunés; ils seront délaissés après ma mort. Daignez me remplacer, aimez-les... comme vous aimez la malheureuse Sophie... Chers enfans, chers gages d'un attachement si vrai!.. je vous confie à celle qui longtemps m'encouragea, écouta mes plaintes douloureuses. Alexis... cher et cruel Alexis!.. Grand Dieu... épargnez-le... Que vois-je?... son sang... il meurt... il va me rejoindre? O Dieu, Dieu de toute bonté! qu'il vive, qu'il se repente... mais l'arrêt est porté. Mon époux, malheureux Alexis!.. Ses sanglots redoublèrent, Sophie ne put soutenir une si vive émotion, elle s'évanouit.

On fut plusieurs heures à la faire revenir de cet état de mort, enfin elle ouvrit sa paupière languissante : le Czar, quoique malade, s'était fait porter dans sa chambre, et se trouvait près de son lit à l'instant où

elle ouvrit les yeux, son regard se porta sur le père de son époux, dont la figure était baignée de pleurs. — Sophie lui tendit une main défaillante, et murmura ces mots : Vous pleurez, vous pleurez, ô mon père... que ces larmes me sont précieuses!.. Mon père, embrassez-moi avant que je vous quitte pour toujours. — Pierre la prit dans ses bras, et la serra contre son cœur en sanglotant. — Où donc est mon Alexis? le Czarowitz s'approcha, aucune marque d'émotion ni de pitié ne paraissait sur son visage. Pour dérober sa cruauté, il cacha sa figure dans les couvertures du lit de son épouse mourante. Sophie, heureuse à ce moment solennel de voir encore, de toucher cette tête qu'elle adorait, passa ses doigts glacés à travers les boucles de ses beaux cheveux; l'infortunée éprouva un frémissement de bonheur. Ah, ce fut le dernier! — Cher Alexis, dit-elle, cher

époux, je pardonne... oublie mes larmes, ma douleur... ne pense à moi qu'avec amitié, je t'en conjure... ne hais pas la mémoire de Sophie... ah, si je pouvais voir une larme couler de tes yeux... une seule... ô dieu, je mourrais heureuse!.. Cher Alexis, aime mes enfans... bénis les... donne ta main, que le dernier battement de mon cœur s'éteigne sous cette main chérie!..

Le Czarowitz se rendit à sa touchante prière; elle la saisit vivement, et la plaça sur son cœur: un soupir échappe de ses lèvres, elle murmure Alexis, Alexis... Un doux sourire embellit encore cette figure touchante, et la vertueuse, et l'infortunée Sophie expira. La main qui se trouvait sur la tête d'Alexis y resta sans force, son doux sourire s'effaça insensiblement; la mort, l'affreuse mort, cependant, n'osa pas imprimer ses traces hideuses sur cette figure angélique, et son âme pure s'éleva resplen-

dissante de gloire jusqu'aux célestes demeures.

Alexis, durant le cours de cet instant solennel, n'avait pas répandu une seule larme ; bientôt il releva la tête, et regardant avec calme cette scène déchirante, il prit ses enfans dans ses bras et s'éloigna de la chambre de cette malheureuse princesse (1).

L'empereur fut vivement indigné de cette froideur cruelle : ne pouvant ignorer que la mort de sa belle-fille était une suite des mauvais procédés du Czarowitz, sa haine en augmenta : il détesta l'homme assez barbare pour ne pas donner la plus légère marque d'attendrissement à la triste fin d'une femme qui l'avait trop aimé ; d'une femme digne d'un meilleur sort, et qui par ses vertus méritait un époux plus

(1) Historique.

sensible, qui sentît mieux le prix de ce trésor inestimable.

Catherine s'occupa des êtres qui furent si chers à la tendre Sophie, et leur donna tous les soins que réclamait leur enfance débile ; eh! comment eût-elle pu les abandonner, elle dont l'âme douce ne ressentit jamais un mouvement de colère ni de haine, elle pour qui répandre des bienfaits était un besoin de son cœur généreux ? La Czarine aima tendrement ces jeunes orphelins, et leur voua l'activité, l'attachement d'une mère.

Quand les premiers instans de la douleur de Pierre furent passés, il reprit ses travaux et ses voyages : son désir le plus vif était de parcourir cette France, objet d'envie pour tous les potentats de l'Europe ; cette belle France, patrie des sciences et des arts. Le grand siècle de Louis XIV venait de finir ; la nation, pleine encore des

souvenirs des hommes de génie qui avaient illustré ce règne glorieux, conservait une attitude imposante et fière au commencement du règne d'un roi enfant. Elle semblait annoncer aux monarques jaloux de ses prospérités qu'elle saurait défendre l'héritier de tant de souverains qui l'avaient agrandie, et mise, par leurs conquêtes et la gloire de leurs armes, au-dessus des nations qui depuis nombre de siècles cherchaient à l'asservir et à diminuer la puissance dont elle jouissait depuis si long-temps.

Avant de partir pour la France et pour l'Allemagne, Pierre, toujours indigné contre son fils, et n'ayant point voulu éclater contre lui durant la vie de Sophie de Volfenbuttel, lui adressa une lettre pleine des plus vifs reproches, dont voici quelques fragmens :

« Vous n'avez pas, dites-vous, de pen-

» chant pour les armes; mais comment
» pourrez-vous commander aux autres;
» comment saurez-vous quand il faut les
» récompenser, les punir? Vous serez
» obligé d'emprunter des yeux.

» Vous vous excusez sur ce que la déli-
» catesse de votre tempérament ne vous
» permet pas de soutenir les fatigues d'un
» soldat. Excuse vaine : je ne vous demande
» que de la bonne volonté, et un homme
» même infirme en serait capable. Je suis
» homme et mortel, à qui laisserai-je le
» soin de conserver et de finir ce que j'ai
» commencé?

» Rappelez-vous votre opiniâtreté et
» votre dépravation, combien de fois je
» vous ai fait des exhortations, combien
» de fois je vous ai puni, et combien il s'est
» écoulé d'années depuis que j'ai dédaigné
» de vous rien dire : tout cela a été sans
» succès. Il semble que vous n'ayez de plai-

» sir qu'à rester dans vos appartemens, » plongé dans l'oisiveté, étendu sur les » coussins les plus mous. Ce qui peut seul » vous plaire est ce qui devrait vous faire » rougir.

» Il est temps de vous marquer enfin ma » dernière résolution. Je veux bien atten- » dre encore quelque temps pour voir si » vous vous corrigerez; sinon je vous ex- » clurai de ma succession, comme on re- » tranche un membre gangrené.

» Si je n'épargne pas ma propre vie pour » le bien de la patrie et le bonheur de mes » sujets, pourquoi épargnerais-je la vôtre, » dont vous ne voulez pas vous rendre di- » gne? Je confierais plutôt l'empire à un » étranger qui en serait digne qu'à mon fils » qui ne le mériterait pas (1) ».

La naissance du Czarowitz Pierre avait

---

(1) L'évêque.

abattu le courage d'Alexis, il crut avoir perdu toute espérance de monter sur le trône ; alors il répondit à son père selon les sentimens qui agitaient son âme : voici sa lettre en substance :

« J'ai reçu la lettre de Votre Majesté, » qui m'a été remise après l'enterrement » de mon épouse. Je n'ai qu'une chose à » y répondre : si Votre Majesté veut me » priver de la couronne, que sa volonté » soit accomplie.

» Je vous en prie même instamment ; » car je vois moi-même que je ne suis pas » propre au gouvernement. Ma dernière » maladie m'a ôté les forces de l'esprit et du » corps, et je suis devenu incapable de » gouverner tant de nations : cela exige un » homme plus sain et plus fort que moi.

» Ainsi, après la mort de Votre Majesté » (à qui Dieu conserve de longs jours), quand

» je n'aurais pas un frère, comme j'en ai » un, à qui je souhaite une santé constante, je ne rechercherais pas la succession du trône. Je ne la demanderai jamais, » j'en prends Dieu à témoin, j'en jure par » mon âme : en foi de quoi j'écris et je le » signe de ma propre main.

»Je recommande mes enfans à Votre » Majesté. Je ne demande pour moi que le » simple entretien, laissant tout le reste au » jugement de votre majesté. » (1)

L'empereur fut très-mécontent de son fils, cependant il partit : il lui écrivit encore pour le ramener à des occupations plus nobles et plus dignes de l'héritier présomptif d'aussi vastes états : la lettre se terminait ainsi : « J'ai de justes raisons de » croire que vous renverserez tout si vous

(1) L'évêque.

» me survivez. Je ne puis vous abandonner » à vos caprices : changez de conduite, » rendez-vous digne du trône, ou entrez » dans un monastère. Par vous, je ne puis » avoir de repos, surtout à présent que ma » santé s'affaiblit. Quand vous aurez reçu » ma lettre, faites-moi réponse de vive » voix ou par écrit; si vous ne le faites pas, » je me comporterai avec vous comme avec » un malfaiteur. » Voici la réponse d'Alexis.

« J'ai reçu hier de bonne heure votre » lettre du 19 de ce mois : ma mauvaise » santé m'empêche de vous faire une longue » réponse. Je veux prendre l'habit monas- » tique, et je demande pour cela votre » consentement.

» De Votre Majesté le serviteur et in- » digne fils,

ALEXIS. »

Malgré son ressentiment, Pierre con-

tinua sa route pour l'Allemagne et la Hollande ; la Czarine l'accompagnait ; ils visitèrent ensemble cette chaumière de Sardam où l'empereur avait travaillé comme un simple ouvrier. En mettant le pied sur le seuil de cette chétive maison, Catherine fut profondement émue : pouvait-elle ne pas éprouver le plus vif attendrissement à la vue du lieu où son époux fut assez grand, assez maître de lui-même pour oublier qu'il pouvait commander, et où il ne dédaigna point d'abaisser son âme magnanime à souffrir la misère et la fatigue des compagnons de ses travaux ?

Une larme s'échappa des yeux de l'impératrice : Pierre sourit. — Qu'est-ce, chère Catherine, dit-il, d'où vient cette tristesse? Aurais-tu regret à l'apprentissage que je fis en cet endroit ? — Non, sire, non ; je songe à toutes les privations que vous dûtes éprouver... — Il est vrai, j'en essuyai

quelques-unes; mais, ma fille (1), quand on veut fortement une chose, si elle réussit, on oublie facilement combien elle nous a coûté de peines; on ne voit que le succès: je voulais, Catherine, je voulais instruire mes peuples; je voulais leur donner le goût du travail; je me disais : ils feront bien ce qu'ils verront faire à leur monarque. Ils m'ont imité, aujourd'hui nos flottes couvrent les mers; nous ne sommes plus des sauvages méprisés, ignorés de l'Europe; nous commençons à devenir une nation; quelque jour peut-être mes descendans seront-ils les arbitres de cette Europe qui nous dédaignait encore il y a peu d'années. Oh! s'il m'était possible de voir les progrès de mes sujets dans les arts, dans les sciences, dans les armes; si je pouvais revivre dans un ou deux siècles!...

(1) Nom que le Czar donnait souvent à Catherine. *Anecdotes de Russie.*

Catherine émue se jeta dans ses bras, et l'embrassa avec la plus tendre effusion.

Grand homme, tes vœux sont exaucés; ta patrie, à laquelle tu sacrifias toutes tes affections, jouit dans l'univers d'une prééminence bien flatteuse pour ton âme sublime; tes soldats sont braves, sont estimés des autres guerriers : une autre Catherine domina presque la moitié de cet hémisphère; un de tes petits-fils devint l'amour et l'orgueil de son siècle par sa sagesse, sa modération, et par l'amitié, la protection dont il honora un grand peuple, que d'innombrables malheurs menaçaient, accablaient de toutes parts.

Après un court séjour en Hollande, le Czar partit pour la France; son épouse ne le suivit pas : il craignit que, dans une cour soumise à l'étiquette la plus stricte, on n'accueillît point avec les honneurs qu'il croyait que sa femme méritait cette Ca-

therine née dans un rang obscur, mais qui mérita les bienfaits de son maître, de son souverain, par son attachement profond et sincère, et par le courage avec lequel elle brava tous les dangers, supporta les fatigues, les privations, pour suivre son époux en tous lieux; cette Catherine qui, ne voulant confier à personne le soin d'une santé si précieuse, s'oubliait elle-même et comptait pour rien les peines, les tourmens que ces courses multipliées lui occasionnaient.

CHAPITRE V.

Alexis profita de l'absence de son père pour s'échapper de la Russie : il prit le chemin de Vienne, et se mit sous la protection de l'empereur Charles VI. A cette nouvelle le Czar devint furieux ; mais dissimulant une partie de sa colère et de son ressentiment, il écrivit à son fils une lettre plus douce et plus affectueuse que les précédentes : il lui enjoignait de revenir, lui promettait le pardon et l'oubli de son offense. La nature répugne à croire qu'un père, ayant le projet barbare de dévouer son fils à la mort la plus cruelle, ait pu abaisser la di-

gnité paternelle, la dignité de la couronne jusqu'à tromper un infortuné, plus digne de pitié que de courroux. Quoi qu'il en soit, l'histoire impartiale n'a point dérobé à la connaissance des siècles cette action du Czar Pierre, action indigne de lui et du caractère d'un monarque.

Peu en sûreté à Vienne, Alexis, d'après l'avis de l'empereur, se rendit à Naples; ce fut dans le château Saint-Elme qu'il se décida à attendre quel serait son destin. Que pouvait-il espérer? la puissance ne trouve-t-elle point partout des protecteurs? Devait-il croire que les souverains, pour défendre sa cause, s'attireraient un ennemi aussi formidable que son père? Ne devait-il pas penser, en irritant le Czar, que la terre ne lui offrirait point un asile sûr où il pût être à l'abri des coups que son bras puissant pourrait lui porter? Il dut se dévouer à son sort; il dut faire le sacrifice de sa vie. Heureux,

heureux tous deux si un fils n'était pas tombé sous la condamnation paternelle!

La cour de France, flattée de l'arrivée de ce grand monarque, se prépara à lui rendre les honneurs dus à son rang, et à son caractère respecté dans toutes les cours de l'Europe. En conséquence le régent envoya au-devant de lui le maréchal de Tessé, accompagné d'un grand nombre de seigneurs, d'un escadron des gardes et de plusieurs carrosses du roi : ennemi du faste, l'empereur trompa les envoyés et prit une autre route. Aussitôt qu'il put disposer de quelques momens, Pierre écrivit cette lettre à la Czarine.

« Ma chère Catherine,

» Ne sois pas inquiète de la santé de ton » époux, grâce à Dieu elle est excel- » lente. Me voici donc dans la capitale de la

» France ! Tu ne peux te faire une idée du
» mouvement et de l'inquiétude de ce peu-
» ple si vif et si léger ; à le voir, on croi-
» rait que les affaires les plus importantes
» l'occupent sans cesse : point du tout, il
» ne s'agit que de plaisirs ; voilà le grand
» mobile de son existence. Quelle diffé-
» rence avec nos Russes, encore dans l'en-
» fance de la raison ! Que n'aurais-je pas
» donné pour naître sur le trône de France !
» Heureux le roi appelé par sa naissance et
» par le ciel à les gouverner ! Ils adorent
» leurs maîtres, dit-on, mais je crain-
» drais que l'espoir d'un changement, d'un
» nouvel avenir, ne leur fît oublier facile-
» ment l'amour, le respect qu'ils conser-
» vent depuis tant de siècles à la race au-
» guste qui règne sur eux avec une bonté
» toute paternelle.

» Le luxe, les richesses brillent dans le
» palais des rois de France ; on pensait

» ici qu'il était nécessaire de m'entourer
» de gardes, de seigneurs, de carrosses;
» méprisant toute cérémonie, je me suis
» échappé aux chaînes dorées dont on vou-
» lait me lier; je suis libre et sors dans les
» rues de la capitale de France, avec aussi
» peu d'appareil que dans la capitale de mes
» états.

» J'ai été reçu au Louvre, palais ma-
» nifique et digne d'orner la plus belle
» cité de l'Europe; je n'y suis point resté,
» je suis allé me loger dans l'hôtel Lesdi-
» guier, où je suis plus tranquille et moins
» importuné de la foule qui s'empresse
» pour voir un Russe, un Barbare du
» Nord.

» Rien de plus beau que la figure du roi
» enfant: ses yeux doux et rians m'ont at-
» tendri; oh, que j'ai désiré un fils qui lui
» ressemblât! Mais le ciel m'a refusé un tel
» bonheur: qui sait s'il m'accordera la vie de

» mon bien aimé Pierre ! Pour Alexis... au
» milieu des plaisirs, des honneurs qui
» m'assiégent, le souvenir de son ingrati-
» tude revient m'importuner; malheureux
» père, et peut-être plus malheureux
» Alexis !

» Les Français mettent de la grâce à
» tout ce qu'ils font. Le jeune roi me fut
» amené jusqu'à mon carrosse; une foule
» immense se pressait autour de lui; trem-
» blant qu'il ne lui arrivât quelque acci-
» dent, je l'ai pris dans mes bras et l'ai
» porté jusqu'à son appartement : je n'ai
» pu m'empêcher de le serrer contre mon
» sein : le bel enfant a souri et m'a embrassé
» tendrement; ce baiser m'a rappelé nos
» chers enfans : embrasse-les, ma Cathe-
» rine, pour leur père qui les aime bien
» tendrement.

» Chère Catherine, que tu aurais été
» attendrie si tu eusses été témoin du fai

» que je vais te raconter ! J'allai dîner ces
» jours derniers chez le duc d'Antin, à
» trois lieues de Paris, dans un palais nom-
» mé Petit-Bourg : sur la fin du repas, mon
» portrait parut tout d'un coup dans la
» salle comme par enchantement. Étonné,
» attendri, je sentis que les Français sa-
» vaient seuls allier la galanterie à la cour-
» toisie.

» J'ai été quelque temps sans continuer
» ma lettre, ma bien aimée ; tous les jours
» ce sont de nouvelles surprises, de nou-
» velles fêtes. Je témoignai le désir de voir
» frapper des médailles dans la galerie du
» Louvre, on m'y mena : j'examinais atten-
» tivement le mécanisme de cet art pré-
» cieux, lorsqu'une médaille que l'on frap-
» pait tombe à mes pieds, je m'empresse
» à la ramasser : c'était moi, c'étaient les
» traits de ton époux ! sur le revers était
» empreinte une Renommée posant un pied

» sur le globe; ces mots étaient gravés au-
» tour : *Vires acquirit eundo* (1). Mon
» cœur ressentit un mouvement bien vif de
» joie et d'orgueil : il est si doux d'être loué
» avec tant de délicatesse ! . . . . . .

» Partout où je suis conduit, si quelque
» objet semble me flatter et attirer mon
» attention, à peine suis-je rentré dans
» mon appartement que ce même objet
» se présente à mes regards. Ainsi, ma Ca-
» therine, tu jugeras quel immense inter-
» valle il existe entre les étoffes grossières
» de notre Russie et les riches tissus d'or
» et de soie de la brillante et superbe ville
» de Paris. J'ai été visiter le tombeau du
» plus grand ministre qu'ait eu la France,
» le cardinal de Richelieu : les traits de la

(1) Hémistiche d'un vers de Virgile, qui, en parlant de la Renommée, dit : *elle acquiert des forces en s'étendant.*

» figure qui repose sur ce mausolée sont
» nobles et beaux ; son regard perçant
» semble encore scruter les âmes : je n'ai
» pu m'empêcher de m'écrier : *O grand*
» *homme ! je t'aurais donné la moitié de*
» *mes états pour apprendre de toi à gou-*
» *verner l'autre* (1). En effet, ma chère
» Catherine, lui seul sut faire révérer la
» majesté royale, lui seul rehaussa l'éclat
» de la couronne de France, tombée dans
» une espèce d'avilissement sous la régence
» d'une femme faible (2); tout trembla de-
» vant lui ; il fut despote, peut-être cruel;
» mais son génie, mais ses immenses tra-
» vaux préparèrent ce beau siècle dont
» la France s'enorgueillira toujours ! Hon-
» neur donc, honneur éternel au ministre
» dont le mâle courage sut imposer aux

---

(1) Historique.

(2) Marie de Médicis.

» autres nations et même à la sienne ; qui
» sut faire respecter l'étendart du mo-
» narque qu'il servait, et surtout les droits,
» les franchises du peuple, qu'il gouvernait
» plus que le souverain !

» Mes yeux ont encore contemplé l'astre
» qui régna sur le cœur et sur l'âme du
» Grand-Louis, l'illustre Maintenon : cet
» astre, qui longtemps fut l'idole de la cour,
» touche à sa fin ; je n'ai pu m'empêcher
» de baiser cette main qui fut unie à la
» main royale, jadis l'arbitre de tant de
» destinées. J'examinai ses traits, ils sont
» encore pleins de noblesse, ses yeux
» sont encore les plus beaux que j'aie vus :
» quel devait donc être leur éclat lors-
» qu'ils subjuguèrent Louis ? Louis admiré,
» adoré des plus belles femmes de la cour
» la plus brillante de l'Europe ! Son lan-
» gage est doux et persuasif, il devait se
» glisser insensiblement dans l'âme : sa

» vertu surtout en imposa au prince, et
» ses conseils la lui rendirent nécessaire.
» Elle fit le bonheur d'un souverain, mal-
» heureux sur les dernières années de sa vie
» par la perte de tous les siens : elle con-
» sola son cœur affligé par tant de revers;
» Louis trouva près d'elle quelques adou-
» cissemens aux peines déchirantes qui l'ac-
» cablaient.

» Bientôt, mon amie, je te serrerai dans
» mes bras; bientôt j'embrasserai mon
» fils : qu'il m'est cher! Malgré le faste qui
» m'environne, malgré les plaisirs, les
» fêtes dont je suis l'objet, je regrette mes
» neiges, mes glaces, mes travaux, mes
» fatigues : fatigues qui me sont chères,
» puisque ma femme les partage avec moi.
» Adieu, ma tendre amie.

» PIERRE.

» Menzikof te lira cette lettre. »

Lorsque le Czar s'occupait dans un autre

royaume des soins importans de faire fleurir les arts dans ses états, Catherine, restée à Moscou, se délassait de son ennui dans l'aimable société de Menzikof et de son épouse : leurs enfans s'élevaient ensemble, les deux mères formaient ces doux gages d'une union chérie aux vertus, aux qualités si nécessaires aux princes ! Un rang illustre n'impose-t-il pas le devoir à ceux qui le possèdent d'entourer de bienveillance leurs inférieurs? Aussi l'humeur, les caprices de ces jeunes caractères étaient-ils soigneusement réprimés ; noble tâche que celle de diriger les cœurs de ceux qui sont appelés à gouverner : elle est honorable, mais qu'elle est difficile et pénible en même temps ! comme l'instituteur doit observer les sentimens de l'âme neuve qu'il dirige ! qu'il doit bien épier un mouvement, un sourire même pour en connaître les replis ! Qu'il doit trembler celui qui élève

un souverain ! Sur cette fragile plante sont appuyées mille et mille destinées ; cette main, quelque jour, signera peut-être un arrêt de mort avec sang froid ! Ah ! qu'un tel honneur est souvent dangereux !

Catherine partageait ses soins maternels entre ses enfans et ceux d'Alexis, privés dès leur naissance des tendres caresses d'une mère, veillant sur eux avec la plus vive sollicitude : les enfans de Sophie ne s'aperçurent jamais qu'ils avaient perdu ceux dont ils reçurent le jour.

L'amour dont avait brûlé Menzikof n'était pas entièrement effacé de son âme, mais il le déguisait sous les dehors de la plus tendre estime ; chaque jour Catherine en recevait quelque nouvelle preuve : ses attentions délicates, son amitié toujours croissante, toutes ces marques réitérées ne paraissaient à la Czarine que les sentimens

inhérens à l'âme la plus noble et la plus généreuse.

Le prince venait de faire admettre comme officier dans les gardes Préobranjenski un jeune homme noble, d'une taille et d'une figure remarquables par leur beauté : fier de ces avantages frivoles, et comptant sur eux pour son avancement dans le monde, il se flattait qu'ils lui procureraient un mariage avantageux. Après l'avoir installé dans son grade, Menzikof, en l'absence de Pierre, le présenta à Catherine. Etonnée de sa belle figure, de la noblesse de sa taille, elle le regarda avec quelque surprise. Vain, présomptueux, Jaguschinski se flatta d'avoir fait une forte impression sur le cœur de sa souveraine.

En conséquence, chaque fois que le hasard le plaçait sur le passage de la Czarine, ses yeux ardens semblaient ne pouvoir se rassasier d'admirer ses attraits enchanteurs :

Irrité par les obstacles qu'il rencontrait, furieux contre Menzikof qu'il croyait jaloux de lui, Jaguschinski redoubla d'efforts pour en triompher; le hasard et sa persévérance le servirent au gré de ses souhaits.

La Czarine, fatiguée de l'absence de son époux, et voulant se distraire des embarras causés par une représentation continuelle, un matin elle se décida à passer quelques heures à Péterhof; palais charmant que Pierre venait de faire achever. Rien n'avait été épargné pour en rendre le séjour délicieux: bâti sur une haute montagne, Péterhof dominait sur le golfe de Finlande. Des cascades jaillissantes, des sites enchanteurs faisaient de ce beau lieu une habitation propre à chasser l'ennui et la mélancolie des têtes royales destinées à l'embellir par leur présence.

La Czarine avait adopté un bosquet au-

quel Pierre donna le nom de son épouse: là elle venait rêver à ce qu'elle fut, à ce qu'elle était alors. Jamais l'œil du courtisan n'y pénétrait lorsqu'elle y était: son esprit, son âme ne pouvaient souffrir la moindre distraction dans cet endroit où elle vivait de souvenirs; cette pompe qui l'entourait souvent lui devenait importune. Ah! peut-on s'occuper de ceux qui nous sont chers, même de celui dont le nom, dont la voix fait battre notre cœur devant des êtres, qui ne peuvent deviner nos sensations, nos désirs? D'ailleurs, est-il beaucoup d'âmes douées d'une profonde sensibilité?

Catherine était seule depuis longtemps, lorsque tout à coup des pas précipités interrompirent sa douce rêverie: dans son illusion elle se flatte que ce sont ceux de son époux: son cœur bat, elle se lève, le sourire est sur ses lèvres, ses yeux

sont pleins d'amour et de tendresse; un homme tombe à ses pieds; la Czarine se recule, regarde : c'est Jaguschinski..... — Que me voulez-vous, dit-elle froidement? — La mort! répond-il avec un enthousiasme exagéré; pardonnez à mon offense, noble et belle Catherine, je vous adore, je ne puis vivre sans vous le déclarer : dût mon trépas suivre cet aveu, il faut que vous sachiez que le malheureux Jaguschinski languit depuis le jour où le sort propice, ou cruel, le plaça près de vous... Dieu, qu'il a souffert depuis cet instant! Dites, ô la plus aimable des femmes, dites, me pardonnerez-vous mon offense, et verrez-vous sans pitié, sans indulgence, le désespoir d'un malheureux? — Relevez-vous, monsieur, dit la Czarine; vous oubliez qu'en osant me déclarer votre amour vous offensez votre maître; vous outragez l'épouse et la mère en même temps. Quoi

qu'il en soit, que jamais à
oreilles ne soient blessées d'une
dence : rougissez de votre audace,
dorénavant plus circonspect. Je pou
vous punir... punissez-vous vous-même, demandez votre changement, quittez la compagnie où vous commandez; le temps, l'absence vous feront sentir combien de tels discours sont déplacés. Eloignez-vous, je le veux, et laissez-moi seule. — Sans doute, madame, l'heureux Menzikof n'obtient pas un telle réception : son amour vous a plu, vous êtes plus indulgente pour celui qui, trompant son souverain par son adresse, son adroite politique, fit tomber une couronne sur votre front. — Misérable, vous osez devant moi calomnier la vertu la plus pure! sortez, et que votre odieuse vue ne frappe plus mes regards..... — Femme cruelle et trop aimée, s'écrie le jeune officier en embrassant les genoux de l'impé-

ratrice, pardonnez-moi, pardonnez à la violence de ma passion... je le jure, je ne quitterai point cette place que cette bouche adorable n'ait prononcé ma grâce et mon pardon. — Audacieux, je vous quitte; si vous ne vous éloignez à l'instant de mon palais, si vous restez plus longtemps dans les gardes, j'appellerai sur votre tête le châtiment que vous méritez... Si vous me désobéissez, tremblez! je saurai faire violence à la douceur de mon caractère; il m'en coûtera d'en parler à mon époux, mais je le ferai. La Czarine sortit du bosquet sans regarder Jaguschinski, toujours prosterné.

A peine fut-elle dehors qu'il se releva avec fureur. C'est à toi de trembler, dit-il, à toi qui m'as outragé!.... Frémis, oui, je m'éloignerai, mais ma haine n'en sera que plus active... oui, je m'éloignerai... penses-tu que je veuille essuyer, oublier un si san-

glant affront?.... oui, je partirai. Ainsi le serpent guette sa proie dans l'ombre, il l'attend, il reste immobile, le moment favorable arrive, elle avance sans crainte: imprudente, elle ne se défie point; l'animal terrible se jette sur elle, l'enlace dans ses funestes anneaux, il la dévore sans qu'elle ait eu le temps de s'arracher au péril qui l'engloutit sans retour! Ainsi parla Jaguschinski.

CHAPITRE VI.

L'EMPEREUR revint de France, toujours plus irrité contre Alexis : ce jeune prince avait refusé de se remettre sous l'autorité paternelle : pour l'y forcer et pour disposer entièrement de sa volonté, le Czar fit partir pour Naples deux députés, Romanzof et Tolstoy, chargés de sa part de le redemander au vice-roi de Charles VI.

Un monarque, un père ne pouvait essuyer de refus ; le Czarowitz ne put résister aux ordres qui lui furent intimés, il partit. Malgré l'assurance positive de son pardon, de l'oubli entier de sa conduite, Alexis trem-

bla pour sa vie ; cependant quelquefois il se flattait que l'auteur de ses jours ne serait pas inflexible à son repentir sincère.

Arrivé à Moscou, on le conduisit désarmé au palais de l'empereur. Effrayé, pâle, tremblant, le prince fut introduit dans l'appartement de son père ; sa figure était sévère, son regard courroucé ; aussi, en l'apercevant, le fils de Pierre, l'héritier malheureux de ses vastes états, tomba-t-il à genoux, en donnant toutes les marques du plus profond abattement. Le monarque fit un signe, tout le monde s'éloigna.

Le Czar le considéra quelques momens avec dédain ; bientôt il s'écria : Quelle noble attitude pour celui qui doit un jour voir son front orné d'une couronne ! Ame vile, abjecte ! oses-tu bien, fils indigne de de moi, baisser ta tête déshonorée dans la poussière ! relève-toi ! relève-toi ! L'infortuné obéit sans prononcer un mot, et sans

avoir la force ou la faculté de pousser le plus faible soupir. — Réponds sans détour, dit Pierre, de ta sincérité dépend ton sort, ta vie peut-être ; réponds.

Qui t'inspira l'audacieuse résolution de quitter ta patrie sans ma permission? L'accusé garda le silence. — Pourquoi ne réponds-tu pas à ma demande? qui t'inspira le désir de te soustraire à la puissance paternelle? — Sire, je savais combien je vous avais déplu. — Et tu augmentais encore ma colère par ta fuite : quel était donc ton but? — Je n'en avais aucun. — Cependant tu souhaitas régner, j'en suis convaincu. — Sire, on m'a dit que le peuple m'appelait l'espérance de la Russie. — Qui a pu te rapporter de semblables propos? — Je l'ai oublié, sire. — Tu l'as oublié, perfide! je sais que tu désires ma mort, je sais que tes projets sont de détruire la ville nouvelle que je viens d'élever :

me nieras-tu ce fait, malheureux ! — Sire, j'ai plaint tant de misérables périssant sous de rudes travaux, peut-être en ai-je marqué quelque déplaisir ; Dieu m'est témoin, je ne me rappelle pas d'avoir formé les odieux souhaits qui me sont imputés ; sire, daignez me croire. — N'as-tu pas dit, fils ingrat : « Il viendra un temps où, dans l'ab-» sence de mon père, je dirai un mot à » l'oreille des évêques : ils le rediront aux » popes, qui le rediront à leurs parois-» siens, et l'on me placera sur le trône mal-» gré moi. » Nieras-tu encore? (1) Alexis resta muet et immobile. Tu vois, ajoute Pierre, que je connais tes sentimens, tes complots tramés dans l'ombre. — Mes complots ! j'atteste le ciel..... — Tais-toi, n'élève point ta voix parricide à côté de la voix d'un père irrité : crains ma malédic-

(1) Historique.

tion. — Votre malédiction! — Oui, tu la mérites. N'as-tu pas répété cent fois: « Sou» venez-vous bien que Pétersbourg ne res» tera pas longtemps dans nos mains? » Qu'as-tu à objecter à présent? — Rien, sire. je vois que les moindres paroles des princes sont interprétées, sont envenimées par les courtisans à qui nous accordons notre confiance : oui, je me le rappelle, ma bouche a proféré ces mots. Mais, sire, ai-je toujours eu à me louer de vos bontés pour moi? Ici le Czar fit un mouvement très-violent. — Sire, daignez m'entendre : sans doute je suis coupable, j'ai encouru votre indignation; ma mort est résolue, je la vois avec toutes ses horreurs... je m'y résous... Hélas! est-ce ainsi que je devais être traité par un père? Votre haine pour ma mère a rejailli sur son malheureux fils. Ah! ciel, me faudra-t-il entendre ma condamnation de la bouche paternelle... Oh! trop rigou-

reux supplice! déplorable Alexis, avais-tu demandé à naître? Ses mains étaient croisées sur sa poitrine en laissant échapper ces tristes plaintes; son regard levé vers le ciel, son attitude suppliante, sa pâleur, son agitation, toutes ces causes contribuèrent à désarmer le courroux de l'empereur. Eh bien, dit-il après quelques momens de silence, me promettez-vous de changer de conduite à l'avenir? Alexis garda le silence, seulement il dirigea ses yeux remplis de pleurs vers son père. Pierre reprit aussitôt: Si vous ne vous sentez pas le courage nécessaire pour gouverner un grand empire, résignez vos droits, et faites-vous moine. — Sire, répondit le tremblant Alexis, accordez-moi quelques jours afin que je puisse prendre un détermination solennelle. — J'y consens, allez, et soyez plus circonspect désormais. L'empereur tendit la main à son malheureux fils, qui, s'inclinant avec res-

pect, la couvrit de baisers. Le Czar rappela les gardes, qui reconduisirent le prince dans son palais.

Pierre retourna dans l'appartement de Catherine, honteux de ce qu'il nommait sa faiblesse, et lui fit part de ce qui s'était passé dans cette entrevue. La Czarine le félicita sincèrement. — Sire, ajouta-t-elle, pardonnez-moi si j'ose me placer entre votre fils et vous; quels regrets se feraient sentir un jour, si votre voix ordonnait que sa tête tombât sous la hache homicide! Il est encore jeune, son caractère a peu de force et de prévoyance, soyez moins sévère pour lui : Dieu n'est pas inflexible pour nos fautes, il les pardonne; et sur la terre un souverain n'est-il pas l'image de Dieu? Imitez-le dans sa clémence, sire, ayez pitié des erreurs d'Alexis : si vous vous croyez trop indulgent, au moins vous n'aurez aucuns reproches à vous faire. Le Czar était

pensif et semblait ne point écouter Catherine; ses regards étaient attachés sur son bien aimé Pierre jouant sur son berceau. Pétrowitz; dit-il après un long silence, cher enfant, j'espérais te nommer mon successeur..... je fus faible, et ne me suis pas vengé! — Vengé d'un fils! Ah, Pierre, ce mot n'est pas parti de votre cœur, de ce cœur quelquefois si bon! — Catherine, je hais Alexis. — Oh Dieu! c'est le frère de votre fils chéri... je vous en supplie, au nom de nos enfans, que votre âme ne se ferme point à votre fils aîné, à celui qui, lorsque sa mère vous le présenta, fit tressaillir vos entrailles... vous fûtes heureux le jour de sa naissance, vous le bénîtes alors. Juste ciel! il tomberait victime de l'exécration d'un père, en mourant il n'emporterait qu'une affreuse malédiction! Cher époux, pourriez-vous vous-même commander son supplice? — S'il le méritait, je ne considérerais point si le

coupable est de mon sang : je dois plus à mon peuple qu'à mon fils. Que peux-tu me dire encore? j'ai poussé l'indulgence assez loin, je ne l'ai point puni; cependant il le méritait; n'importe, qu'il se corrige; peut-être un jour pourrai-je lui pardonner... Ici le Czar s'interrompit pour voler au berçeau de son fils : cet enfant, parmi toutes les richesses que l'empereur avait rapportées de France, venait de s'emparer d'une couronne enrichie de diamans et de pierres précieuses, présent que Pierre destinait à son épouse. — Regarde, Catherine, regarde ton fils : vois-tu? déjà il choisit le bandeau des rois..... son jeune instinct semble me reprocher de l'en priver; il blâme ma faiblesse : oui, mon cher enfant, oui tu régneras. — Sire, c'est impossible. Vous ne pouvez prendre cette action enfantine pour un avis du ciel... non, non, mon fils ne peut vouloir régner au préjudice d'un

frère..... — Ne crains rien, Catherine, sans verser le sang d'Alexis je saurai bien placer ma couronne sur la tête de Pierre... Un cloître ensevelira pour toujours le timide Czarowitz. — Oh, qu'il est malheureux l'enfant que son père abhorre!... Réfléchissez, sire, à l'âge de notre fils; il n'a que deux ans... que de chances nous avons à courir encore! Si le ciel... ah! chassons, chassons ces tristes images!.. O mon fils, pour ton bonheur, je ne te souhaite pas un trône... — Vous voulez donc qu'il soit forcé de ramper aux pieds d'Alexis... de cet Alexis qui, moins généreux que vous, ne verra dans cet enfant que le fils d'une femme abhorrée... J'y suis résolu, je veux le forcer à entrer dans un monastère : cette vie monotone convient à sa paresse, à sa lâcheté. A-t-il la moindre énergie? digne fils de sa mère, ses journées s'écoulent en débauches, à s'étendre nonchalamment sur

des coussins : le voit-on jamais à cheval ? mes troupes ont déjà manœuvré pendant quelques heures quand les yeux d'Alexis s'ouvrent à la lumière... Non, Russes, non, ce n'est pas le monarque qu'il vous faut ; et que deviendraient les institutions que j'ai formées ? Son âme sans énergie projette de tout détruire : j'y mettrai un obstacle si puissant... Qu'il vive au milieu de ces prêtres et de ces moines qu'il chérit tant...
— Mais une vocation forcée n'est point agréable au Tout-Puissant : ne serez-vous pas responsable devant son trône éternel de la violence employée contre lui ; ne vous demandera-t-il pas compte des pleurs, du désespoir de votre fils ? Sire, pouvez-vous sans crime ordonner ainsi de son avenir ? Croyez-moi, s'il consent à vivre selon vos désirs, si même il vous cède ses droits au trône, acceptez-les, mais ne le forcez pas à vous maudire, à détester son père et le

jour de sa naissance; pardonnez, il ne vous appartient pas ! — Mon fils ne m'appartient pas ! je ne pourrais disposer de lui !... — Non, sire, non, il appartient à vos sujets; depuis son enfance ne sont-ils pas habitués à le considérer comme votre successeur ?...— J'ai formé ma nation, ce sont mes travaux, mes soins infatigables qui l'ont fait sortir de l'abjection où elle était plongée... comme son législateur je sais ce qui lui convient... — Encore un mot... — Parlez, Catherine. — Sire, vous cherchez la gloire, vous envisagez la postérité : que dira-t-elle de vous, après cette horrible action ? Pensez-vous que l'histoire ne l'écrira point en caractères de sang; n'effacera-t-elle point tout ce que vous aurez fait de grand? Ah! pour vous-même, pour votre renommée, laissez l'infortuné Alexis libre de sa vie; il vaut mieux un peu de faiblesse que de s'exposer au repentir le

plus amer. — Catherine, j'ai écouté vos discours avec patience ; que désormais vous ne vous en permettiez aucun sur ce sujet, je l'ordonne : soyez tranquille, j'ai promis au prince d'attendre qu'il change de conduite. Pierre resta pensif quelques instans, et sortit bientôt pour visiter les environs de Moscou ; mais il ne demanda pas à son épouse de le suivre.

CHAPITRE VII.

Depuis le jour où Jaguschinski avait osé déclarer son amour à Catherine, intimidé peut-être, il n'avait point reparu devant elle ; ayant demandé son changement de corps, Menzikof s'était hâté de le lui faire obtenir : ainsi les yeux de la Czarine ne devaient plus être frappés par un objet qui lui était devenu désagréable.

Il partait donc, lorsque le hasard, qui dispose de nous, de notre existence, le replaça près de l'empereur, et contraignit Catherine à dissimuler l'offense qu'il lui avait faite.

Le Czar venait de sortir de son palais, quand ses oreilles furent frappées du son de la cloche qui annonçait les incendies: son premier soin, dans ces momens dangereux, était de voler au lieu du désastre. Il s'y rendit; plusieurs maisons étaient déjà la proie des flammes : le bois avec lequel elles étaient construites, était desséché par le temps, et le vent qui soufflait avec impétuosité augmentait encore l'activité du feu. En vain on porte de nombreux secours, en vain tout le monde s'empresse, sa violence dévore tout : Pierre arrive, il commande de couper le feu sur-le-champ, lui-même indique les maisons qu'il faut abattre, lui-même se place à la tête des travailleurs : comme un simple ouvrier, l'empereur, monté sur une échelle, la hache à la main, renversait les murailles, les toits, les lambris; à côté de lui, un jeune homme, beau, vigoureux, partageait ses travaux et

ses périls ; occupé de la conservation d'une si précieuse vie, cet inconnu écartait avec soin tout ce qui pouvait être dangereux à son souverain. Il le fit avec tant d'affectation que Pierre le remarqua enfin. — Camarade, dit-il, nous sommes tous ici pour notre compte, ménage-toi aussi ; je te sais gré de ta sollicitude, cependant elle ne doit point t'ôter toute prévoyance pour toi. Tu travailles avec bien du courage, ami. — Sire, qui ne vous imiterait ? — Ce sont mes enfans, ce sont mes sujets ; mon devoir m'ordonne de les secourir. Travaillons, mon ami, travaillons, après je te demanderai ton nom. Ils continuèrent jusqu'au moment où toute communication fut détruite ; alors le feu s'éteignit faute d'aliment.

L'empereur, lorsque tout fut terminé, chercha des yeux ce jeune homme qui ne l'avait pas quitté tout le temps du danger ; il ne se trouva plus. Pierre s'informa à ceux

qui l'entouraient si l'on savait ce qu'il était devenu , il le dépeignit alors; il apprit qu'étant blessé cet officier s'était retiré pour aller se faire panser.

Bientôt il reparut le bras enveloppé; Pierre courut au-devant de lui, et serrant sa main, lui dit: — Qui es-tu, brave jeune homme? — Sire, j'étais officier dans Préobranjenski. — Et d'où vient ne l'es tu plus? — Sire, excusez, je ne puis vous en dire le motif: quoi qu'il en soit, j'ai obtenu, par l'intervention du prince Menzikof, un changement... — Parle sans crainte, je ne te trahirai pas. Je veux savoir la cause qui a pu te faire souhaiter de quitter la cour; allons, parle, je le veux. — Eh bien, sire, une querelle avec un autre officier... Cependant mon supérieur, loyal, brave, sans nous punir de nos inconséquences, m'a intimé l'ordre de solliciter moi-même mon déplacement. Sire, mon camarade avait

tort et moi aussi, enfin nous étions rivaux; j'ai préféré m'éloigner, je lui laisse celle qu'il aime; qu'il l'épouse, je ne veux pas troubler son bonheur : d'ailleurs il fut mon ami. — Ton nom ? — Czar, Jaguschinski. — Je ne doute point que tu ne sois aussi brave à la guerre que tu le fus pour affronter une mort cruelle; satisfait de ton courage, je t'attache à ma personne : tu resteras dans mes gardes. — Que de bonté, sire. — Viens, suis-moi, je vais te présenter à Catherine. A ce nom, Jaguschinski pâlit; le Czar s'en aperçut, mais il crut que c'était sa blessure qui le faisait souffrir davantage, et lui demanda avec bonté s'il pouvait venir sur-le-champ au palais, sinon qu'il attendrait. Jaguschinski sentit que si l'empereur parlait de cet événement à la Czarine, peut-être elle se plaindrait de son procédé offensant : en conséquence il

préféra se rendre aux ordres de son souverain.

Catherine fit un mouvement de surprise en l'apercevant ; sa figure, malgré elle, exprima le dédain. — Ma fille, dit Pierre, je t'amène ce jeune homme à qui tu dois quelques bontés : combien tu eusses été touchée de la sollicitude et des soins qu'il prit pour préserver ton époux ! Remercie-le, ma chère. — Sire, tout ce qui peut vous regarder en la moindre chose mérite toute ma reconnaissance, aussi j'offre bien sincèrement ma gratitude à celui qui veilla sur vous : qu'il reçoive tous mes remerciemens. — Comme tu es cérémonieuse aujourd'hui, Catherine ; si c'était Menzikof ou Chérémetef, déjà tu les aurais pressés dans tes bras : quelle mouche a donc pu te piquer ? Quelqu'un t'aurait-il déplu ? — Pierre, il est vrai, je viens d'éprouver une contrariété bien grande... et vous sa-

vez que les femmes ont quelquefois beaucoup de peine à les surmonter... Je réitère cependant mes remerciemens à cet officier pour les services qu'il a pu vous rendre. Permettez, sire, que je retourne à l'appartement de mes enfans ; j'étais inquiète, sachant que vous êtes toujours le premier à hasarder votre vie pour sauver les jours de vos sujets. — Je ne fais que mon devoir, mon amie. — Tout le monde le fait-il ? On ne rencontre partout que des gens officieux pour des bagatelles ; s'agit-il d'affaires importantes, ils craignent d'abuser ou de leur crédit, ou de leurs protections, pour d'autres que pour eux... Mais vraiment, sire, je ne sais d'où peut me venir une telle envie de moraliser. Alors la Czarine, se tournant avec dignité vers Jaguschinski, ajouta : nous espérons qu'à l'avenir les services que vous rendrez à l'empereur ne seront pas inférieurs à ceux que

vous lui avez rendus aujourd'hui. Elle salua froidement et sortit.

Jaguschinski fut enchanté de la tournure que la conversation avait prise; satisfait au-delà de toute expression que Catherine se fût retirée, il attendit avec audace l'ordre de s'éloigner.

Le Czar plaisanta sur la mauvaise humeur de son épouse; cependant il assura le jeune officier qu'à quelques caprices près c'était bien la meilleure femme du monde. Jaguschinski vanta beaucoup Catherine, exalta ses vertus, sa douceur, fit un pompeux éloge des bienfaits qu'elle répandait. — Il est certain, dit Pierre, qu'elle a sauvé plus d'un dos du knout : j'en conviens, elle est toujours prête à prendre sous sa protection celui que je veux faire punir, ce sont là nos seules querelles; quand ma colère est passée je lui sais bon gré de s'être opposée à mon emportement, je la remer-

cie, et nous faisons la paix. Ainsi, jeune homme, ne faites pas attention à ce qui vient de se passer, un autre jour vous serez plus heureux. Pierre interrogea Jaguschinski, lui trouva beaucoup d'instruction et d'assurance; pour l'attacher davantage à sa personne, il lui conféra le grade de son aide-de-camp.

Au moment où l'empereur se disposait à le faire installer dans ses nouvelles fonctions, un sénateur se fit annoncer comme ayant des dépêches importantes à remettre au Czar; celui-ci donna ordre qu'il fût introduit sur-le-champ préoccupé, il oublia de faire sortir Jaguschinski.

Sire, dit le sénateur, voici des lettres adressées au sénat, que les commissaires chargés des recherches relatives au procès qui nous occupe viennent de découvrir : sire, regardez, connaissez-vous cette écriture et ce seing? — De mon fils! Le

Czar saisit les lettres avec violence, les parcourt, et, les jetant à terre, les foula aux pieds en s'écriant avec fureur : — Périsse, périsse à jamais leur auteur ! Puisse de lui et de son odieuse vie ne rester sur la terre aucun souvenir !

Aussitôt Pierre écrivit à son fils une lettre foudroyante, elle se terminait ainsi : « Préparez-vous à rendre compte au sénat » de votre trahison envers l'Etat et votre » souverain : tremblez, tout est découvert ; » n'attendez de votre père irrité ni pitié » ni tendresse. » — Allez, dit le Czar à Jaguschinski, allez porter cet ordre au Czarowitz ; surtout, observez ses gestes, observez ses paroles, retenez-les fidèlement et venez m'en rendre un compte exact. Allez. Le nouvel aide-de-camp s'inclina et sortit.

L'empereur se promenait dans son appartement avec la plus vive agitation : le

sénateur ramassa les preuves du crime d'Alexis. — Gardez-les, gardez-les ; au jour de la justice elles seront des témoins foudroyans pour le coupable ; suivez-moi. Alors il le conduisit à la chambre de Catherine.

Madame, dit-il d'une voix tremblante de colère, voici un monument de la duplicité de celui dont sans cesse vous prenez la défense. Sénateur, lisez à la Czarine ces écrits odieux. Le sénateur obéit. Lorsque la lecture fut terminée, Pierre ajouta : Madame, comme je veux laisser agir les lois dans toute leur rigueur, comme je veux être à l'abri des prières, des supplications, des importunités, vous partirez dans une heure pour le monastère de la Trinité (1).

---

(1) Monastère situé à quinze où seize lieues de Moscou : les Czars et leur famille s'y réfugiaient lors des révoltes souvent multipliées des strélitz, milice

Si vous voulez encourir ma colère, mon indignation, vous implorerez ma clémence pour un fils rebelle... mais j'ordonne que vous me laissiez libre. Partez, Catherine, partez; je crains votre indulgence, votre douceur. Il l'embrassa, se retira dans son appartement et se mit à rédiger lui-même les griefs qu'on devait imputer au malheureux Czarowitz.

Jaguschinski revint au bout de quelques heures. — Eh bien, demanda l'empereur, que vous a dit ce perfide? — Sire, permettez-moi de ne point rapporter des expressions échappées dans la chaleur du premier moment: le prince a reçu votre lettre avec soumission et respect. — Qu'a-t-il dit?

---

dangereuse et sans frein, qui élevait et détrônait à son gré les souverains: Pierre-le-Grand la cassa et la dispersa entièrement. Cette mesure vigoureuse assura son pouvoir et celui de ses successeurs.

parlez, parlez, je vous le commande. Craignez de me désobéir ! — Sire, mais comment vous rendrai-je mon indignation, mon étonnement... — Trève de discours, que vous a dit Alexis ? — Sire, le prince me reçut avec arrogance et colère. Je lui présentai votre ordre, il le prit avec dédain, et le jeta sur une table avec humeur, en disant : savez-vous ce qu'on me veut ? — Non, prince. — Encore quelque nouveau sermon. — Je l'ignore, Czarowitz. Daignez lire, je dois rapporter une réponse. — O Dieu! quand serai-je libre de mes volontés ? Allons, jusqu'à ce fortuné moment il faut plier. Alors il rompit le sceau et parcourut des yeux l'écrit qu'il tenait : j'observais ses mouvemens ; son œil s'enflamma, sa figure exprimait tantôt le ressentiment, tantôt la haine et la fureur. — Père barbare, s'écria-t-il, affreux tyran ! ah, bienheureux le jour où je serai affranchi de ton pouvoir ! Sans

doute ce sont les ressorts que cette indigne Catherine fait mouvoir pour consommer ma perte... ma perte souhaitée par un père ! Ces menées sont bien dignes de la vile maîtresse d'un Menzikof... — Prince, dis-je en l'interrompant, ménagez l'impératrice, ménagez l'épouse de votre père... — L'impératrice, répéta-t-il, il n'en existe qu'une, et c'est ma mère... Un jour elle reprendra le rang qu'elle n'eût jamais dû quitter... — Répétez, Jaguschinscki ; ce téméraire n'a-t-il pas osé proférer ces mots: maîtresse de Menzikof ? — Oui, sire. — Malheureux, tu paieras cher un aussi sanglant outrage ! Calomnier ainsi celle que j'aime, l'assimiler aux femmes les plus abjectes ! Oser dire que Catherine me trompe, elle la franchise, la loyauté même, elle qui brave mon courroux pour défendre le fils contre le père ! Il a poussé l'audace à un tel point ! où a-t-il pris tant de courage ?

Lui, qui jadis tremblait devant moi, devant mon écriture, insulter Catherine! Maîtresse de Menzikof... insensé!... Pierre resta pensif quelques minutes, mais bientôt il fit signe à Jaguschinski de le laisser seul.

Le fourbe, désirant captiver la bienveillance de l'empereur, n'avait point rapporté fidèlement les exclamations de l'infortuné Czarowitz: désirant connaître l'impression que ferait une calomnie envers la Czarine, il avait cru devoir en charger Alexis, bien persuadé que la colère aveugle toujours les hommes et que sa perfidie ne pourrait être découverte. En effet, si l'empereur eût été moins prévenu, n'aurait-il pas senti l'absurdité d'un tel récit? Le prince aurait-il exprimé ses secrets sentimens devant un étranger, créature et sujet de Pierre? Ah, la fureur, et la plus douce des passions, l'amour, ne calculent guère les rapports qui peuvent les intéresser!

Catherine partit avec ses enfans ; elle eût bien désiré emmener ceux de Sophie ; mais, espérant que leur timide innocence, leur abandon pourraient attendrir le cœur de leur aïeul, elle ne les demanda point ; devait-elle enfin, dans ces instans douloureux, en priver le malheureux Alexis ? La Czarine les laissa donc avec regret au palais de leur père et s'éloigna, prévoyant le triste sort qui l'attendait.

Le Czarowitz n'avait nullement songé à insulter l'impératrice ; tremblant pour lui, connaissant la rigueur de son père, les mesures sévères dont il était l'objet épouvantaient son âme faible et timide : aussi, lorsqu'on lui annonça un message du Czar, il pâlit et craignit un nouvel orage : il ne se trompait pas.

Jaguschinski le trouva entouré de peu de monde ; assise à côté de lui, Aphrosine semblait épier ce qui se passait dans son

âme. Le bel aide-de-camp l'intéressa, son regard s'adoucit, elle fixa les yeux sur cette tête charmante, sur cette taille noble, élégante. La vanité de Jaguschinski en fut flattée, il sentit combien un tel incident lui devenait avantageux pour mériter la confiance de son souverain.

Chère Aphrosine, dit Alexis d'une voix faible, encore des vicissitudes; qui sait comment elles finiront, qui sait ce qu'on me prépare? —Prince, répondit la Finlandaise, ayez confiance en la bonté de votre cause, vous avez encore quelques amis. —Au jour du malheur les souverains n'en ont plus; tu le verras, Aphrosine, tu le verras. Qui voudrait irriter mon père? S'il commande ma mort, mille bras se leveront pour faire tomber ma tête, ma tête coupable!.. Aphrosine, je le sens, le Czar ne me pardonnera pas. D'ailleurs, sait-il pardonner?

Alexis, se tournant alors vers l'envoyé de Pierre, ajouta : dites à l'empereur, que je n'ose plus nommer mon père, dites-lui que, soumis, résigné à sa volonté, j'attendrai sans me plaindre ce qu'il ordonnera de moi : dites-lui que... peut-être suis-je coupable ; j'ai désobéi... suppliez-le de jeter un regard de bonté sur mes malheureux enfans... Que pour moi... dites à l'empereur que je vais lui écrire, et que demain je remettrai au sénat, à mes juges, mes invariables résolutions, allez. Jaguschinski salua humblement, et regarda Aphrosine jusqu'à ce qu'il eût fermé la porte de l'appartement.

Le perfide s'était aperçu de l'impression qu'il venait de produire sur le cœur d'Aphrosine, aussi résolut-il d'en profiter : en effet les révélations de cette femme devaient assurer le succès de ses démarches vis-à-vis de l'empereur.

Aphrosine, née avec une âme ardente et

impétueuse, devint à l'instant même passionnée pour Jaguschinski; jamais ses yeux n'avaient aperçu un homme plus séduisant. Fatiguée de la passion du faible Alexis, elle n'eut qu'un seul, qu'un unique désir, celui de captiver cet homme que déjà elle adorait.

Dédaignant, méprisant les grâces et les vertus de son sexe, toute entière au feu qui la dévore, cherchant dans sa brûlante imagination le moyen de le rapprocher d'elle, son peu de retenue lui suggéra d'envoyer vers lui, afin qu'il se rendît promptement où l'amour l'appelait.

L'aide-de-camp ne fut point surpris du message; il venait de rapporter à l'empereur la conversation criminelle qu'il avait inventée; déjà il était de retour chez lui, lorsqu'une vieille femme se présenta.
— Seigneur, dit-elle, quand on les eut laissés seuls, serez-vous assez courageux

pour me suivre vers la dixième heure du soir ? — Chez qui me conduiras-tu ? — Je ne puis vous le dire, mais c'est chez une femme qui veut vous voir et vous parler : elle a de grands secrets à vous révéler sur l'affaire dont s'occupe notre grand souverain : elle peut donner d'utiles renseignemens, m'a-t-elle dit. — J'irai. Où te trouverai-je ?—Au bout de la rue où se trouve situé le palais Scharikof. — J'irai, je te le promets. Jaguschinski donna quelques roubles à cette femme, qui partit enchantée de sa générosité ; elle fut retrouver Aphrosine, à qui elle rendit compte de la réussite de sa démarche. La Finlandaise, transportée d'amour, jouissait d'avance d'un bonheur illicite ; la cruelle se promit bien de sacrifier le Czarowits à celui qui captivait tous ses sentimens et ses facultés. Elle l'attendit donc avec la plus vive impatience.

Dix heures venaient de sonner : Jaguschinski, s'enveloppant d'une pélisse, se rendit à l'endroit désigné ; sa vieille conductrice s'y trouvait déjà : marchons, dit-elle, marchons, on nous attend. Ils traversèrent plusieurs rues, et s'arrêtèrent enfin. Une petite porte s'ouvrit lorsqu'elle eut frappé trois coups, et l'aide-camp la suivit.

On l'introduisit dans un salon éclairé de plusieurs bougies : bientôt la belle Aphrosine parut brillante d'attraits et de la plus élégante parure ; elle sourit en le voyant, et lui tendant la main, le fit asseoir sur un sopha. Elle se plaça à ses côtés, et dit, en feignant un léger embarras : — J'ai voulu vous parler... mais, hélas ! je ne sais comment m'expliquer... mon trouble, ma confusion devraient vous iustruire de ce que ma bouche n'ose vous dire...— On m'a dit, madame, que vous aviez quelques révéla-

tions à me faire; mon devoir m'oblige à vous prier de me les confier... — Ce n'est pas là mon motif... une autre cause m'a forcée à vous mander, à vous prier de vous rendre ici...—Lequel, madame?—Lequel? Voyez-vous ma rougeur... ma timidité... enfin je vous aime!... — Quoi! la belle maîtresse du Czarowitz, celle qui exerce un empire absolu sur ce faible caractère daignerait jeter sur moi un regard favorable! — Oui, Jagdschinski, oui, je vous aime! Le peu d'énergie du prince me le fait mépriser... je veux que mon amant règne sur ma volonté ainsi que sur mon cœur... L'homme faible, sans audace, doit manquer de courage pour nous défendre: je déteste les lâches... Vous... Elle s'arrêta... — Cependant, charmante Aphrosine, vous aimez Alexis! — Je croyais l'aimer il y a quelques jours!...—Certes un tel aveu doit m'être bien flatteur... pouvais-je l'espérer? Moi-

même je dois l'avouer, votre présence fit sur mon âme une impression unique; avant de vous voir j'ignorais que j'eusse un cœur susceptible de ressentir l'amour. — Est-il possible ! quoi ! jamais une femme ne le fit palpiter? — Jamais, jamais, belle Aphrosine. —O bonheur ! ô doux espoir ! — Aphrosine, je vous adore, partagerez-vous mon ivresse? — Cette question c'est moi qui devrais vous la faire, Jaguschinski, je vous aime de toute la force de mon âme. — Ainsi donc vous laisserez ce prince que vous n'aimez plus et que vous n'estimâtes jamais.—Je te sacrifierai tout, ma fortune, ma vie, mon avenir : m'aimeras-tu avec cet emportement que je désire, que je veux, que j'attends, que je suis en droit d'exiger; réponds, réponds?—Je suis à toi, adorable Aphrosine. La coupable Finlandaise oublia l'amant qui l'avait comblée de bienfaits, qui pour elle, pour lui plaire, avait

sacrifié un ange de douceur, l'aimable et tendre Sophie : entraînée par l'impétuosité de ses sens, elle prodigua à ce perfide ses brûlans baisers et ses charmes ravissans. Jaguschinski triompha non pas de sa résistance, elle ne lui en opposa aucune, mais de ce qu'elle devait au prince, de ce qu'elle devait à son attachement sincère : elle trahit l'amour, et se crut heureuse dans son parjure.

Ah! puisse-t-elle éprouver les mépris, l'abandon du traître qui l'entraîna dans un dédale de crimes, qui la contraignit à manquer à la reconnaissance ; qui, par son adresse, la força à conduire elle-même le fer qui trancha la destinée du trop malheureux Czarowitz. Misérable Aphrosine, il n'est pas éloigné le jour où tes yeux verseront des larmes amères, et ta mort suivra peut-être celle de ton amant infortuné!

Revenus de leur coupable ivresse, Jaguschinski, certain de pouvoir disposer des sentimens de la Finlandaise, l'interrogea sur les secrets du prince : quoique subjuguée par son violent amour, elle hésitait à satisfaire sa curiosité. — Enfin, ajouta-t-il, tu l'as suivi à Naples, tu dois donc connaître toutes ses pensées, ses actions? — Il est vrai qu'Alexis ne me cache rien. — Eh bien, fais-les-moi connaître. — Oh non, je suis déjà assez criminelle envers lui... — Songe, chère Aphrosine, de quelle importance il serait pour ma fortune et pour mon avancement futur que j'en instruisisse son père? — O dieu, je serais la cause du malheur du Czarowitz! non, jamais, jamais. — En ce cas vous l'aimez encore. — Je ne l'aime plus; je vous adore, Jaguschinski : demandez-moi mon sang, ma vie; mais ne demandez rien de plus, je ne veux point trahir sa confiance... — Aphrosine le préfère à moi. Tout à

l'heure elle m'aimait; un vain scrupule la retient : que peux-tu craindre de ton amant dévoué; penses-tu que je ne saurai point taire ce qui pourrait le perdre sans retour? Parle, dis-moi ce qui s'est passé dans votre voyage : à qui a-t-il écrit, sur quels amis pouvait-il compter? Songe, mon Aphrosine, que nous sommes unis par les mêmes intérêts; un jour nos liens pourront se resserer davantage; le titre d'épouse que je puis te donner... — Que dites-vous, Jaguschinski? Moi votre épouse... quoi, tant de bonheur me serait réservé! — Oui, ma tendre amie, oui, mais il ne faut rien me céler : si tu l'exiges, un écrit tracé de mon sang..... — Non, non, ta parole me suffirait. Oui, cher amant, tes promesses séduisantes assureraient ma félicité; mais, je te le répète, je ne puis le trahir : qu'il vive! Quel prix recevrait-il de tant d'amour et de tant de bienfaits? Malheureuse, son sang retombe-

berait sur toi ! — Tu t'es trahie Aphrosine : Alexis est donc bien coupable, puisque tu crains si vivement ?.. — Jaguschinski, je ne puis le juger ; laisse-moi, laisse-moi... ton ascendant l'emporterait sur la probité, l'honneur. — L'honneur, répéta le cruel avec un sourire méprisant, l'honneur ! Ainsi ce n'est qu'un désir éphémère qui vous entraîna vers moi... Puisque je ne puis obtenir votre confiance, vous ne me reverrez jamais... jamais mes regards ne se fixeront sur vos perfides attraits..... Adieu Aphrosine, adieu. — Que dis-tu ? Tu voudrais me quitter, ne plus me revoir... quoi, jamais ! jamais ! — Jamais, répond-il froidement. — Barbare !.. Eh bien, fuis, éloigne-toi, ne me revois plus ; je mourrai loin de toi. Hélas ! hélas ! je ne puis le trahir !.. Alexis, Alexis !.... quels combats !.... Adieu Jaguschinski, adieu pour toujours. Je te le jure, je ne t'oublierai pas, mais je ne puis le

trahir : si j'étais capable d'une telle indignité, je mériterais ta haine. En disant ces mots, Aphrosine, se craignant elle-même, craignant l'ascendant de Jaguschinski, s'éloigna précipitamment sans oser le regarder. Honteux d'avoir manqué ce qu'il nommait son entreprise, il se retira assez mécontent de lui-même et de la Finlandaise; cependant il ne perdit pas courage, il avait jugé le caractère d'Aphrosine. Il avait vu le moment où elle allait se rendre à ses désirs et lui dévoiler la conduite du prince, aussi le perfide se promit de ne point la chercher, convaincu que l'ardeur de sa passion ne la laisserait pas longtemps maîtresse de sa raison, et que bientôt il triompherait de ses scrupules et d'une conscience qui combattait encore pour quelques instans.

CHAPITRE VIII.

Peu de jours après l'empereur nomma les juges qui devaient examiner la conduite du Czarowitz ; les articles des griefs qui devaient lui être reprochés étaient tracés de la main d'un père : étrange aveuglement ! Déplorable souverain, crois-tu, lorsque tu auras versé le sang de ton fils, que ses mânes éplorés te laisseront jouir en repos de ta funeste vengeance ? Détrompe-toi ; ton fils, ton fils sera toujours présent à ta pensée, sa tête décolorée frappera toujours tes regards, son œil fixe te poursuivra partout, et sa voix mourante sera la seule qui dans

le silence des nuits retentira à ton oreille épouvantée.

Le Czar manda les évêques, les sénateurs, les généraux, les boyards, les archimandrites et deux religieux de l'ordre de Saint-Bazile : tous s'assemblèrent dans la cathédrale; on leur remit les pièces nécessaires à ce grand procès, et ils reçurent l'ordre d'en prendre une ample et fidèle connaissance.

Pendant que tout s'accumulait pour la perte de l'imprudent Alexis, Pierre, instruit qu'Eudoxie avait quitté depuis plus de six mois le monastère où elle avait été reléguée, envoya vers elle un détachement de gardes pour l'arracher de l'asile qu'elle avait choisi. En vain, en apprenant la colère du Czar, rentra-t-elle aussitôt dans son cloître et reprit-elle ses habits monastiques, il fallut obéir et suivre les satellites de son tyran.

On la conduisit dans un autre couvent situé à peu de distance de Moscou ; les plus durs traitemens lui furent infligés : la malheureuse Eudoxie, désespérée de tant de rigueur, cherchant à toucher par le récit de ses maux un époux qui l'avait dédaignée, trahie, lui écrivit cette lettre, que plus d'une fois elle arrosa de ses larmes ;

Eudoxie Lapoukin à Pierre, Czar des Russies.

C'est une épouse qui jadis vous fût chère, c'est celle que vous honorâtes de votre main qui vous supplie de désarmer votre colère envers une infortunée. Ah ! n'est-elle pas assez à plaindre ? vous la haïssez ! Sire, elle tend vers vous ses mains tremblantes, ses mains chargées d'indignes fers ; ô Pierre, autrefois vous les aimiez ! Ah, si vous voyiez le sang qui

coule des blessures causées par ces affreuses entraves, vous en auriez pitié ! Sire, on vous trompe sans doute; vous ne devez point souffrir que la femme qui partagea le trône avec vous soit traitée comme une vile criminelle : la honte en rejaillirait sur vous. Mes maux sont à leur comble, je ne vois partout que des instrumens de supplice ! Sire, des mains impies oseraient-elles se lever sur moi; le permettriez-vous? Je ne le puis croire. Un autre sujet navre et déchire mon cœur : est-il vrai que mon fils, mon malheureux, Alexis a encouru la haine paternelle? S'il était vrai... épargnez-le, épargnez votre sang..... je vous en conjure à genoux! S'il vous faut une victime je suis prête : frappez, mais épargnez aux yeux d'une mère éplorée l'affreuse, la poignante douleur de voir expirer son enfant sous les coups de son

père! O Dieu, ce fruit de mon amour, ce fruit chéri de mes entrailles tomberait avant l'instant marqué par le destin! Un père, un souverain serait le bourreau de son fils; sans pitié il verserait son sang... ce sang malheureux puisé dans mon sein!.. Sire, le vôtre, en prononçant cet arrêt, ne se glacerait-il pas dans vos veines? Ah, tremblez! on n'est pas cruel impunément! O ciel, mon cœur se brise à cette horrible idée, mon fils porterait sur un échafaud une tête si chère! Pierre, Dieu ne vous pardonnerait pas, son anathème serait lancé sur vous; désormais vous tomberiez de malheurs en malheurs!.. Je m'égare, sire, pardonnez à mon infortune... pardonnez aux regrets d'une mère..... Ah, que votre mémoire vous retrace ce jour où, penché sur son berceau, vous bénîtes cet Alexis qu'aujourd'hui vous détestez! Mon cher fils, disiez-

vous en le couvrant de baisers. Mon fils je te bénis ; puisses-tu vivre pour assurer le bonheur de ton père ! Et vous le condamneriez ?.. Non, non, c'est impossible !.. Mais quoi ! des juges, des fers, une prison... ah, pardonnez-lui ; pardonnez-lui d'être né de moi : sire, vous aimâtes votre fils, daignez vous le rappeler ; que l'indulgence paternelle efface à jamais les erreurs, les fautes qu'il peut avoir commises. Sire, c'est à genoux que je vous implore pour lui : Dieu pénètre jusqu'au fond des cœurs, et jamais, jamais sa justice immuable ne pardonnerait au père cruel qui n'aurait point écouté la pitié envers son fils infortuné !

EUDOXIE.

Cette lettre, loin d'attendrir le cœur du Czar, lui causa la plus violente colère. Comment ! on osait blâmer sa conduite ;

une femme qui avait encouru sa disgrâce! Que d'audace, disait-il! je puis la punir, me venger, et la perfide me supplie en faveur d'un traître!.. point de pardon, jamais! Il demeura inébranlable; dans sa cruelle prévention il était injuste, il avait tort, et souvent d'aussi indignes motifs nous portent à ne pas vouloir convenir que nous avons pu nous tromper : telle est la faiblesse humaine.

Eudoxie fut cruellement punie de cette démarche : son persécuteur commanda qu'elle fût gardée plus sévèrement, on obéit : qui oserait résister à l'autorité souveraine? Examine t-on si les ordres émanés de la puissance sont justes, humains? On obéit aveuglément; bien plus, ceux qui les exécutent se flattent d'avoir rempli leurs devoirs avec ponctualité.

Le malheureux Czarowitz fut averti de se tenir prêt à paraître devant ses juges. Épouvanté, ne voyant aucun refuge pour

lui, ne connaissant aucun moyen pour apaiser un père justement irrité, il se décida à donner une renonciation formelle au trône; il l'écrivit, la signa et se prépara à la remettre lui-même à ceux qui devaient disposer de son sort.

Les cloches de Moscou annoncèrent au peuple ce grand événement : dès le matin du jour où l'héritier de la couronne devait être interrogé elles firent entendre leurs sons prolongés et solennels; deux régimens étaient sous les armes, prêts à faire repentir l'imprudent qui oserait élever une voix téméraire en faveur du coupable. Les Russes sont consternés; plusieurs déplorent cette excessive rigueur; quelques-uns se flattent que l'empereur ne veut qu'intimider son fils et lui faire sentir la gravité de la faute qu'il a commise, en quittant sa patrie, faute que les lois royaume punissent avec la dernière rigueur dans le prince appelé

par sa naissance, par le droit de succession à régner sur les Russes.

L'amour, cette passion qui élève les grandes âmes, qui leur fait entreprendre de belles actions et qui est souvent la source des plus nobles travaux, l'amour contribua à la perte du Czarowitz : il lui fut inspiré par une personne d'une âme vile, abjecte et qui ne pouvait que l'entraîner dans des démarches dangereuses pour son honneur et même pour sa vie.

Huit jours s'étaient écoulés, et Jaguschinski ne reparaissait pas chez Aphrosine : désespérée de son absence, brûlante de désirs, dévorée par la passion la plus impétueuse, se reprochant sans cesse le mouvement d'honneur qui l'avait arrêtée un instant, elle se décida au sacrifice imposé par l'amant sans lequel elle ne pouvait plus vivre.

Après quelques légers combats elle ou-

vrit une cassette (1) qui renfermait les lettres d'Alexis; quelques brouillons s'y trouvaient aussi, elle s'en empara : aussitôt, pour ne point éprouver de regrets inutiles, elle envoya chez Jaguschinski le prier de se rendre chez elle sur-le-champ.

Assuré de ne plus essuyer de refus, mais ne voulant point cependant la satisfaire à l'instant, il la fit attendre quelques heures. L'impatience de la Finlandaise était à son comble : la jalousie au regard ardent embrasait son cœur de ses cruels déplaisirs... Ah, s'il m'était infidèle, disait Aphrosine en parcourant son appartement, il me faudrait mourir !... Quoi, une autre l'emporterait sur moi, une autre régnerait sur son cœur...sur ce cœur que j'adore!..oh, viens, viens, plus de secrets pour toi : périsse, périsse le trop faible Alexis. Moi, je ne

(1) Historique.

veux vivre que pour toi ! Ses cheveux sont en désordre, son visage est enflammé de colère et d'amour..: D'amour !... ah ! peut-on ainsi profaner ce nom, peut-on nommer ainsi le coupable délire des sens ? Plusieurs heures se passèrent dans cette perplexité; enfin Jaguschinski arriva, certain que la volonté d'Aphrosine serait dominée entièrement par la sienne et par le sentiment qu'il lui avait inspiré, et dont l'absence avait encore augmenté la force et l'impétuosité.

Eh bien, dit-elle en accourant vers lui, vous voilà donc enfin. Ah, cruel Jaguschinski, que de souffrances j'ai ressenties depuis le jour où, entraînée par cette passion fatale, j'outrageai le malheureux Alexis !... A présent vous exigez que je trahisse sa confiance... faible, accablée sous le poids d'un amour funeste, j'obéis : voici, Jaguschinski, les copies des lettres

qu'il écrivit lorsqu'il fut à Naples... Vous le voyez, barbare, hélas ! je vous sacrifie l'homme qui m'aima du plus sincère, du plus véritable amour... quel prix il en reçoit ! la mort la mort, peut-être... ma main criminelle enfonce sans pitié le poignard dans son cœur... Perfide, perfide Aphrosine ! Mais, Jaguschinski, m'aimerez-vous comme il m'aimait? Qu'au moins, je recueille quelque fruit de mon parjure : réponds, oh, réponds, amant adoré, m'aimeras-tu comme il m'aimait!—Ton parjure, répond Jaguschinski, ton parjure ! En est-ce un que d'obéir à son souverain; que de dévoiler les complots qui pourraient se former contre sa puissance? Non, tu n'es point barbare, Alexis est coupable; ton devoir est de divulguer au monde les actions parricides d'un enfant dénaturé. Rassure-toi, chère Aphrosine, je tiendrai mes promesses, peut-être même les surpasserai-je.

— Je ne vous demande que le nom de votre épouse.... Ah ! je mourrais avec joie si j'emportais ce titre dans le cercueil... voici, ajouta-t-elle en montrant une cassette, voici les lettres du prince : prenez-les... cependant tâchez qu'il ne puisse me soupçonner... — Quoi, de la pusillanimité ! quand on se dévoue au métier de délateur, dit Jaguschinski avec un sourire perfide, il faut armer son front d'audace et d'intrépidité, il ne faut jamais rougir... — Ah, je n'en suis pas encore là. Je tremble devant l'homme que j'offense si cruellement. — Ame faible... Ici, Aphrosine regarda son amant avec inquiétude; il craignit de s'être découvert, et reprit sur-le-champ : Que j'aime cette candeur, indice certain de la pureté des sentimens que j'inspire : tendre amie, tu as une confiance entière en ton amant, j'espère que tu comptes sur sa parole ? Oui, je t'aimerai comme

Alexis t'aimait !... L'insensée Aphrosine se jeta dans ses bras, et couvrit son visage, son front, des plus ardens baisers.

Jaguschinski s'empara de la fatale cassette et voulut sortir : la coupable maîtresse du Czarowitz le retint, elle éprouvait déjà le plus vif repentir de sa faute; mais une idée subite arrêta l'aide-de-camp :

— Ma bien aimée, dit-il, aurais-tu la force de confier à l'empereur ce que tu peux savoir relativement à la fuite du prince? — Devant l'empereur, jamais je n'aurai ce courage ! que lui dirais-je d'ailleurs? Puis-je irriter un père contre son fils? non, je ne pourrais m'expliquer devant lui ! — Songe à ce que tu souhaites... songe combien le Czar nous comblerait de biens, de richesses, d'honneurs... — D'honneurs! Jaguschinski, je ne sais plus rien... ne me presse plus; si tu me chéris, n'insiste pas, je t'en conjure... — Mais, chère amie, en

recevant cette cassette, Pierre s'informera de qui je la tiens, il faudra te nommer... — Me nommer! me nommer, s'écrie-t-elle effrayée, oh, ne le fais pas, Jaguschinski... — Cependant, chère enfant, je ne pourrai m'en dispenser. — De quel œil le Czar me verra-t-il? — Ne crains rien : tous ceux qui servent les passions des souverains reçoivent toujours d'eux un accueil favorable; habitués à voir fléchir toutes les volontés devant la leur, imaginent-ils que ceux qui les entourent oseraient les tromper? Non, l'orgueil leur persuade que ces êtres, la plupart sans caractère, se trouvent trop heureux de s'avilir pour leur rendre quelque important service. Ne crains rien, je te le répète, Pierre ne verra dans cette démarche que la fidélité d'une sujette. Aphrosine ne fut pas convaincue; son âme flottait entre deux sentimens contraires. Ah, qu'il est difficile de goûter quelque tran-

quillité lorsqu'on a commis une action qui blesse à a fois l'honneur, l'humanité, et, le dirai-je, la sévère probité!

Certain d'être bien accueilli par l'empereur, après s'être de nouveau assuré des promesses et des volontés de la coupable Finlandaise, Jaguschinski triomphant se rendit au palais : il supplia aon maître de lui accorder un moment d'entretien secret; il l'obtint à l'instant. Sire, dit-il en lui présentant la cassette dépositaire des secrets du Czarowitz, pardonnez à mon zèle, peut-être indiscret : voici des lettres... — De qui sont-elles? — Sire, elles sont adressées au prince Alexis. — Le perfide!... Qui t'a remis ce coffre, je le reconnais... il lui appartient, qui te l'a remis, réponds? — Czar, la personne désire n'être pas nommée; elle ne peut ni ne doit se faire connaître! — En ce cas, c'est une fourberie. Dis son nom, afin que je puisse croire à ta

véracité... Je te crois fidèle, sincère, fermement attaché à mes intérêts ; cependant je ne puis avoir confiance au délateur qui ne se nomme pas. Son nom ? — Eh bien, sire, c'est Aphrosine... — Aphrosine ! c'est impossible... Alexis l'adore, Alexis l'a comblée de biens. — Sire, c'est elle pourtant. — Aphrosine !... Quelle bassesse ! Cependant, Jaguschinski, j'en profiterai. Allez la chercher sur-le-champ ; qu'elle se rende ici, je veux la voir, l'interroger..... — Sire, je lui ai presque promis que vous daigneriez la dispenser de paraître devant vous. — Non, je veux qu'elle vienne : si elle me craint... il faut qu'elle recueille déjà les fruits de son affreuse conduite... allez, et l'amenez devant moi. L'aide-de-camp embarrassé hésitait, mais cependant se disposait à sortir, lorsque Pierre le rappela : — Prenez quelques soldats, Jaguschinski, dit-il, qu'elle puisse croire que

c'est une violence qu'on lui fait, allez. Le perfide sortit, satisfait du succès de sa ruse.

En voyant entrer Jaguschinski environné de gardes, la Finlandaise pâlit, mais il la rassura : cette mesure, dit-il, dissipera les soupçons d'Alexis, s'il pouvait en concevoir : crois-moi, il sera bientôt instruit que tu es arrêtée... — Arrêtée ! quoi, m'ôterait-on ma liberté ? — Je ne sais. Si cela était... eh bien, tu serais disculpée aux yeux de tout l'empire !.. Aphrosine baissa la tête tristement, ne répondit pas, et, montant dans un traîneau escorté de gardes, arriva au palais des empereurs.

En montant l'escalier, son cœur se troubla, elle sentit toute l'énormité de son crime ; déjà elle regrette de s'être laissée surprendre par une passion qui devait mettre le comble à son déshonneur. Que j'étais heureuse il y a quelques jours, pensait-elle :

je l'aimais encore et ne désirais rien de plus... aujourd'hui, amante parjure et criminelle !... Que vais-je dire ?... Un officier interrompit ses cruelles réflexions ; il était chargé de conduire Aphrosine dans l'appartement du Czar.

Le regard de Pierre était sévère et courroucé ; il examina cette femme pendant quelques momens sans prononcer un mot ; enfin il dit : Ces lettres qu'on m'a remises furent adressées au prince ; ces copies furent tracées de sa main, m'assure-t-on : est-il vrai ? — Oui, sire. — Vous en êtes certaine ? — Sire, il les écrivit devant moi. Ici l'empereur fit un mouvement terrible, Aphrosine trembla ; il reprit plus doucement ses questions : — Lorsque le prince quitta la capitale, quels étaient ses motifs ? — Il nous assurait qu'il allait rejoindre Votre Majesté. — Que disait-il de moi ? il se plaignait sans doute ? — Oui, sire, il se

plaignait, et bien vivement. — Que disait-il enfin? — Que Votre Majesté daigne m'excuser... — Parlez, je l'ordonne, parlez... Vous ne pouvez plus garder un silence coupable... obéissez; que disait-il, que voulait-il? — Czar, Alexis espérait..... — Dites le Czarowitz. — Sire, le Czarowitz espérait qu'après le trépas de Votre Majesté... — Il souhaitait donc ma mort... — Non, sire, mais il disait que toutes les violences exercées contre sa personne deviendraient nulles, que le peuple comptait sur lui, et qu'il serait bientôt rappelé au trône; qu'un enfant, d'ailleurs, ne serait pas le souverain que les Russes choisiraient... — Ainsi il voulait détruire ce que j'avais fait, le misérable? — Je ne sais. — Avez-vous eu quelque connaissance des complots tramés par Marie et par Eudoxie? — Sire, le prince reçut d'elles plusieurs lettres, et je crois que pendant votre absence elles

quittèrent l'habit monastique. Il me semble que j'entendis un jour que leur projet était d'aller à Naples rejoindre le Czarowitz.. Je sais bien qu'une conspiration s'ourdissait pour enlever la Czarine Catherine et le Czarowitz Pétrowitz. On voulait, disait-on, les conduire au monastère de Sousdal; mais il paraît que le projet échoua, les mesures ayant été mal prises. — Le prince montrait-il souvent de la colère en recevant mes ordres? — Quelquefois, Czar. — Sans doute il les maudissait. — Sire, il maudissait les courtisans; il maudissait ceux qui vous environnent. — L'armée ne fut-elle pas au moment de se révolter en sa faveur? — Sire, le prince en reçut quelques avis lorsque nous étions à Naples. — Qu'aurait-on fait? — Sire, on eût placé sur le trône le prince Alexis... — Sans attendre mon trépas? ils se trompèrent. Pleurait-il quelquefois sur son crime? — Sire,

vous connaissez la faiblesse du prince, son caractère est presque toujours flottant entre plusieurs sentimens : aujourd'hui il déteste ce qu'il a fait hier. A chaque instant je le voyais penser différemment. — Cependant il désirait régner ?... — Sire, je le crois... mais peut-être ne faisait-il que suivre les conseils de ses flatteurs ! — Soutiendrez-vous devant Alexis ce que vous venez de dire devant moi, Aphrosine ? — Devant le prince ? ah ! sire, épargnez-moi, je suis assez coupable ; de quel front soutiendrai-je ses regards ? — Seront-ils plus terribles que les miens, répondit l'empereur d'une voix tonnante, dis, le penses-tu ? — Sire, sire, pardonnez, pardonnez, s'écrie Aphrosine en tombant à genoux... grâce, grâce. — Jaguschinski, que cette femme soit gardée soigneusement, je vous la confie : quand j'ordonnerai qu'elle paraisse, il faudra bien qu'elle réponde aux questions qui

lui seront faites, allez. Tremblante, confuse, la Finlandaise sortit le désespoir au fond du cœur.

Jaguschinski la conduisit dans la même citadelle où gémissait le malheureux Czarowitz : des gardes furent placés à sa porte, d'autres dans son appartement. Aphrosine, en proie à la terreur la plus vive, tournait des regards supplians sur le cruel qui la trahissait : ayant encore besoin de ses aveux, il l'encouragea; lui fit comprendre la nécessité de cette mesure, lui prodigua les plus vives caresses; toujours entraînée vers un penchant insurmontable, ces caresses, ces douces consolations ramenèrent un peu de calme dans l'âme de la prisonnière; plus tranquille, elle consentit enfin à l'absence de Jaguschinski.

Il retourna donc vers l'empereur; en le voyant, le Czar lui témoigna combien il était satisfait du zèle qu'il mettait à décou-

vrir les fils du complot ourdi contre sa puissance. — Jaguschinski, dit Pierre, je récompenserai tant d'attachement à ma personne : déjà je vous nomme pour veiller le prince : allez, ne le quittez pas d'un instant; observez tout : que les paroles, les actions, les gestes de ceux qui l'entourent ne vous échappent pas... Jaguschinki, vous dirai-je mon sentiment sur cette misérable femme, sur cette Aphrosine?... Je l'ai trouvée bien vile... une femme peut-elle vendre le sang de l'homme qu'elle aima, à qui elle prodigua tous ses charmes?.. O comble de bassesse! Mais quels moyens avez-vous employés pour la séduire, pour la précipiter dans une telle infamie?... — Sire, Aphrosine m'aime!... — J'entends, elle a désiré vous servir, vous plaire, elle a cru travailler à votre avancement : quoi qu'il en soit, elle ne mérite pour cette conduite que la haine et le mépris. L'aide-de-camp

salua en silence pour convaincre son maître qu'il pensait comme lui sur le compte de l'ingrate Aphrosine.

CHAPITRE IX.

Bientôt le Czarowitz fut conduit devant ses juges, dont le nombre était considérable : vêtu de longs habits de deuil, faits à l'ancienne coutume russe, ce prince intéressa le peuple et les assistans par sa pâleur et sa résignation; aucune voix cependant n'osa s'élever en sa faveur : des soldats, des canons, tout l'appareil de la guerre, des combats, se trouvait dans les rues de Moscou. On le plaignit, on pleura sur son triste sort; mais on le laissa passer sans y apporter le moindre obstacle.

L'empereur présidait le conseil des sé-

nateurs. Alexis promena pendant quelques minutes son regard douloureux sur cette foule immense : que pouvait-il chercher? Heureux, cependant, il voit partout la pitié, la commisération ; mais, hélas ! dans les regards sévères de son père, de ses juges, il y voit son arrêt... son arrêt de mort! Malheureux Alexis, pensa-t-il, combien peu de jours ont changé ta destinée! Naguère sur ton passage on entendait les cris de joie, d'amour ; aujourd'hui, partout un silence morne, glacé..... ah, c'est pour toi le silence de la tombe !

Alors il s'avança vers le trône de son père : fléchissant le genou, il remit au Czar une lettre qui contenait les expressions de son repentir et de ses vœux les plus ardens. Pierre en rompit le cachet et se disposait à la lire à haute voix, lorsque le prince s'en aperçut : — Mon père, mon père, s'écrie-t-il, cet écrit n'est que pour vous ; daignez

ne point faire connaître ce qu'il renferme; ô mon père, ô mon roi, j'implore cette grâce de vos bontés! — Cesse de me presser, il faut que dans cette mémorable cause tout soit dévoilé à la conscience des juges; mon devoir est de les éclairer : écoutez, vous qui êtes aassemblés ici pour remplir un pénible ministère. Alors le Czar lut ce qui suit:

« Mon très-clément souverain et père,

» J'ai confessé ma faute devant vous, mon
» seigneur et père, je vous renouvelle ici
» par écrit la confession de mon crime, que
» je vous ai déjà envoyée de Naples. Je con-
» fesse de plus à présent que j'ai enfreint les
» devoirs de fils et de sujet, en me mettant
» sous la protection de l'empereur et lui
» demandant son secours. J'implore mon
» pardon et votre clémence.

» De votre majesté le très-soumis et

» mauvais esclave, qui n'est pas digne de
» se nommer votre fils,

ALEXIS. »(1)

— Vous l'entendez, sénateurs, s'écria Pierre, vous l'entendez! Est-ce l'héritier de l'empire qui devait écrire avec tant de bassesse? ne se souvient-il plus de quel sang il est né? qu'attendre de cette âme faible et pusillanime? Qu'il soit déshérité! voici l'écrit signé de sa main où ce prince renonce lui-même au trône en faveur de mon fils Pétrowitz : le voilà, que tous ceux ici présens en entendent le contenu. Le chancelier lut la renonciation; les assistans, surpris, étonnés de tant de faiblesse, plaignirent Alexis. L'acte d'exhérédation fut dressé : le Czar le signa; on présenta la plume au prince, qui d'une main tremblante y apposa son déplorable nom. L'empereur fit

(1) Lettre historique.

un geste à Jaguschinski, qui donna aussitôt le signal convenu; à l'instant le son des cloches, les coups de canon, le bruit de la mousqueterie annoncèrent aux Russes ce mémorable événement.

Alors Pierre se leva, et dit : « Vous ve-
» nez d'être suffisamment instruits du crime
» de notre fils envers son père et son souve-
» rain, crime presque inouï dans le monde.
» Je vous jure par Dieu même et par le ju-
» gement dernier que vous ne devez avoir
» aucune crainte, et que vous devez ou-
» blier que vous jugez le fils de votre em-
» pereur. Ne regardez pas la personne, mais
» jugez avec équité et ne perdez ni votre
» âme ni la mienne, afin que nous soyons
» innocens au jour du jugement terrible,
» et que notre patrie jouisse d'un repos
» inaltérable. (1) » Après ce peu de mots le Czar s'éloigna avec son nouveau favori.

(1) Fragment d'une lettre du Czar aux juges d'Alexis.

Morne, abattu, Alexis attendit avec l'anxiété la plus vive qu'on l'interrogeât : on ne le fit pas attendre. Le vice-chancelier, se levant de son siége, après avoir salué l'assemblée, commença ainsi son discours : Prince, votre auguste père a bien voulu, dans sa profonde sagesse, nous charger de justifier ou de punir des actions qui ont jeté quelque blâme sur votre conduite : quoique affligés de remplir une tâche aussi imposante, sujets fidèles nous ne savons qu'obéir : en conséquence, d'après les ordres émanés de sa toute-puissance, nous avons recueilli les griefs qui nous ont paru susceptibles de vous être reprochés. Prince, les voici, daignez y répondre sans trouble, sans colère, et surtout sans emportement.
— Chancelier, mon père, mon souverain est le maître de ma destinée : mais, quelle que soit l'absurdité des crimes qui me seront imputés, je respecte sa volonté et

trône, les travaux illustres de ce grand monarque seraient bientôt détruits : cette superbe cité, l'immense Pétersbourg devait tomber sous la hache destructive : est-il vrai, prince? — Peut-être dans un moment de déplaisir ai-je pu laisser échapper ce souhait insensé; si cela est j'en demande pardon à mon père, à mon empereur. — D'où vient chercha-t-on à induire le peuple en erreur sur votre mère et votre tante, la princesse Marie? qui forma ces menées indignes d'Alexis, fils, héritier de Pierre-le-Grand? — Je ne me souviens pas des noms de ceux qui m'en parlèrent. — Cependant on devait reléguer dans un monastère la Czarine Catherine et votre frère, le Czarówitz Pierre, celui à qui vous avez transmis tous vos droits. Ainsi, prince, lorsque vous signiez l'acte de renonciation, vous trompiez donc votre auguste père? — Je pensais alors ce que j'écrivais; de-

puis, cependant, j'ai réfléchi qu'il ne m'était pas permis de disposer des droits que me donne ma naissance ; je dois compte à mon fils de l'héritage de mes ancêtres, je ne puis enfin le priver de ses droits à la couronne qui m'appartient. — Alors, prince, vous ne deviez point donner un tel exemple de faiblesse. — J'eus tort, j'en conviens. — Pourquoi ne dévoilâtes-vous pas à votre souverain les projets d'Eudoxie, jadis Czarine, et de la princesse Marie (1). — L'une est ma mère, et l'autre ma tante : l'eussiez-vous fait, chancelier? — J'eusse fait mon devoir, prince. — J'ai dû garder un religieux silence, je le ferais encore. — Vous vous êtes accusé, en vous confessant à Jakof Ignatief, d'avoir souhaité la mort de votre père; ce crime est affreux : que répondez-vous, prince, à cette question? — Mon

(1) Seconde sœur du Czar Pierre.

confesseur me répondit : « Dieu vous par-
» donnera, nous la lui souhaitons aussi. » (1)
C'est un crime, je le sais, aussi dois-je
m'attendre à la plus terrible punition
— Votre directeur ne vous dit-il pas,
prince, que le peuple en buvant à votre
santé ne vous appelait que l'espérance de
la Russie? — Il est vrai. — Quelles émotions ressentîtes-vous à ces paroles? — Pouvais-je ne pas éprouver un instant de joie,
en apprenant que je n'étais pas haï de tout
le monde? Assez de malheurs pesaient sur
moi, sur ma triste existence..... ce Menzikof... — Prince, nous ne sommes pas ici
pour écouter vos sujets de plainte contre
lui; nous ne devons qu'obéir à notre souverain; daignez ne plus vous livrer à de tels
emportemens. Alexis ne répondit point, et
l'interrogatoire continua.

(1) Historique.

— Pourquoi dans la lettre que vous écrivîtes au sénat, aux évêques, trouve-t-on cette phrase : « Je vous prie de ne me pas » abandonner alors ; » et dans les brouillons : « ne me pas abandonner à présent » ? (1) — Dans les brouillons ? ils furent égarés... ô perfidie ! — Prince, daignez ne me pas interrompre... Que signifie ce mot *à présent ?* vous espériez donc que le sénat, les évêques, rebelles à leurs devoirs, à leur monarque, seraient assez insensés pour vous seconder dans vos perfides projets ? — Je n'espérai rien. Chancelier, si je me rappelle bien, ce mot, terrible selon vous, est rayé. — Oui, prince, il l'est ; mais plus loin il est rétabli. Ainsi vous aviez des vues séditieuses ; ainsi vous vous flattiez de monter sur le trône ? Qui vous inspira le dessein de commettre de telles iniquités ? — Chance-

(1) Historique.

lier, vous avez eu ma réponse à ce sujet. — Prince, nous avons un moyen sûr de vous faire avouer la vérité. — Quel est-il? — Vous le saurez, peut-être trop tôt. Vous vous êtes réjoui lors de la révolte du Mecklenbourg; vous crûtes le moment favorable? — Chancelier, vous êtes mal informé : à cette occasion, je laissai échapper ces paroles : « Dieu veuille que cela ne finisse pas » comme mon père le voudrait bien! » Je n'eus jamais dessein de me joindre à ces rebelles, voilà l'exacte vérité. — Pourquoi, prince, lorsque votre devoir vous imposait l'obligation de vous rendre près du Czar laissiez vous échapper ces paroles dignes d'un mauvais fils : « J'aimerais mieux être » aux galères ou avoir la fièvre. » (1) — Je l'avoue, je tremblais toujours devant mon père; depuis mon enfance, je n'ai éprouvé

---

1) Historique.

que sévérité de sa part : jamais je n'en obtins la plus légère caresse. — Dans le temps de la maladie du Czar, vous formâtes le projet de fuir en Pologne, et de vous remettre entre les mains du général Bauër, votre ami; ensuite croyant prochain le trépas de votre seigneur et père, vous comptiez bien annuler votre renonciation au trône. Est-il vrai? — Oui. — « Pourquoi, prince, ne voulû-
» tes-vous point suivre les volontés de votre
» souverain? pourquoi avez-vous toujours
» vécu dans l'indolence, sans craindre au-
» cune punition? pourquoi avoir cherché
» la succession paternelle par une autre voie
» que l'obéissance, comme notre auguste
» monarque vous y avait engagé? » — A toutes ces questions, je répondrai : mon père n'a-t-il point quelque reproche à se faire de m'avoir négligé depuis mon enfance? Devait-il confier l'éducation de son héritier, de l'héritier d'un vaste empire, à

des femmes, à des moines, et surtout à un Menzikof? Depuis son nouveau mariage, j'ose le dire, mon père a voulu me priver de sa succession; les enfans de Catherine... — Arrêtez, prince, respectez-la : elle partage le trône de votre père et de votre souverain. — Et ma mère le partagea de même ce trône; cependant elle en fut chassée... et l'on veut que je ne ressente pas son injure? c'est impossible! sa répudiation est cause de la haine que mon père a conçu pour l'enfant de l'infortunée Eudoxie! — Prince, l'empereur nous a ordonné de tirer de votre bouche l'aveu de vos fautes, le nom de vos complices; si vous les déclarez, son âme magnanime vous accordera un généreux pardon. — Un généreux pardon? suis-je donc si coupable d'avoir fui la tyrannie? Quant à ceux que vous nommez mes complices, si vous avez mes lettres vous devez les connaître; pour moi, je ne les nomme-

rai point. — Par conséquent le prince Alexis se croit innocent? — Je suis moins criminel qu'on voudrait le faire entendre : on veut me perdre dans l'esprit du peuple; on veut faire régner le fils de Catherine; on veut me rendre vil, odieux à l'univers... — Nierez-vous, prince, que dans vos parties de plaisir, au milieu de vos jeunes compagnons, entouré de vos flatteurs, vous n'ayez bien des fois osé souhaiter le trépas de votre illustre père? — Qui ose dire cela? — Un témoin que vous ne pouvez récuser; qu'on l'amène. Un instant de silence succéda à ces demandes multipliées et fatigantes pour celui à qui elles étaient adressées.

Inquiet, Alexis tournait avec avidité ses regards vers la porte par où devait entrer le témoin : une femme couverte d'un long voile paraît; des soldats l'entourent; le prince ne peut encore distinguer ses traits; cependant son cœur est ému, son sein pal-

pite fortement et lui annonce la présence d'un objet qu'il aima tendrement.

— Levez votre voile, dit le chancelier ; d'une main tremblante Aphrosine obéit. Quel coup pour l'âme d'Alexis ! Celle qu'il adore, celle pour qui il sacrifia une épouse vertueuse dont il était ardemment chéri, se présente comme son accusatrice ! Aussi ne peut-il en croire ses yeux : il doute encore : certain qu'il ne s'est pas trompé, il détourne la tête, pose la main sur son front, en murmurant : c'est Aphrosine, grand Dieu !... elle !... —Les lettres que vous avez remises à l'empereur sont-elles bien de la main du prince Alexis, lui demanda le chancelier ? — Oui, seigneur, répondit Aphrosine. — Vous pouvez l'affirmer ? —J'en jure devant Dieu. — Comment vous les procurâtes-vous ? — Le prince m'ordonna de les brûler... je l'oubliai...—Ainsi, misérable, ton intention était déjà de ven-

dre mon sang, ma vie? — Prince, alors je n'avais pas l'intention de découvrir vos fautes au Czar; non, j'en atteste le ciel... — Peux-tu, cruelle, attester ainsi le ciel, le ciel, vengeur de l'homicide, du parjure! mais, tremble, mon sang rejaillira sur ta tête coupable... — Prince, modérez-vous, reprit sevèrement le chancelier... — Me modérer! quand celle en qui j'avais une confiance aveugle me trahit, divulgue mes pensées les plus secrètes... Ah! je suis bien puni de mon fatal égarement. Mais termine ce funeste entretien; ta présence me fatigue, m'importune; poursuis, enfonce plus avant le remords dans mon cœur. — Le prince, selon votre rapport, devant vous maudissait son père, notre illustre Czar? — Je ne me le rappelle pas. — Vous l'avez dit pourtant. C'est vous-même qui remîtes aux mains de l'empereur les lettres du prince, vous ne pouvez le nier. — Il est vrai. Je fis

mon devoir, et ne m'en repens pas. — Ainsi donc vous jurez devant Dieu que la vérité seule est sortie da votre bouche ; qu'aucun motif de haine ne vous porta à cette délation? — Je le jure. — Allez, nous sommes assez éclairés. Gardes, reconduisez la prisonnière, dit le chancelier.

Aphrosine, pâle comme le spectre des tombeaux, sortit sans oser lever les yeux, que durant son interrogatoire elle avait tenus constamment baissés vers la terre : trop juste effet d'une conscience coupable! Alexis, indigné de tant de perfidie, n'espéra plus de pardon ; il attendit, non sans frémir, le jugement cruel qu'on allait porter contre lui.

Prince, reprit le chancelier, vous n'avez point nié les faits qui vous furent présentés : permettez que nous consultions nos consciences, l'équité, la justice; en même temps aussi les lois, le respect dû au sou-

verain, à l'autorité paternelle. Nous devons être seuls pour agiter cette importante question ; on va, prince Alexis, vous remettre en votre appartement, où bientôt vous connaîtrez votre sort. — Quel qu'il soit, je m'y soumettrai sans murmure; peut-être, hélas ! sans regret. Les gardes s'avancèrent, Alexis se leva, salua l'assemblée avec modestie, dignité, se plaça entre eux, et fut reconduit à la citadelle.

Les cent vingt-quatre juges qui composaient cette cour de justice se partagèrent: les évêques s'isolèrent des autres corps de l'Etat et délibérèrent entre eux; les ministres et les grands-officiers de l'empire se réunirent d'un autre côté: là, ils pesèrent les crimes du Czarowitz, et tous d'une voix unanime le condamnèrent *à la mort*. Les évêques rappelèrent la fin terrible d'Absalon, que Dieu punit rigoureusement

pour avoir outragé son père et son roi : ils citèrent les passages de l'Exorde : *Respecte ton pere et ta mère... Tu ne maudiras point le prince de ton peuple... Que celui qui aura frappé son père ou sa mère meure de mort !...* Après avoir énoncé leur jugement, après avoir motivé sur quels forfaits ils l'appuyaient, et la punition inévitable, exemplaire, qui en devenait la suite, les chefs du clergé terminaient en ces termes : « Si notre monarque très-clément » veut punir le pécheur suivant la grandeur » de sa faute, il a sous les yeux les exem- » ples que nous lui présentons, et que » nous avons tirés de l'ancien Testament : » s'il veut se livrer à la clémence, il a » l'exemple de notre sauveur lui-même, » de Jésus-Christ, qui reçoit l'enfant » prodigue qui s'est repenti, qui renvoie » en paix la femme adultère, elle qui sui- » vant la loi devait être lapidée, et qui

» aime mieux la bonté que le sacrifice... Il
» a aussi l'exemple de David, qui voulant
» épagner son fils et son persécuteur, dit
» à son général Joab et aux autres capi-
» taines qui marchaient contre lui : *épar-*
» *nez mon fils Absalon*. Le père voulut
» l'épargner, mais la justice de Dieu ne
» l'épargna pas. Enfin le cœur du prince
» est dans les mains de Dieu : qu'il choi-
» sisse le meilleur parti. » (1)

---

(1) L'évêque.

CHAPITRE X.

Avant de prononcer un arrêt aussi sévère à l'infortuné qu'il allait atteindre, on le porta au Czar : en le recevant, sa main trembla : était-ce un pressentiment du contenu que ce parchemin renfermait? ou plutôt serait-ce que le cœur paternel même en punissant est déchiré du coup que sa main va frapper. Emu, pensif, Pierre ordonna qu'on le laissât seul : tout le monde obéit.

La malheureuse Eudoxie apprit la condamnation de son fils aussitôt qu'elle fut prononcée : tremblante, désespérée, ne ménageant plus sa vie, elle voulut aller se

jeter aux pieds de l'empereur; mais bientôt, rappelant ses outrages, elle prit un moyen extrême, que le danger d'Alexis pouvait seul excuser à ses yeux maternels.

Après avoir attendri l'abbesse aux soins de qui elle était confiée, après lui avoir juré d'être de retour avant le lever de la seconde aurore, Eudoxie partit : vêtue simplement, cachant son voile saint sous un voile grossier, elle monta dans un traîneau attelé de deux rennes, donna ordre qu'on la conduisît au monastère de la Trinité, où Catherine était reléguée depuis quelques jours : la Czarine même éprouvait la plus vive inquiétude sur le Czarowitz, l'empereur ayant envoyé près d'elle les enfans de ce prince infortuné.

En approchant de ce séjour, son cœur palpita, une sueur froide parcourut ses veines : que viens-je faire, dit Eudoxie ? à qui vais-je demander la grâce de mon

fils? Juste ciel! de mon fils?... A celle qui occupe ma place! Grand Dieu, si elle allait me trahir? si, abusant de son pouvoir, elle insultait l'infortunée mère d'Alexis! d'Alexis, plus malheureux encore!... Non, je l'offense..... jamais on ne l'accusa de cruauté!... Elle est mère, elle sentira les douleurs qui déchirent mon sein: quoi qu'il m'en coûte, je la verrai! Alexis, ô mon fils, à quelle humiliation le sort nous a-t-il réduits! Elle sécha ses larmes, et commanda à son conducteur de s'adresser aux chambellans de la Czarine, afin qu'elle pût être introduite à l'instant.

L'horloge venait de sonner huit heures, Catherine veillait près du berceau des deux enfans: tous deux allaient s'endormir, tous deux jouaient ensemble: aimable innocence, doux tableau! Le rang, l'orgueil de la naissance, n'avaient pas encore glacé ces jeunes cœurs; qui sait si le destin n'eût

pas terminé leur carrière avant l'âge où les passions germent dans le sein des mortels, qui sait si ces mêmes enfans n'eussent pas été d'irréconciliables ennemis ! mais à présent, tous deux se chérissaient : tous deux appelaient Catherine maman. Maman ! Cher enfant, fils de la plus malheureuse mère, tu retrouves en celle qui t'adopta des baisers, des caresses vraiment maternelles !

Surprise, la Czarine hésitait : quelle est cette femme, demanda-t-elle au chambellan ? — Madame, elle ne veut dire son nom qu'à vous seule : en vain je l'ai pressée de me le faire connaître... — Que me veut-elle ? — Elle assure que de cette démarche dépend la vie d'un infortuné condamné à la mort... Catherine pensa sur-le-champ à quelque nouvel exil, à quelque emportement du Czar; pouvait-elle imaginer qu'Eudoxie, que la déplorable mère d'Alexis

se *présenterait* à elle pour solliciter une grâce.

Elle donna ordre de la faire entrer; toujours assise à côté des deux berceaux, la Czarine jouait avec les jeunes princes : Eudoxie entra ; après avoir découvert le voile consacré, tremblante, se soutenant à peine, elle s'avança. L'impératrice resta interdite en apercevant une religieuse : elle se leva vivement, accourut vers elle en lui tendant la main, et disant : — Approchez, que souhaitez-vous de moi ? ma sœur, parlez sans crainte. Les sanglots furent sa réponse. — Asseyez-vous, je vous prie, asseyez-vous, et comptez-moi vos peines : je les allégerai s'il est mon pouvoir... Eudoxie ne pouvait encore s'exprimer : son regard était fixé sur ces enfans, dont l'un était celui de son fils infortuné. Ils jouaient ensemble, leurs lèvres vermeilles souriaient, et la tête d'un des auteurs de leurs jours était sous la

hache homicide, et l'autre est le fils de celui qui l'a condamné. Ces réflexions passèrent rapidement dans l'esprit d'Eudoxie; toujours le regard attaché sur eux, ses larmes coulaient sur son visage pâle et flétri par la douleur : — Maman, maman, s'écria le fils d'Alexis? Catherine accourut, l'embrassa. L'enfant lui tendant ses petites mains, elle le prit et le posa sur ses genoux. Pétrowitz s'amusait à passer ses doigts dans les boucles de ses cheveux, et la caressait. La Czarine les pressait sur son sein et rendait à ces aimables enfans leurs touchantes caresses.

C'est le Czarowitz Pierre, dit enfin Eudoxie d'une voix émue? Non, ma sœur, c'est le fils du prince Alexis; voilà mon fils. — Quoi! c'est le fils d'Alexis? oh, donnez-le moi, donnez-le moi! que je le presse sur mon sein... Elle le prit avec vivacité, l'embrassa à plusieurs reprises. — Pau-

vre enfant ! pauvre enfant, répétait Eudoxie en pleurs : hélas ! ton père... — Eh bien, ma sœur, son père ?... — Est condamné, Catherine ! — Alexis ! — Oui, oui, madame, et c'est moi, sa mère, moi Eudoxie, autrefois femme du Czar, qui embrasse vos genoux, et vous prie d'attendrir son barbare père en sa faveur..... — Princesse, que faites-vous ? dit Catherine en la relevant : grand Dieu ! quoi, le prince est condamné? Voilà pourquoi Pierre m'a réléguée ici... mais je pars, je retourne à Moscou... je vais tomber à ses pieds, madame, je ne le quitterai point que ce sinistre arrêt ne soit révoqué. — Femme généreuse, je tremblais en approchant de votre demeure; je craignais qu'éblouie par la grandeur vous ne refusiez aux larmes d'une mère, à son désespoir, votre appui tutélaire ; Dieu, que je me trompais... Oui, Catherine, oui, ils ont condamné mon fils

à la mort ! Sentez-vous quelles poignantes douleurs me déchirent ? sentez-vous combien mes entrailles maternelles doivent souffrir... — Je suis mère, madame, vos douleurs ont passé dans mon âme... Mais partons, partons, nous n'avons pas un instant à perdre... Embrassez mon fils... embrassez le vôtre... que toute haine s'éteigne entre nous !... Ah, si mes larmes pouvaient attendrir l'empereur... Grand Dieu, tu m'éclaires... il est un moyen... emmenons ces enfans ; résistera-t-il à leur douce présence ; c'est impossible ! en voyant ce jeune Pierre, si beau, et qui a tant besoin de la protection paternelle, résistera-t-il ? pourrait-il le vouer à la honte, au malheur dont il entacherait sa vie !

Aussitôt elle commande qu'on avertisse ses écuyers de faire apprêter à l'instant la litière de voyage. On obéit ; les deux nourrices prirent les jeunes princes dans leurs

bras, les endormirent sur leurs genoux : Eudoxie et Catherine se placèrent à côté l'une de l'autre, et l'on partit en toute hâte pour Moscou.

Tandis que cet événement se passait au monastère, l'empereur, resté seul dans son appartement, relisait le funeste arrêt. Insensiblement ses entrailles s'émurent, son cœur se serra : sans doute son fils était coupable... sans doute il méritait un châtiment ; mais, la mort... la mort... et de plus ordonnée par un père!.. Sa main ne tremblerait-elle pas en signant cet ordre terrible ? La nature y répugne, pensait-il : qu'il vive, qu'il vive ! cependant qu'il en entende la lecture, afin que par la suite il puisse apprécier ma clémence. Non, je ne serai point assez barbare pour y apposer mon nom ! En terminant cette réflexion, le Czar sonna, et Jaguschinski parut aussitôt.

L'empereur le regarda avec surprise

— Qu'avez-vous à m'apprendre, dit-il avec sévérité, et pourquoi avez-vous quitté le poste où je vous envoyai? — Votre Majesté ne m'a-t-elle pas dit de lui rendre un compte exact des paroles et des actions du Czarowitz? — Eh bien? — Sire, puis-je vous en faire le récit bien fidèle? — Parlez. — Sire, à peine le prince fut-il de retour dans son appartement qu'il se mit à déplorer son sort: son amour pour la perfide Aphrosine se réveilla dans toute sa force: il ne vit dans sa conduite que la frayeur du supplice; ce fut contre vous seul qu'il exhala ses plaintes. — Père dénaturé, s'écria-t-il, puisse le ciel te rendre au centuple les maux que tu fais peser sur moi! puissent les enfans de ton esclave périr dans les plus cruels tourmens!... Ah! que ma haine était juste! le barbare! Ensuite il appela sur votre tête auguste toutes les vengeances du ciel, et vous accusa d'avoir

suborné, effrayé sa maîtresse, pour la forcer à l'accuser... Enfin, sire, il ajouta dans son emportement : — Après ta mort, tyran implacable, cette ville, cette cité, ton amour, ton orgueil, disparaîtra... les rives de la Newa en vain la demanderont aux siècles passés. On dira dans les temps futures : Là fut Pétersbourg la Belle... on cherchera ses ruines... aucune pierre ne l'indiquera !... Pierre, entendant cet affreux discours, qui le blessait dans ce qu'il avait de plus cher, fit au délateur un geste terrible, et dit d'une voix tonnante, d'une voix qui présagea la foudre : — C'est assez, laissez-moi. Jaguschinski sortit, et l'empereur aussitôt, saisissant le parchemin fatal, y traça son nom, sans regret, sans pitié et sans la plus légère émotion. Il appelle ses secrétaires, convoque le sénat au même moment avec ordre de lire au prince Alexis sa condamnation sans le moindre retard.

A peine ce message était-il parti, à peine le Czar se retrouvait-il seul dans son appartement, où, vivement préoccupé, il repassait dans sa mémoire les crimes d'Alexis et la nécessité de sa vengeance, que la porte s'ouvrit et la Czarine parut, tenant les jeunes princes par la main.

Pierre demeura interdit quelques minutes; enfin se remettant, il dit avec douceur : — Que me veux-tu Catherine? Pourquoi as-tu quitté le monastère sans ma permission? et pourquoi es-tu environnée de ces enfans? — Sire, répondit-elle en tombant à genoux, sire, j'implore la grâce du coupable; du coupable qu'une trop grande sévérité vient de condamner à la mort... — Qui vous a instruit de cet événement? — Sire, je le sais. J'implore sa grâce... voilà son fils, sire... Cet enfant n'est-il pas aussi le vôtre? le même sang coule dans ses veines..... auriez-vous la

cruauté de le priver d'un père? grâce, grâce, sire...— Grâce, répétèrent les deux enfans en imitant leur mère, et tendant leurs jolies mains suppliantes : tous deux sont à genoux, tous deux s'attachent à la robe de Catherine; leurs faibles bras s'entrelacent, Pétrowitz embrasse le fils d'Alexis, en l'appelant mon frère!... Voyez, voyez, sire, reprit la Czarine après avoir contemplé ce tableau d'innocence et de tendresse; voyez comme ces enfans se chérissent! voudriez-vous faire germer la haine dans ces jeunes cœurs? — Catherine, votre prière arrive trop tard; l'arrêt est porté, l'arrêt est signé de ma main... — De votre main, grand Dieu! Non, sire, non, vous ne l'avez pas fait?... — Je l'ai fait, madame. D'ailleurs Alexis est coupable; d'ailleurs ce n'est pas moi qui l'ai condamné; les juges ont suivi les mouvemens de leurs consciences et de la plus sévère équité.

—Mais vous êtes le maître de faire grâce. Grand Dieu, ne donnez pas à la Russie un exemple aussi cruel, aussi terrible... Sire, écoutez ma prière, sauvez votre gloire... calmez votre colère, désarmez-la ; il est beau d'imiter sur la terre la clémence du Tout-Puissant !.. Sire, la grâce du prince !.. je ne quitte point vos genoux sans l'avoir obtenue ! — Femme, tu m'importunes, dit-il en la repoussant doucement, laisse-moi... Je l'avoue, cette sévérité me coûte, mais je veux assurer le bonheur de mes peuples, je veux que mes travaux subsistent, je veux que ma nation soit comptée parmi les autres nations... eh ! la connaît-on dans l'Europe civilisée ? Cet Alexis veut tout détruire après ma mort : cette ville superbe ne sera plus au nombre des cités, a-t-il dit. — Sire, oubliez des paroles arrachées par le désespoir !.. — Catherine, je suis législateur avant d'être père : oui, j'en

atteste le ciel, j'aimerais mieux laisser mon empire à un étranger qu'au fils criminel qui veut détruire le peu de bien que j'ai pu faire ! O ma patrie, si tu savais combien ce sacrifice est cruel !... Russie trop chère à mon cœur, mon âme planera éternellement sur toi, toujours elle veut errer sur tes rives aimées, sur tes champs fertiles et même sur tes déserts ! O mes descendans, puissiez-vous achever ce qui m'a coûté tant de peines et tant de douleurs cuisantes ! Du haut du ciel, je vous contemplerai ; du haut du ciel, je vous bénirai, ô mes descendans ! Mais voilà celui qui doit me consoler, dit le Czar en prenant son cher Pétrowitz entre ses bras... Le fils d'Alexis suivit son jeune compagnon, et tendit ses mains innocentes à son aïeul : Pierre ne put résister à ce mouvement si naturel à l'enfance. Viens, dit-il, cher enfant, viens, je remplacerai celui que tu vas per-

dre... — Sire, non, vous ne serez pas inflexible... — Si je me rends à tes prières, Catherine, mon fils bien aimé sera privé du trône! — Eh, qu'importe, sire; ah, qu'il n'obtienne pas une couronne par un crime! juste ciel, elle serait encore ensanglantée: n'en doutez pas, le ciel nous punirait; craignez, craignez d'attirer vous-même le malheur sur la tête de notre fils innocent. S'il vous faut punir Alexis, eh bien, placez-le dans un cloître; il obéira... —Mais après ma mort, il brisera ses vœux... il sortira du monastère... après ma mort, ses partisans feront couler des ruisseaux de sang... Le tien, celui de mon fils, de mes autres enfans sera versé sans doute. Alexis te hait... Alexis déteste tous les miens: Catherine, il est ton plus cruel ennemi.. — Qu'importe, sire, faisons notre devoir, et laissons à la divine Providence le soin du reste. Vous me promettez, ô mon cher

époux, de suspendre l'exécution de l'arrêt : voyez le prince, il se rendra à vos désirs... cette leçon cruelle changera son caractère, soyez-en certain : essayez encore... Ne détruisez pas ce monument qui lui servira de frein : attendez encore, et ne vous préparez point de tardifs regrets et un éternel repentir... J'ose espérer, sire, que vous daignerez écouter ma prière : c'est votre gloire que je veux sauver ; ne serez-vous pas toujours maître de votre fils. Sire, vous ne me répondez point : daignez-vous peser mes paroles, daignez-vous y souscrire ? — Je verrai, je réfléchirai, emmenez ces enfans, répondit Pierre en fronçant le sourcil. — Vas, mon doux Pétrowitz, vas embrasser ton père ! Pour toi, pauvre fils d'Alexis, n'y vas point, ton innocence, ta beauté, ta frêle jeunesse n'ont pu désarmer un cœur de rocher... Viens dans mes bras, viens, le mien ne te sera jamais fermé. Elle le

prit et l'arrosa de pleurs. Pierre la regarda un moment : — Vas, Catherine, dit-il, vas, tu seras satisfaite : il ne mourra pas... — Sire, s'écrie-t-elle en se précipitant à ses pieds et serrant les mains impériales sur son cœur, sire, que vous êtes grand, magnanime, vous avez vaincu votre colère : que Dieu vous récompense pour un tel bienfait ! Pierre, je m'éloigne, mais cette action restera gravée dans mon âme jusqu'à ma dernière heure, et jamais, jamais je ne l'oublierai. Aussitôt Catherine prit les deux enfans dans ses bras, les présenta au Czar, qui les caressa tous deux également ; après elle se retira dans son appartement, goûtant un bonheur sans mélange et sans trouble.

Son premier soin fut de s'occuper du signal convenu entre Eudoxie et elle : il consistait à placer un flambeau proche une croisée de son appartement ; la bougie al-

lumée devait indiquer que la grâce de l'infortuné Czarowitz était accordée : Catherine s'acquitta sur-le-champ de ce devoir sacré, et la triste Eudoxie, assise sur une pierre humide, épiant ce qui se passait dans l'intérieur du palais qu'autrefois elle habitait, eut enfin la certitude que les jours de son fils n'étaient plus menacés. Après avoir remercié le ciel de ce bienfait, après avoir béni celle à qui elle le devait, la malheureuse mère s'éloigna, non sans regarder le bienheureux signal, non sans revenir sur ses pas, craignant toujours, craignant, hélas, que son fugitif espoir ne fût une illusion trompeuse. Bien convaincue enfin que ses yeux ne l'ont pas déçue, elle quitta cette place et regagna sa cellule pour pleurer en liberté sur ses malheurs et sur ceux du déplorable Alexis.

Tandis que Catherine et Eudoxie se flattaient que le sort du Czarowitz allait deve-

nir moins affreux, son infortune croissait encore s'il était possible ; le chancelier, aussitôt le reçu de l'ordre de l'empereur, fit conduire le prince devant l'assemblée pour qu'il entendît la lecture du funeste arrêt qui le condamnait à perdre la vie.

A cette horrible sentence, Alexis chancela, son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, une sueur froide coula sur ses joues décolorées. — Quoi, s'écria-t-il, c'est pourtant un père ! mais il est sans pitié ! quoi, sa main cruelle a pu y apposer son seing ! ô barbarie !... Dieu, un père ! puisse le juste ciel venger ma mort ! puisse à ta dernière heure mon spectre sanglant t'apparaître !.. Grand Dieu, un père faire tomber la tête de celui qu'il nomma son fils ! O malheureuse Sophie, que tu es bien vengée!... mes pauvres enfans... Il ne put en dire davantage, un profond évanouissement succéda à cet effort de courage d'une

âme pusillanime jusqu'à cet instant affreux.

On reporta le prince dans son appartement : quelques heures s'écoulèrent sans qu'il donnât le moindre signe d'existence ; enfin le médecin jugea nécessaire qu'on avertît l'empereur de l'état inquiétant dans lequel se trouvait le Czarowitz.

Aussitôt on dépêcha Jaguschinski, qui cette fois faisait un message selon son cœur. Le Czar, après avoir causé longtemps avec Catherine sur cette déplorable affaire, fatigué de corps et d'esprit, écoutant sans colère celle qui n'épargnait rien pour le ramener à des sentimens plus humains, le Czar venait de se mettre au lit, satisfait d'avoir cédé aux désirs de la femme qui jamais n'égara son jugement, et qui toujours lui donna des conseils pour augmenter ou sa gloire ou sa puissance.

Jaguschinski pénétra dans sa chambre :

— Sire, dit-il en entr'ouvrant les rideaux, le prince, à la suite de la lecture que vous avez ordonnée, est tombé dans un évanouissement qui dure depuis quelques heures; les médecins ont cru qu'il était urgent d'en instruire Votre Majesté: on craint tout pour lui... — Ce coup l'a donc bien frappé? — Sire, le prince s'est emporté contre vous; après il tomba sans mouvement: voilà tout. — Allez, Jaguschinski, vous reviendrez m'instruire lorsqu'il reprendra ses sens. L'aide-de-camp se retira satisfait intérieurement d'avoir agravé le malheur du Czarowitz et surtout d'avoir encore aigri le couroux de son maître.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé, le malade avait repris connaissance; bientôt il regarda autour de lui, passa sa main sur son front, comme s'il cherchait à se rappeler quelque importun souvenir: enfin il demanda à ceux qui l'entouraient si

un songe pénible ne l'avait pas frappé : il m'a semblé, ajouta-t-il, avoir entendu ma sentence de mort : est-il vrai, suis-je en effet condamné ? Tout le monde garda le silence ; répondez, dit-il, répondez ! Un médecin s'approcha, le pria de se tranquilliser, et de n'attribuer ce qu'il croyait avoir entendu qu'à l'erreur de son imagination. Craignant d'apprendre une vérité funeste, Alexis ne répliqua pas.

Peu de momens après, on aperçut qu'il ne faisait plus aucun mouvement : tout le monde en fut consterné, les médecins déclarèrent que le prince venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie, et qu'il y avait tout à craindre pour sa vie. On lui prodigua les secours les plus prompts, ils furent longtemps inutiles ; enfin il rouvrit la paupière, fit quelques faibles mouvemens qui émurent ceux qui entouraient ce lit de douleur : le Czarowitz tâcha de faire entendre

qu'on suppliât son père de venir recevoir son dernier soupir.

L'empereur, tourmenté par de funestes pressentimens, n'avait point refermé la paupière, et venait de retourner dans la chambre de Catherine, lorsque le général Wrède entra. — Sire, dit-il, le prince est privé de la parole, cependant ses gestes supplians semblent demander avec instance que vous daigniez vous rendre près de lui... — Que dites-vous, général? — Qu'on ne pense pas que le Czarowitz voie la journée de demain : telle est l'opinion des médecins. Des larmes abondantes coulent sur la figure mourante du prince. Sire, nous qui sommes à ses côtés, nous avons joint nos larmes aux siennes. Venez, sire, venez le bénir avant qu'il meure.

Pierre hésitait à croire de tels rapports : comment ajouter foi à ces messages annonçant le danger de son fils, qui, deux jours

auparavant, était encore plein de santé et de force. — Général, répond le Czar, êtes-vous certain de la maladie d'Alexis? si on cherchait à m'en imposer, si on voulait m'attendrir en sa faveur... — Eh bien, sire, s'écrie Catherine, pourriez-vous blâmer ceux qui commettraient cette indiscrétion? Cependant, voyez le Czarowitz, votre présence versera un baume consolateur sur ses chagrins... songez, sire, songez combien il est à plaindre... vous le haïssez... Daignez vous rendre près de lui; cher prince, comment pouvez-vous croire qu'on oserait vous tromper?... — Sire, reprit le général, j'ai dit à Votre Majesté l'exacte vérité, le prince est mourant. — Je vais m'y rendre, dit Pierre en poussant un profond soupir; il s'approcha du lit de la Czarine, l'embrassa et se fit accompagner du général Wrède jusqu'à la citadelle.

Le cœur paternel fut vivement ému en

apercevant celui qui naguère, beau, jeune, plein de vigueur et de santé, fut pendant quelques années son espoir le plus cher..... à présent ce prince est gisant sur un lit de douleur et de mort! Quelques personnes sont à genoux près de ce lit funèbre: un silence morne, effrayant, règne dans cette chambre lugubre, on semblerait craindre qu'un bruit profane ne troublât le repos de l'homme agonisant.

Mon fils Alexis, dit l'empereur en prenant les mains livides du prince et cherchant à les réchauffer dans les siennes, mon fils, c'est la voix de ton père... de ton père désespéré de l'état où il te trouve: aucun mouvement n'indique que cette voix ait frappé l'oreille du mourant. Le Czar soulève la tête d'Alexis, elle tombe aussitôt dans les bras qui cherchent à la soutenir: cette vue fait couler des pleurs des yeux de l'inflexible Pierre..... Grand Dieu, s'écrie-

t-il, il mourra donc sans me répondre, sans entendre mes vœux pour son bonheur éternel !... Les larmes du Czar coulent sur la figure inanimée du prince, il pose ses lèvres sur ces joues déjà couvertes des traces d'une prochaine destruction. — Mon fils ! mon fils ! répétait encore l'empereur. Cette voix fut entendue, enfin l'infortuné fit un mouvement imperceptible, il ouvrit les yeux, promena son regard languissant autour de lui, et le reposa sur Pierre : son visage sembla se ranimer, il joignit les mains, et semblait murmurer quelques sons inintelligibles. Après quelques efforts, il prononça faiblement : — Mon père, mon père, pardonnez... bénissez-moi, révoquez votre malédiction... mes enfans... — Fils trop malheureux, je te bénis ! entends mes regrets, mes remords, ah, puissent-ils te consoler... te rappeler à la vie... Fils infortuné, calme-toi : tes enfans seront les miens,

je ne les distinguerai point d'avec tes frères. Alexis, Alexis, voici ma bénédiction..... non, je ne te hais pas... je voudrais au prix de tout mon sang te rappeler à la vie, au bonheur !....

En disant ces mots, l'empereur prit la tête de son fils dans ses mains paternelles, et répandit sur elle des larmes de repentir, des larmes sincères sur le malheur de cet infortuné; malheur qu'il devait se reprocher éternellement; malheur qui devait lui laisser d'amers regrets et un repentir que rien ne pourrait calmer, ni même jamais étouffer.

Alexis fit un effort, et pressant de ses mains mourantes celles de son père, il les porta sur ses lèvres déjà glacées du froid de la mort, ses larmes les arrosèrent aussi. — Mon père, dit-il d'une voix qu'on entendait à peine, mon père, vous ne me haïssez donc plus !... Ah, daignez le répéter

encore!.. — Non Alexis, non, je ne te hais plus!.. — Mes enfans, ô mon père! mes enfans!.. je voudrais les voir un moment... leur innocente vue ranimera mon cœur flétri! Je meurs donc, ô mon père, emportant avec moi votre bénédiction! — Oui, si cette assurance peut te consoler, je te la donne : puisse-t-elle t'accompagner jusqu'aux pieds du Tout-Puissant! — Ma dernière heure n'est pas loin, la mort s'approche, déjà sa main cruelle s'appesantit sur moi... mes enfans... ne pourrai-je les embrasser encore une fois, ne pourrai-je les serrer sur mon cœur?.. — Tu vas être obéi : moi-même je vais les amener, je vais satisfaire ton désir et tes vœux. Aussitôt le Czar fut chez Catherine l'informer de la demande de son fils.

On éveilla les deux enfans, Natalie et Pierre; tous deux dormaient du sommeil le plus doux et le plus paisible : étonnés, leurs

cris, leurs pleurs se font entendre : l'empereur approche, il se taisent aussitôt ; mais leurs petites poitrines gonflées, leur larmes silencieuses, coulant sur ces figures fraîches et vermeilles, annoncent assez que le chagrin du moment est le seul que l'enfance puisse ressentir. Age trop heureux, où l'avenir n'est encore rien pour nous, où l'on ignore ce mot : *espérance !* Espérance, trop souvent trompeuse à ceux qui osent se reposer sur ses fragiles promesses !

Enfin on les conduisit à la citadelle : effrayés de l'obscurité qui les environne, de leurs faibles mains ils entourent le coude celui qui se trouve chargé de les porter : le Czar les accompagne. On frappe, les coups retentissans du marteau les effraient ; ils se pressent sur leur conducteurs. On ouvre ; ils entrent : Natalie, plus âgée que son frère, se rapproche avec effroi de son aïeul, en disant : Papa empereur, c'est donc une pri-

son? Ce mot naïf fit tressaillir le Czar ; prenant aussitôt l'enfant par la main, il l'entraîne vivement : viens, ma fille, viens, dit-il. Ils montèrent les degrés, avancèrent vers la chambre du prince : le plus profond silence y régnait. Les enfans craignent à leur tour de faire le moindre bruit, il imitent ce lugubre silence : leurs pieds délicats effleurent à peine le sol; tout les épouvante : la nuit, le silence, et surtout ce lit entouré de tristesse et de deuil. Natalie regarde : — C'est papa Alexis, dit-elle. Cette douce voix retentit à ce cœur déjà placé sous l'empire de la mort; Alexis relève sa tête languissante, appesantie; ses yeux errans cherchent les yeux de ces êtres qu'il aima; il les voit, se soulève, pose sa main défaillante sur leurs blondes chevelures, murmure quelques mots, étend encore vers eux ses bras affaiblis, leur sourit avec amour et expire (1).

(1) Plusieurs versions ont été faites sur la mort du

La main retombe sans force. Les enfans, ignorant le trépas, considèrent leur père avec plaisir et tendresse; Natalie attire son frère vers le lit, tous deux veulent y monter comme aux jours heureux où le prince partageaient leurs jeux, leur bruyante joie! Juste ciel, quel spectacle! d'un côté, un

---

prince Alexis : des écrivains ont assuré que le Czarowitz avait eu la tête tranchée dans sa prison; d'autres, qu'il était mort empoisonné : Anne Cramer, confidente intime de Pierre et de Catherine, raconta, dit-on, à quelques personnes, qu'Alexis avait été décapité, et qu'elle-même avait cousu sa tête au tronc avant qu'on l'exposât publiquement : une large cravatte noire enveloppait son cou : ce récit fut confirmé par le prince Cantemir qui jouissait alors de toute la faveur du Czar. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que frappé de l'image de la mort, et d'une mort ignominieuse, ce prince fut saisi d'une agitation et d'un saisissement qui glacèrent son sang, et contribuèrent à lui donner une attaque d'apoplexie, qui fut suivie de son trépas.

Mémoires sur la Russie.

cadavre; de l'autre, l'enfance et ses innocens plaisirs! Eloignez-vous, jeunes infortunés, éloignez-vous! Ah, vos faibles mains ressentiraient jusqu'à votre dernière heure ce froid glacial que rien ne peut rendre; vos yeux rians seraient effrayés des ravages de la destruction, votre imagination si fraîche resterait frappée de cette affreuse image! Eloignez-vous! ce ne sont plus les sourires paternels, ce ne sont plus ces douces caresses : ah! c'est la mort, le trépas dans toute son horreur et sa hideuse vue!..

Un des médecins s'aperçoit de son immobilité, il s'approche de son lit, écarte les enfans, examine les traits d'Alexis, ils sont déjà décomposés; il pose la main sur son cœur, ce cœur ne bat plus; ses yeux sont ternes et fixes. — Sire, dit-il, sire, votre présence n'est plus nécessaire ici, le prince a cessé de souffrir. Le Czar fit un

mouvement d'effroi, pâlit et s'appuya sur une des colonnes du lit mortuaire : aucun mot ne s'échappa de sa bouche, les larmes coulèrent en silence sur sa noble figure; son regard douloureux parcourut celui de son fils... de son fils dont sa cruauté peut-être avait causé le trépas!.. Aussitôt, prenant dans ses bras les deux enfans du malheureux Czarowitz, il quitta l'appartement.

Bientôt tous les assistans suivirent son exemple; il ne resta près du corps inanimé de celui qui jadis fut toujours entouré de courtisans et de flatteurs, il ne resta plus que deux religieux chargés de veiller sur sa froide dépouille, et de réciter les prières que l'auguste religion prescrivait en pareille circonstance.

rrité par les obst
eux contre Men
x de lui, Jagusc
s pour en triom
sévérance le serv
haits.

La Czarine, fatigué
ux, et voulant se d
séspar une représent
tin elle se décida à pas
Péterhof, palais ch
ait de faire achever
rgné pour en rendre l
i sur une haute mont
nait sur le golfe de F
les jaillissantes, des site
ent de ce beau lieu un
e à chasser l'ennui et
es royales destinées à l
ésence.

La Czarine avait adop

'appuya sur
aire : aucun
, les larmes
figure; son
elui de son
té peut-être
ôt, prenant
lu malheu-
rtement.
virent son
s inanimé
ntouré de
resta plus
iller sur sa
les prières
en pareille

CHAPITRE XI.

Jaguschinski retourna près de l'empereur, sans s'occuper de la triste Aphrosine, qui, désespérée, se reprochait son crime avec amertume. Seule dans sa prison, n'ayant personne à qui elle pût confier ses peines, peines que son amour insensé pour un perfide avait amassées sur sa tête, ses journées s'écoulaient dans les larmes et les gémissemens; que pouvait-elle espérer? Interrogeait-elle son geolier, un sourire ironique était sa réponse. Ainsi elle ignora la fin déplorable de celui qui l'avait trop aimée, et dont sa cruauté paya la folle ten-

dresse par la plus noire et la plus basse ingratitude.

Le jour qui suivit le trépas d'Alexis, les geoliers, occupés sans doute de soins importans pour la cérémonie de l'embaumement du corps, oublièrent jusque bien avant dans la nuit la pauvre victime de Jaguschinski. La nature, qui ne perd jamais ses droits, rappela à cette malheureuse et coupable fille que la faim la pressait vivement : elle appelle ; on ne répond pas ! elle pousse des cris aigus ; ils sont inutiles : que devenir, que faire? cependant elle ne se décourage point ; plusieurs heures s'écoulent et personne ne vient : épuisée de besoin, de lassitude, elle se laisse tomber sur son lit, elle attend avec angoisse : enfin des pas se font entendre, elle court à sa porte ; on ouvre, on lui présente des vivres : Aphrosine les prend, se jette dessus et les dévore. L'homme la regarde et sort sans rien dire,

sans daigner s'apercevoir que cette voracité n'est pas naturelle : soit qu'il eût des ordres, ou que ce fût une distraction, il ne ferma la serrure qu'à un seul tour ; la prisonnière n'entendit pas résonner à son oreille le bruit affreux de l'effroyable verrou, son cœur tressaille d'espérance, son imagination s'enflamme ; elle se croit libre, et se flatte de quitter bientôt ce séjour arrosé de ses larmes et témoin de ses cuisans remords.

Le calme le plus profond régnait dans la citadelle, lorsqu'Aphrosine s'approcha de la porte ; elle cherche à découvrir comment il faut s'y prendre pour s'échapper de cette chambre fatale ; si elle réussit, elle se cachera dans quelque coin obscur ; il sera impossible de la découvrir, pensait-elle ; et demain elle ira se jeter dans les bras de celui qu'elle adore... Déjà la Finlandaise sourit à cette idée, déjà son âme se repaît des baisers de son amant ; elle les sent, son

cœur brûlant les savoure avec délices : Cher Jaguschinski... oh! que ne ferais-je point pour toi?.. Alors elle essaie avec la pointe d'un couteau d'ôter les entraves qui s'opposent à sa sortie. Longtemps la serrure résiste ; mais Aphrosine est courageuse, l'amour, le désir de la liberté ont doublé ses forces ; elle persévère et travaille sans relâche : bientôt la porte s'ouvre, les obstacles ont disparu... La Finlandaise, ivre de joie, baise avec transport cette porte bienfaisante : songeant bientôt à fuir sa prison, elle éteint sa lampe, et sort sans faire le moindre bruit.

Longtemps sa course fut incertaine ; l'obcurité régnait dans les longs corridors où sa chambre était située ; enfin, sans trembler, soutenue par l'espoir, elle avance avec précaution ; c'est une nouvelle enceinte : quel parti prendre? Tout est tranquille, aucun bruit ne se fait entendre

tout dort, tout repose sur la foi des grilles et des verroux.

Aphrosine avance toujours; son désir le plus vif est de gagner les cours; là il lui sera facile de se soustraire à tous les regards : elle marche pendant longtemps, s'égare, va, revient, s'égare de nouveau et retourne sur ses pas : peut-elle connaître tant de nombreux détours? Une faible lumière lui sert de guide, elle croît insensiblement, et devient plus éclatante; bientôt elle arrive dans une espèce de chapelle gothique, éclairée par deux lampes suspendues à la voûte; un lit est au milieu; à la tête et aux pieds sont plusieurs flambeaux, la cire qu'ils recèlent est jaune; à côté sont deux moines endormis. Aphrosine regarde avec timidité, elle tremble, approche encore; elle aperçoit avec terreur qu'un cadavre repose sur ce lit funèbre... elle veut fuir cet objet lugubre, mais ses pas sont en-

chaînés à cette place. Elle fait un mouvement, s'arrête..... Une horreur invincible s'empare de tous ses sens ; cependant un pouvoir inconnu l'attache à ce lit de douleur. Enfin, surmontant sa faiblesse, son émotion, honteuse de l'effroi qu'elle éprouve, Aphrosine monte le degré ; son regard se fixe sur cette figure : que devient-elle en la reconnaissant ? Un cri perçant lui échappe ! c'est Alexis... grand Dieu ! Alexis, s'écrie-t-elle, Alexis ! Elle tombe à genoux, élève ses mains suppliantes et demande son pardon en sanglotant. Le prêtre, effrayé de cette scène inattendue, s'approche, l'interroge : égarée, elle ne lui répond pas ; seulement elle colle ses lèvres sur les lèvres pâles et froides du cadavre... — Maudis, maudis ton assassin, disait-elle, c'est moi qui ai causé ta mort ! Prince infortuné, hélas ! aux jours où je t'aimais, qui m'aurait dit que ma bouche parricide serait ton accusatrice

la plus cruelle?.. Oh, que je suis coupable! Voilà donc ces traits charmans que naguère je couvrais de mille baisers! que sont devenus ces regards qui m'accueillaient avec tant d'amour?.. cette paupière est fermée, jamais, jamais elle ne s'ouvrira. Barbare Aphrosine, verse, verse des larmes de sang! pleure, pleure jusqu'à ton dernier jour ton crime et ta perfidie! Epouvantée, elle se levait lorsque le moine la retint : — Qui m'arrête, dit-elle, ô Dieu, c'est lui! c'est lui! il m'entraîne dans sa tombe, dans sa tombe que j'ai creusée moi-même! Alexis!.. Alexis! pardonne... — Ma fille, écoute-moi, dit le vénérable religieux, mon enfant. — Il parle, il parle, j'entends sa voix! — Ma fille, reviens à toi, ne trouble pas le silence qui doit régner près du lit funéraire; éloigne-toi, pauvre infortunée. Le bon prêtre la prend par la main, veut l'éloigner. La coupable Aphrosine revient

à elle, un désespoir effrayant renverse ses traits : ses yeux sont rouges et enflammés. — Qu'ai-je dit, mon père, il me semble que ma tête s'est égarée ! mes pensées n'ont aucune suite... qu'ai-je dit, ô mon père ! — Ma fille, il faut fuir ce séjour lugubre : viens dans ta chambre, je vais t'y reconduire. — Ma chambre ! c'est un cachot. Je n'y rentrerai pas : non, ma place est près du corps glacé du malheureux Alexis ; mon père, ô mon père, écoutez mon crime, et frémissez... c'est moi qui l'ai trahi... c'est moi, mon père, qui, barbare, parjure, ai vendu ses secrets... ma main parricide a tranché sa vie... O mon père, qui pourra me délivrer du poids affreux dont je suis oppressée ! — Le repentir, ma fille, et la prière ! — Juste ciel ! ses mânes les repousseraient ; je dois leur faire horreur ! — Dieu pardonne, ma fille, au pécheur qui se soumet à la pénitence que son crime a méritée.

— Je vais prier, je vais par mes larmes essayer de le fléchir, de le toucher. L'insensée Finlandaise se mit à genoux sur les marches de l'estrade qui entourait les restes du Czarowitz : là, elle gémit, pleure, essaie de prier avec ferveur. Le moine la contemplait d'un œil étonné; il ignorait la part que la maîtresse d'Alexis avait pu prendre à la catastrophe qu'il déplorait : dans leur humble monastère, ces pieux cénobites s'occupaient-ils des événemens du monde et de ceux de l'empire qu'ils habitaient ?

Cependant, vers le matin, Jaguschinski vint apporter les ordres de l'empereur pour la translation du corps de l'héritier de toutes les Russies; quelle fut sa surprise à la vue d'une femme priant à côté de lui ? il s'avance pour la reconnaître : le bruit de ses pas la fait tressaillir; elle se retourne, pousse un faible cri et s'élance vers l'aide-de-camp; sans force elle tombe dans ses bras. — C'est

vous, Aphrosine, dit-il avec un sourire amer, c'est vous! par quel prodige? — Oui, c'est moi, cher Jaguschinski, oui, c'est moi qui viens implorer le pardon de mon crime. Un sourire plus infernal encore parcourut les lèvres du méchant. Ah! s'écria-t-elle, le rire est sur votre bouche, et la mort est dans mon cœur! Quoi, sourire devant un cercueil!.. Mais, au moins, Jaguschinski, que je reçoive le prix de mon forfait : sois mon époux, mon amant, tu me l'a promis. — Ecoutez, Aphrosine, écoutez : jamais la femme qui put trahir celui qui l'adorait ne portera mon nom : cessez de vous en flatter; et quel sort serait le mien après votre conduite? qu'attendre de vous? Le prince vous avait comblé de bienfaits, tout son être vous était soumis, et, ajouta-t-il en montrant le Czarowitz, insensible aux tourmens, aux plaisirs, voilà la récompense que vous lui réserviez. — C'est pour toi que

je l'ai trahi... — Deviez-vous me croire? — Grand Dieu, vous l'entendez! Mais tu me seras fidèle, Jaguschinski, vois-tu le flambeau nuptial? ô bien aimé, marchons à l'autel, il est paré! le prêtre nous attend! Ah! j'ai bien mérité de t'appartenir : ne sais-tu pas combien j'eus de remords? ta douce présence les étouffa. — Que dit cette femme, respectable religieux? — Cette femme a perdu la raison : la vue du prince a porté un coup affreux à toutes ses facultés morales. — Donne ta main, ô mon époux, reprend-elle, viens près de ce corps inanimé, qu'il reçoive nos sermens! tu t'éloignes! tu ne veux donc plus de cette Aphrosine que tu chérissais : pourtant, elle t'aime encore. Alexis est mort, dit-elle à voix basse, ne crains rien de sa jalousie... non, je ne l'aime plus... Que tu es beau, Jaguschinski, que ton regard est pénétrant! qu'il m'enivre d'un charme délicieux! Alexis est

là... il ne nous entend pas... regarde, regarde, il est mort. D'où vient, cher époux ne me présentes-tu point le voile nuptial? Que je vais être heureuse! dans tes bras, je braverai le courroux de mon tyran... tu ne me réponds point : aurais-je à craindre pour toi le sort d'Alexis? Ah! quels regards tu me lances! dis, mon bien aimé, en quoi t'ai-je offensé! Pour te plaire, je fus parjure; tu promis d'être à moi, de m'aimer jusqu'à la mort : jure-le ici... ici, sur ce hideux cadavre; donne ta main que je la pose sur ce cœur qui ne battra plus; sens-tu comme il est froid, glacé... c'est toi qui le souhaitas..... et je le dévouai à la mort..... Laisse, laisse que je recueille sur tes lèvres chéries le fruit de mon parricide... touche mon front, il est brûlant, ma poitrine est oppressée...le remords, comme un serpent, déchire mon sein... regarde, regarde.... Dieu! son dard envenimé va te percer...

éloigne-toi... éloigne-toi, laisse-moi seule asssouvir sa fureur. Mon père, dit-elle en s'élançant vers le religieux et entraînant Jaguschinski par la main; mon père, me voici à genoux, bénissez notre hyménée... c'est mon époux, il me l'a juré... Bénissez-nous, que vos prières, que votre absolution effacent le crime dont nous nous sommes souillés! tombe à genoux, mon chêr Jaguschinski... tu résistes. — Je t'ai déjà dit, femme coupable, que tout était fini entre nous: je ne veux point partager ta destinée; fuis loin de moi, femme parricide! fuis, malheureuse... je te méprise, je t'abhorre à jamais! Ce dernier mot frappa le cœur de l'infortunée Aphrosine: il rappela ses souvenirs, sa raison; son regard devint fixe, ses traits se renversèrent, ses lèvres vermeilles prirent une teinte livide; la triste Finlandaise murmurait: il m'abhorre! juste ciel! il m'abhorre! et j'ai pu l'entendre sans

mourir ! Alexis, te voilà vengé !.. Sa paupière se ferma, son cœur s'affaissa sous le poids de la douleur qui l'oppressait, et la malheureuse Aphrosine tomba sans mouvement.

Jaguschinski se hâta de l'enlever et de la remettre aux soins des geoliers : mais bientôt la fièvre, le délire s'emparèrent entièrement d'elle : enfin un transport affreux dérangea les fibres d'un cerveau déjà malade, déjà frappé d'un souvenir funeste, la Finlandaise perdit la raison et se trouva confondue parmi ces êtres malheureux, objets de la pitié de toutes les âmes sensibles ; dans les accès d'une frénésie épouvantable, l'infortunée soulève les chaînes pesantes dont elle est accablée, arrache ses longs cheveux, et s'écrie : Alexis ! Alexis ! daigne pardonner à ta coupable Aphrosine ! Le nom du perfide Jaguschinski ne sort jamais de ses lèvres desséchées ; seulement,

si le hasard amène quelque étranger dont le port, les traits aient quelque rapport avec ceux de ce barbare, elle le considère en silence, pose la main sur son front, détourne la tête en disant : il lui ressemble; c'est un méchant! Voilà quelle fut la destinée de la coupable et faible maîtresse du Czarowitz.

D'après les ordres de Pierre, le corps d'Alexis fut déposé dans un cercueil découvert, doublé de velours noir et revêtu d'étoffe d'or; on le transporta de la forteresse à l'église de la Trinité, où le peuple vint lui baiser la main (1).

Catherine ressentit une vive douleur lorsque le Czar lui annonça le trépas de son fils aîné, des larmes involontaires mouillèrent sa paupière; elle reçut ses enfans avec tendresse, et promit de ne jamais les abandonner : la Czarine tint sa promesse.

(1) Historique.

Pétrowitz son fils se trouvait, par ce triste événement, unique héritier du trône impérial : cependant son cœur en éprouva un serrement affreux : ô mon Dieu, disait-t-elle, daigne bénir mon enfant, et ne le punis pas d'un malheur auquel son innocence, sa tendre jeunesse le rendent étranger ! En terminant ces mots, l'impératrice couvrait son fils de baisers et de larmes.

Quelques jours après on reconduisit les restes mortels d'Alexis dans la forteresse : l'empereur, Catherine, toute la cour accompagnèrent le convoi; Pierre eut pendant cette lugubre cérémonie le visage baigné de pleurs. Après on plaça le cercueil du prince à côté de celui de la tendre Sophie : douce consolation pour ses mânes désolés; son époux est près d'elle, leurs dépouilles terrestres reposent ensemble. Ah! puisse ton âme, aimable et sensible épouse, goûter encore le bonheur qu'elle souhaitait,

lorsque tu habitais cette terre, où tu répandis tant de larmes ! jouis d'une paix éternelle, noble victime, ton Alexis est près de toi ? Sa raison, dégagée des passions qui obsédaient son cœur, rend justice à tes vertus, à ton pieux et sincère attachement ; ton Alexis déplore les chagrins dont il t'accabla : oublie-les, âme douce et magnanime, console-toi, alors que, réunis éternellement, vous ne devez jamais, jamais vous séparer.

L'empereur donna quelques regrets à la fin déplorable d'Alexis, mais bientôt, écoutant ceux qui l'environnaient, se rappelant ce qu'il nommait ses crimes, il finit par se persuader qu'il n'avait aucun reproche à se faire ; sa tendresse se reporta toute entière sur le fils de Catherine : cet enfant devint son espoir, aussi l'aima-t-il passionnément.

La santé du jeune Czarowitz se fortifiait

chaque jour; déjà sa raison précoce et ses naïves conversations faisaient la gloire et le bonheur de ses parens : Pierre se flattait de voir renaître enfin un successeur digne de lui, un successeur qui augmentât encore les richesses et la gloire de son empire : faibles mortels, ah ! n'espérez point et ne comptez jamais sur un heureux avenir ! oui, Pierre, oui, ta nation verra renaître un successeur encore plus grand que toi, s'il est possible. Le sort ne te destine pas à l'élever, à le connaître : il doit se trouver entre toi et lui plus d'un siècle d'intervalle. Contemple ses vaisseaux parcourant des mers inconnues à ton empire ! regarde ses étendarts flottans sur un autre hémisphère : vois ton petit-fils médiateur des nations, et leur donnant pour garant une éternelle paix, un traité d'ailliance inspiré par le souverain moteur de ce vaste univers : vois-le protégeant de son bras for-

midable un grand peuple digne de sa noble amitié. Sois heureux, empereur magnanime, tes peuples ont reporté dans ta chère patrie le goût des arts, des sciences, au sein de leurs climats glacés!

Pour chasser un souvenir pénible et sans cesse renaissant, le Czar s'occupa sans relâche; il fit des lois qui devaient lui survivre, il bâtit la nouvelle ville de Lagoda; fit le plan du canal et des écluses de cette ville : il s'agissait de faire communiquer la Néwa, avec une autre rivière pour amener les marchandises dans la capitale; ce plan réussit, et Pierre eut la satisfaction de voir Pétersbourg approvisionné de toutes sortes de denrées nécessaires aux besoins de ses habitans. Ainsi l'empereur cherchait à oublier une catastrophe affreuse, et dont sa mémoire lui retraçait trop fidèlement les douloureuses circonstances.

Menzikof n'avait pas tardé à deviner l'af-

freux caractère du nouveau favori, et malgré ses soins continuels, sa contrainte, l'amour dont il brûlait pour la Czarine le trahissait quelquefois : tantôt une rougeur subite colorait sa figure, tantôt sa douce voix le faisait tressaillir; mais bientôt, reprenant son calme, son impassibilité, Jaguschinski croyait pouvoir défier l'œil le plus exercé de connaître les sentimens qui l'agitaient : cependant la jalousie avait éclairé Menzikof et lui avait découvert un rival.

Le véritable ami de Catherine acquit bientôt une preuve certaine que ses soupçons étaient fondés, et que ce perfide était à craindre pour la Czarine. Voulant se reposer des fatigues de la guerre, en même temps faire sa cour à l'impératrice, Chérémetef vint avec sa chère Elisabeth se fixer à Pétersbourg : Catherine fut charmée de revoir l'amie qui fut la cause première de

sa fortune extraordinaire ; elle lui fit l'accueil le plus flatteur. Elisabeth lui présenta une jeune parente nommée madame Paola de Balk : sa grâce, son entretien plurent à l'empereur, qui la plaça près de son épouse en qualité de dame d'atours.

L'aimable Paola, ayant obtenu les bonnes grâces de sa souveraine, chercha à faire le bonheur de sa famille, de ses parens, en leur procurant des places ou charges lucratives et honorables : en conséquence ses frères arrivèrent à Pétersbourg, l'aîné fut classé parmi les conseillers de l'empire ; le plus jeune, doué d'un esprit agréable, d'un extérieur charmant, d'une douceur et d'une modestie admirables, ayant de plus reçu une éducation parfaite, Démétrius Moëns de La Croix, fut nommé chambellan de l'impératrice.

Ardent, sensible, n'ayant jamais connu l'amour, se trouvant à chaque instant dans

l'appartement d'une femme de la plus grande beauté et dans la fleur de l'âge, le tendre Moëns, souvent dans les promenades favorites de la Czarine, se trouvait dans une position délicate, pénible même, et qui augmentait encore sa passion : Catherine prenait son bras, étant loin de s'imaginer que cet adolescent ressentît pour elle d'autres sentimens que le respect et la reconnaissance.

Jaguschinski surprit le secret du chambellan; Menzikof, le sévère Menzikof le connut aussi : mais, attentif aux mouvemens du favori du Czar, il ne fut pas longtemps sans soupçonner la haine que son âme perverse ressentait pour le jeune et sensible Moëns.

Craignant qu'il ne cherchât à sonder les replis de ce cœur plein de franchise et de loyauté, Menzikof, dans une conversation secrète, intima au chambellan l'ordre de

ne jamais chercher à se lier avec Jaguschinski : il cherchera, je n'en doute pas, ajouta-t-il, tous les moyens pour captiver votre confiance; mais, mon ami, défiez-vous de ses caresses, elles sont perfides : le cruel sourit lorsque sa barbare main vous plonge un poignard dans le cœur : d'ailleurs l'impératrice a droit de se plaindre de lui, et si vous chérissez votre souveraine, fuyez, fuyez l'homme qu'elle ne peut estimer. — Je vous jure, prince, de ne point répondre à ses instances : je le fuirai... dois-je vous le dire, sa vue me cause toujours un mouvement d'effroi, je puis même ajouter d'horreur. — Peut être est-ce un avertissement des chagrins qu'il vous prépare; écoutez les conseils de votre cœur : s'il vous commande de le fuir, obéissez. Cet homme est méchant, sans doute il voudrait vous faire tomber dans quelque piége : croyez-en mon expérience, Jaguschinski vous hait; long-

temps il a sollicité la place que vous occupez; vous l'avez obtenue, ce motif est plus que suffisant pour mériter son aversion, et une aversion insurmontable. Démétrius se retira, résolu de suivre d'aussi salutaires avis. Mais la haine au regard perçant, mais la jalousie avaient éclairé Jaguschinski; certain de l'amour du chambellan, il jura dans son âme de ne goûter aucun repos avant qu'il eût assuré la perte de ce jeune homme.

Catherine, depuis la mort d'Alexis, n'avait pas goûté un moment de tranquillité : toujours son imagination était poursuivie d'images tristes et lugubres : la nuit, des songes effrayans la fatiguaient sans relâche : tantôt, on arrachait son fils de ses bras maternels, tantôt Pierre tombait à ses côtés, percé de coups et baigné dans son sang; ces rêves douloureux sans cesse répétés lui semblaient l'approche de quelque événement déplorable : elle le voyait suspendu sur sa

tête; toujours à genoux dans sa chapelle, elle suppliait le Dieu qui depuis sa naissance l'avait protégée et l'avait élevée dans ce haut rang de chasser de son âme ces avertissemens importuns : ô Dieu, disait-elle, d'où me vient cette tristesse qui m'accable! le sort cesserait-il de m'être favorable! grand Dieu! épargne mon époux et mes enfans! si ta main puissante se fatigue de me prodiguer tant de bontés, prends ma vie, mais épargne la leur! que puis-je désirer encore! mère heureuse, épouse chérie du plus grand des humains, je ne dois plus former de souhaits, et pourtant mon âme est accablée sous le poids d'une douleur inconnue! mon fils héritera d'un vaste empire, son jeune front sera orné d'une couronne! O Catherine, qui t'eût dit, aux jours où tu fus élevée par la charité d'un respectable ministre, que tu serais la première d'un état puissant! Ombre de ma mère, souris

à mon élévation! que me manque-t-il? mon frère est heureux, mon époux m'aime..... Quelquefois je puis répandre des bienfaits, quelquefois je sauve de sa bouillante colère quelques infortunés! Ah, c'est un devoir bien doux pour mon cœur! ô mon Dieu, dissipe ce nuage de douleur dont mon âme est obscurcie; éloigne de moi le calice amer de la douleur, qui depuis quelque temps m'obsède, me fatigue et détruit mon repos; daigne, daigne ramener le calme, la tranquillité dont je jouissais depuis si long-temps!

Catherine se sentait alors résignée, satisfaite, et, pour vaincre sa faiblesse, retournait près de son cher Pétrowitz: la vue de son fils bien aimé, plein de santé et de vie, lui causait une joie indicible: intérieurement elle se blâmait de sa pusillanimité, de ses ridicules terreurs, et se reprochait son injustice, ses plaintes envers la divine

providence, qui l'avait pour ainsi dire accablée de bienfaits : cependant, qui peut lire dans les décrets éternels! Ah, pourquoi faut-il que notre imagination nous annonce d'avance les revers, les chagrins qui vont accabler notre fugitive existence.

CHAPITRE XII.

La Czarine allait éprouver de nouveau qu'il n'est point ici-bas de félicité durable; elle qui jusqu'à ce moment avait toujours triomphé de ses ennemis et des envieux de son bonheur, elle allait encore avoir à combattre contre un sentiment qui un moment avait failli renverser ce frêle édifice.

Alexandra, depuis plusieurs années, s'était éloignée de la cour : dévorant la haine qui l'animait, elle avait su la dissimuler avec adresse. Jamais, dans l'exil volontaire qu'elle s'était imposé, le nom de l'empereur ni de Catherine n'avait été prononcé;

ainsi ceux que Pierre avait chargés d'observer sa conduite ne purent en rendre que des témoignages satifaisans.

L'époux de la brillante Alexandra venait de mourir : les biens immenses qu'il possédait devaient revenir à sa famille, la princesse ne lui ayant point donné d'héritier ; mais il existait un acte antérieur signé de sa main, que son amour aveugle lui avait accordé dans un moment d'ivresse : cet acte autorisa la belle Cantemir à demander que l'usufruit de la fortune de son époux lui fût alloué pour sa vie entière.

Déjà les juges avaient senti l'injustice d'une telle demande, l'acte n'étant pas revêtu de toutes les formalités exigées par la loi ; déjà la princesse se trouvait déçue de ses espérances, lorsqu'elle résolut de se présenter aux yeux de l'empereur. Consultant son miroir, qui, fidèle à ses charmes, la convainquit que sa beauté n'avait rien per-

du par le temps, elle se flatte... L'ambition, l'orgueil, ses attraits, tout l'engage d'essayer encore le pouvoir de ses charmes sur le cœur de celui qui jadis ressentit leur puissance : il l'avait tant aimée... Alexandra connaissait la faiblesse du Czar; elle n'ignorait pas l'ascendant que la beauté avait sur ses sens : aussi se promit-elle bien de chercher à rallumer un amour que sa vanité lui assurait ne devoir pas être totalement éteint.

En arrivant à Pétersbourg, Alexandra s'informa soigneusement à une amie fidèle des personnes qui possédaient la confiance de l'empereur; elle apprit qu'un nouveau favori balançait la puissance de Menzikof : cet homme, ajouta l'officieuse amie qu'elle consultait, porte même ombrage à la Czarine; il en est détesté : peut-être Catherine a-t-elle quelque raison dans sa haine, car il est impossible d'être plus faux, plus

perfide que le brillant et superbe Jaguschinski.

D'après ces rapports, elle se promit bien de captiver la bienveillance de l'aide-de-camp du Czar : un homme que Catherine et Menzikof haïssaient ; il est donc bien redoutable, disait-elle ? Ils le craignent, les perfides ! Menzikof, ah, si je pouvais ressaisir le pouvoir dont tu m'as privée ! mais ne nous fatiguons pas par de vaines exclamations : il faut agir, il faut chercher à rendre à ceux qui m'offensèrent les tourmens dont ils m'ont accablée. Telles étaient ses pensées.

Le retour de la belle princesse de Cantemir devint le sujet des conversations de la cour : Pierre, triste, chagrin, poursuivi par un déplaisir secret, apprit son arrivée sans la plus légère émotion. Jaguschinski, entendant parler sans cesse de sa beauté, de son esprit, eut un violent désir de con-

naître la femme qui balança dans le cœur de son maître les charmes, les touchans attraits de cette Catherine si belle, si imposante, qu'il respectait cependant malgré les dédains dont elle avait payé l'amour qu'il avait cru ressentir pour elle.

Son désir fut accompli plus tôt qu'il ne pouvait s'en flatter. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'un billet d'un style enchanteur et rempli de témoignages d'estime vint combler les vœux de Jaguschinski ; Alexandra le priait de passer chez elle, ayant le plus vif désir de connaître un homme aimable, et qui méritait, assurait-on, la confiance de son souverain ; elle désirait, ajoutait-elle, lui communiquer une affaire de la plus grande importance pour sa fortune et son repos, et se flattait qu'il voudrait bien l'aider de ses conseils et de ses avis dans une conjoncture aussi délicate et aussi épineuse.

Jaguschinski fut enchanté de recevoir de telles marques de considération. Depuis longtemps sa conduite ne lui attirait que le mépris de toute la cour et des courtisans : il y fut d'autant plus sensible que les méchans cherchent à se persuader eux-mêmes que l'estime, les égards doivent leur être communs avec les hommes vertueux et irréprochables.

La princesse n'avait pas assigné d'heure fixe à son rendez-vous, bien certaine qu'il ne se ferait pas attendre ; aussi, lorsque son service lui laissa un moment de loisir, il s'échappa du palais et se rendit en toute diligence chez la charmante Alexandra.

Elle l'attendait dans une parure qui relevait l'éclat de sa beauté, il en fut étonné un moment; elle s'en aperçut, et, souriant avec complaisance, lui fit signe de venir se placer à ses côtés : il obéit, alors la belle Cantemir prit la parole en ces termes :

Peut-être serez-vous surpris de ma démarche, noble Jaguschinski; mais j'ai besoin d'un appui, d'un soutien auprès de l'empereur : victime de la plus horrible injustice, j'ai besoin d'un ami qui veuille bien prendre mes intérêts avec courage: qui lui rappelle le temps où il ne refusait aucune demande d'Alexandra : je sais que Pierre vous chérit, je sais qu'il vous écoute volontiers, voulez-vous être assez généreux pour prendre la défense d'une femme infortunée! — Madame, l'empereur peut-il avoir oublié les temps où la belle Alexandra ne vivait que pour lui? c'est impossible; le souvenir de tant de charmes ne peut s'effacer de la mémoire de celui qui les a contemplés... — Jaguschinski, ce ne sont pas des louanges que je vous demande, voulez-vous me servir? Vous n'ignorez point quels liens m'attachaient au Czar? vous n'ignorez point quelle main les a rompus? Depuis

cet instant la haine respire dans mon sein; mais j'ai su la dérober aux regards pénétrans de ceux qui m'ont entourée... je veux, je désire... —Parlez, madame, je suis prêt à vous servir... je hais Menzikof... Menzikof, votre ennemi... je l'ai nommé, madame, ainsi confiez à ma foi votre sort, vos espérances. Que souhaitez-vous de moi? je puis vous l'avouer, Pierre souvent daigne céder à mes avis; Pierre, dans cet instant, a besoin d'une forte distraction : depuis la mort de son fils, il paraît affaissé sous le poids d'une cuisante douleur, Catherine même ne peut le tirer de la mélancolie où il est plongé : souvent il reste seul dans sa chambre pendant quelques heures; en vain elle le supplie de permettre qu'elle entre chez lui, il refuse de la voir... — Catherine, dit Alexandra avec un sourire amer, que je hais ce nom! — Et peut-être celle qui le porte? — Oui. — Eh bien, madame,

que puis-je pour vous? — Vous pouvez tout. — Comment? — Je veux regagner l'amour de l'empereur ; parlez-lui de moi, cherchez à réveiller dans son âme son ancien attachement. Si j'en crois mes amis, je suis plus belle qu'autrefois : vous me voyez, puis-je soutenir la concurrence avec sa Catherine?... — Vous êtes encore plus belle qu'elle, madame; mais l'habitude, mais ce qu'il a fait pour elle, ses enfans; son fils, surtout, son fils est un lien qui l'attache fortement à la Czarine. — Oh, si le ciel pouvait me venger? si elle pouvait pleurer aussi ses espérances déçues? Jaguschinski, me servirez-vous? Voici mes droits à la succession de mon époux : si vous faites révoquer l'arrêt injuste qui vient de m'en priver, comptez sur ma reconnaissance éternelle : vous êtes peu riche, m'a-t-on dit, je vous mettrai en état d'égaler les plus grands seigneurs de la cour : si vous

me rendez le Czar, si je puis parvenir à reconquérir mon empire sur son cœur, vous aurez droit à tous les honneurs ; pensez-vous que vous languiriez toujours dans la place d'aide-de-camp ? non, mon pouvoir vous servira mieux. L'ami d'Alexandra doit briller dans un poste éminent, il l'obtiendra. Cependant ne croyez pas qu'un autre sentiment me guide vers vous... ne croyez pas que l'amour... non, mon âme glacée, refroidie, est revenue des illusions de la vie... je n'éprouve plus que la haine, l'affreuse haine... La vanité vous a peut-être fait croire que votre belle figure devait subjuguer toutes les femmes ? Détrompez-vous : pour moi, j'ai peu ressenti cette passion que le vulgaire appelle *amour* : l'ambition fut le guide de ma jeunesse ; je fis servir mon éclatante beauté à mon élévation. Je ne veux pas vous induire en erreur, tel est mon caractère : voyez à présent si vous vou-

lez me servir... Si vous y consentez, lions-nous ensemble pour nous défaire de ceux qui peuvent nous nuire : renversons sans hésiter ces idoles que la Russie a trop long-temps admirées... Menzikof... Catherine... que je vous déteste... Jaguschinski, si j'en crois quelques rapports, vous avez aussi quelques sujets de haine; ainsi je dois, je puis compter sur vous. L'aide-de-camp promit solennellement de se conformer aux désirs d'Alexandra, et la quitta pour rêver aux moyens de faire revivre ce criminel amour dans l'âme de l'empereur.

Trop noble Catherine, tandis que tes soins, ton sincère attachement se reportent sur ton époux et tes enfans, le démon de la haine se réveille pour te créer de nouvelles peines : le crime, la plus basse perfidie et l'amour même, l'amour le plus ardent, le plus vrai, vont se joindre à lui

pour causer tes douleurs et te faire encore verser des larmes amères.

Epiant tous les mouvemens de son maître, l'adroit Jaguschinski saisit le moment favorable pour ranimer des feux éteints depuis quelques années, et prépara par son adresse le malheur de ceux qu'il haïssait.

Un jour, après un repas splendide, Pierre, rentré dans son appartement, seul avec son favori, après quelques plaisanteries, tout à coup se rappela que la princesse Cantemir était depuis plus de deux mois dans la capitale, sans qu'il l'eût seulement entrevue. —Eh bien, Jaguschinski, ajouta-t-il, as-tu vu Alexandra ? Avoue, si tu la connais, qu'elle mérite bien les soins que je lui rendis autrefois?.. combien je l'aimais ! — Sire, je me suis trouvé il y a quelques jours chez Orlof, la belle Cantemir y était aussi. — Que dis-tu de ses attraits? —Sire... — Allons, dis sans ménagement ce que tu

en penses. Ne crains pas de m'offenser... — Sire, elle surpasse à mes yeux tout ce que j'ai vu jusqu'à présent... — Quoi, tu t'imagines qu'elle l'emporte sur Catherine? —L'aide-de-camp ne répondit pas. — Ton silence voudrait me faire croire que tu la trouves mieux que la Czarine; elle était bien, il est vrai; enfin, Catherine est fort belle. — Oui, sire. — Cantemir ne peut l'emporter sur elle, j'en suis certain.—Sire, il ne m'est pas permis de décider entre elles. —Tu as raison: Alexandra est donc à tes yeux le modèle de la perfection? — Sire, tous ceux qui la connaissent m'ont assuré que la princesse était prodigieusement embellie; si vous la voyiez, sire, sans doute, vous penseriez comme eux: vraiment elle est très-séduisante.—Je ne veux pas la voir, non, je crains Alexandra. — Vous la craignez, sire, vous. — Oui, oui, je suis faible avec les femmes. Elles ont un empire sur

moi... je ne puis me défendre contre elles. — Pourtant vous n'aimez plus Alexandra, sire? — Non, mais elle est plus belle encore, dis-tu ? enfin je ne la verrai pas ; elle ne peut reparaître à la cour sans mon ordre. —On dit, sire, qu'un procès considérable avec la famille de son mari la met en danger de perdre sa fortune; peut-être venait-elle à Pétersbourg dans l'espoir de vous solliciter..... — Je t'ai dit, Jaguschinski, que je ne puis la voir... D'ailleurs Catherine la déteste... — La Czarine ne fait pas épier toutes vos démarches, sire. La princesse se croit peut-être en droit d'espérer vos bontés... — Eh bien, est-ce à moi à la prévenir? est-ce à moi à voler au-devant d'elle, à la prier ? Je n'ai pas encore oublié ses torts, non. — Elle ne doit pas oser se présenter devant Votre Majesté : on taxerait une telle démarche d'effronterie sans exemple.

Le Czar garda le silence, se promena dans son appartement, et bientôt fit signe qu'il voulait être libre. Jaguschinski sortit enchanté d'avoir prononcé le nom d'Alexandra sans avoir irrité l'empereur. Aussitôt qu'il put disposer d'un moment, il fut rendre compte à la belle Cantemir du faible succès qu'il avait obtenu.

— Madame, lui dit-il en entrant dans son appartement, je ne sais si je me trompe, mais je crois pouvoir vous assurer que nous aurons peu de peine à vaincre l'injuste prévention qu'il a conçue contre vous : je l'ai sondé adroitement, j'ai vanté votre beauté, il est devenu pensif, peut-être sa mémoire lui retraça-t-elle les charmes qu'il posséda..... Quoi qu'il en soit, il m'a écouté sans colère, je dirai même avec plaisir. — Combien, aimable Jaguschisnki, la nouvelle que vous m'apprenez me cause de joie! Serait-

il possible que je reprisse mes droits sur son cœur ! Oh, que je mettrai d'adresse dans ma conduite ! voudrais-je contredire ce despote qui brise l'instrument qu'il chérit avec la même indifférence que je briserais ce vase fragile ! Jaguschinski, comptez à jamais sur la gratitude d'Alexandra ; en disant ces mots, elle tira de son joli doigt un diamant du plus grand prix, et le mettant à celui du perfide : — Gardez, dit-elle avec un doux sourire, gardez ce souvenir d'amitié : c'est la princesse Cantemir qui vous en prie. Le bel aide-de-camp s'inclina et le reçut avec les expressions d'une vive reconnaissance.

Ainsi ces deux êtres vils se trouvent liés : ainsi ces cruels vont tramer dans l'ombre les complots les plus odieux ! Qui pourra vous défendre de leurs trames impies, Catherine, et toi jeune et tendre Démétrius ? Ton âme ardente pourra-t-elle cacher à

leurs regards scrutateurs cette passion fatale qui va te consumer? Infortuné, si tu ne peux couvrir tes sentimens d'un voile épais, fuis loin de la cour! là, jamais l'âme ne peut s'épancher sans crainte; là, tous les sentimens sont étudiés : la politique guide toutes les actions; on vous caresse, on vous encense si le prince daigne vous honorer d'un simple geste de bienveillance; mais que d'envie! que de basses intrigues! fuis, éloigne-toi, aimable et tendre Démétrius, d'un séjour qui pourrait te devenir funeste!

Que dois-je faire, Jáguschinki, reprit la belle Cantemir, après quelques momens de silence : dois-je le supplier de me recevoir, ou dois-je chercher l'occasion de me trouver devant lui sans qu'il puisse me fuir? car je le connais, s'il me craint, s'il éprouve un reste de faiblesse pour moi, je ne pourrai lui parler... Alors vous sentez qu'un pa-

reil affront me rendrait la fable et la risée de la cour : c'est ce qu'il faut éviter... quel moyen prendre? Vous devez savoir ses démarches, ses courses dans Pétersbourg. — Eh bien, madame, il est un moyen simple... peut-être va-t-il vous sembler bizarre, absurde; cependant, soyez-en certaine, vous obtiendrez son amitié si vous le suivez... — Quel est-il? parlez. — Vous savez comme moi quel attrait puissant l'attache à tous les travaux qui peuvent embellir sa ville de prédilection..... — Que voulez-vous, dois-je, pour lui plaire, me faire charpentier? — Ah, belle Alexandra, si vous preniez un tel parti, les chantiers de l'empire ne pourraient contenir tous ceux qui desireraient partager vos fatigues : mais ce n'est point cela que j'ai voulu dire. Vous connaissez, madame, les transports de joie qu'il éprouve lorsqu'un de ses sujets fait planter cette arbre qu'il chérit et qu'il

révère; le chêne, cet arbre utile, qui doit, assure-t-il, procurer tant d'avantages à son empire ! Eh bien, sacrifiez un terrain quelconque pour cet objet; que votre projet soit vanté par vos amis, soit répété par vos serfs, et bientôt vous verrez l'effet de mes conseils. (1)

---

(1) Pierre-le-Grand s'occupait singulièrement de la plantation des chênes, quoique le sol parût devoir être rebelle à cette culture; il voulait que les jeunes chênes pussent être employés avant un demi siècle dans l'architecture navale. Quand il en rencontrait un vieux, il le faisait garnir de tables et de bancs, et c'était un rendez-vous où il venait se divertir avec toute sa cour. « Si j'avais, disait-il un jour dans une de ces parties » de plaisir, autant de chênes que celui-ci a de feuilles » et de glands! » Il n'ommettait aucune occasion d'indiquer à ses sujets le prix qu'il attachait à ces arbres, et de les encourager à les planter. Cette passion du souverain, et les récompenses qu'il distribuait, réveillèrent l'émulation des propriétaires des jardins et des terrains aux environs de Pétersbourg, qui devinrent ses imitateurs. Quand il apprenait que quel-

Alexandra rit beaucoup du projet du favori; mais il reprit aussitôt : — Soyez certaine, madame, que pour gouverner les hommes, il faut connaître leurs faiblesses et s'y conformer : Pierre est souverain, accoutumé à ne voir que des volontés esclaves de la sienne, il chérit néanmoins ceux qui peuvent le surprendre agréablement en flattant ses goûts : rappelez-vous la disgrâce d'Eudoxie, rappelez-vous sa haine envers cette femme charmante, haine qu'il étendit jusqu'à son malheureux fils! Qu'avaient donc fait ces deux personnes? rien autre

---

qu'un d'eux cultivait un plant de chênes, il ne manquait pas d'aller lui-même le remercier et l'embrasser; il avait consacré hors la ville, sur le chemin de Pestershof, un emplacement de deux cents pas de long, sur cinquante de large, à un plant de chênes, et l'avait fait entourer d'une haie vive, avec les plus sévères défenses d'y porter le moindre dommage.

Mémoires sur la Russie.

chose que de blâmer les innovations du Czar. Réfléchissez, madame, et vous sentirez que mon avis n'est pas à dédaigner. La princesse réfléchit quelques instans, et bientôt assura Jaguschinski que décidément elle se rendait au conseil qu'il venait de lui donner.

Aussitôt elle fit appeler l'intendant de ses domaines, et lui signifia son désir de faire faire une plantation de chênes dans ses biens les plus proches de Pétersbourg. Cet homme d'abord crut que sa maîtresse cherchait à s'amuser à ses dépens; mais l'ordre impérieux qui lui fut intimé fut sans réplique. Il obéit, et s'occupa sur-le-champ de satisfaire le caprice de sa maîtresse. Un nombre considérable d'ouvriers, d'agriculteurs, dévastèrent des champs fertiles; on fit venir à grands frais un jeune plant de chêne, et la princesse eut la satisfaction de voir, après quelques mois,

une forêt s'élever aux mêmes lieux où croissaient jadis le bled, les fruits et les grains nécessaires à la vie frugale des hommes simples de ces climats, ignorant toutes les recherches du luxe et des besoins factices créés par l'oisiveté.

Toute la capitale retentit des changemens opérés dans les belles propriétés de la charmante princesse de Cantemir : les courtisans sourirent ; le Czar lui-même l'apprit avec un plaisir qu'il lui devint presque impossible de cacher ; son orgueil fut flatté qu'une femme jeune, belle, dans l'âge des plaisirs et des passions cherchât à l'imiter : peut-être espera-t-il qu'un sentiment encore présent à sa mémoire était la cause première d'une action qui le transportait intérieurement de la plus vive satisfaction.

Jaguschinski n'avait pas prononcé le nom d'Alexandra depuis sa dernière conversa-

tion avec son souverain : ainsi le Czar ne put se douter que son favori brûlât du désir de lui faire renouer une intrigue avec son ancienne maîtresse. Déjà près de six mois s'étaient écoulés depuis son arrivée à Pétersbourg, et la princesse n'avait point encore aperçu celui sur qui elle fondait de si grandes espérances.

L'empereur, de son côté, désirait la revoir ; mais comment s'y prendre pour ne point faire la première démarche ? Comment, après son refus, oser faire entendre à Jaguschinski qu'il le souhaitait ardemment : son favori semblait l'avoir entièrement oubliée ; comment donc trouver une occasion favorable pour se rapprocher d'elle !... Dans ses instans de loisir, le Czar ne s'occupait que d'Alexandra : que son amour propre eût été satisfait d'apprendre que son amant ne l'avait pas totalement effacée de son souvenir.

Un jour, ennuyé d'attendre plus long-temps, Pierre forma le projet d'aller visiter la superbe plantation dont toute la capitale s'entretenait : Jaguschinski, dit-il, il me prend envie de parcourir les environs de Pétersbourg ? Tu vas m'accompagner : ordonne qu'on selle mon cheval. Il sortit pour porter l'ordre de son maître.

En entrant dans l'appartement, l'empereur lui dit : — Sais-tu où se trouve située la nouvelle forêt de Cantemir ? je suis curieux de la connaître ; je veux juger moi-même si on ne m'a pas exagéré sa beauté, son étendue : cherche un guide qui puisse nous y conduire ? — Votre Majesté désire-t-elle que j'aille avertir la Czarine ? — Non, cela est inutile. Le Czar envoya seulement dire à Catherine qu'il sortait pour examiner une découverte utile qui nécessitait sur-le-champ sa présence.

Quoique le favori n'eût pas eu le temps

de faire prévenir Alexandra, il était certain que l'empereur la rencontrerait : malgré l'impatience de la séduisante veuve et l'ennui qu'elle ressentait de ne point voir ses souhaits accomplis, l'aide-de-camp l'avait assurée qu'il ferait tous ses efforts pour inspirer à son maître l'envie d'admirer la forêt. Aussi la princesse, pour ne point perdre une occasion attendue avec impatience et depuis si longtemps, avait fait poster un de ses gens chargé de lui annoncer sur-le-champ la présence de l'empereur. Cet homme accourut aussitôt à son palais pour l'avertir : la belle Cantemir se hâta d'ajouter quelque chose à sa toilette et partit aussitôt dans un traîneau attelé de rennes.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, lorsque Alexandra parut dans les routes tortueuses de ce bois planté par ses soins. Les jeunes branches ne donnaient encore

qu'un faible ombrage, aussi fut-elle aperçue à l'instant : son traîneau allait avec la rapidité de l'éclair, ses rennes effleurant à peine le sol : enveloppée d'un voile d'une étoffe travaillée d'or et de mousseline, somptueux tissu apporté du fond de la Turquie, le *Czar* ne put reconnaître ses traits ; guidant avec grâce ses élégans conducteurs, elle passa devant l'empereur : il la salua avec aménité ; elle le lui rendit de la main et poursuivit sa route sans se détourner : aussitôt Pierre, entraîné par un mouvement de curiosité, suivit le même chemin, mais ses chevaux ne pouvaient égaler la course rapide du bel animal né dans ces régions glacées : en vain ils étaient haletans, le Czar ne put atteindre cette charmante fugitive.

Alexandra s'était bien aperçue du désir de Pierre ; mais, pleine d'adresse, elle paraissait le fuir pour l'animer davantage à

sa poursuite : lorsqu'elle crut apercevoir qu'il allait abandonner ce projet, elle ralentit la course des rennes ; aussitôt les chevaux du Czar furent piqués de l'aiguillon, et peu de minutes après ces deux personnes, qui s'aimaient autrefois, se trouvèrent à peu de distance l'une de l'autre. (1)

— Madame, dit l'empereur, convenez que vous avez eu le plaisir de bien fatiguer mes chevaux? — Sire, j'en suis pénétrée... pouvais-je me flatter que vous désiriez vous arrêter un instant avec une de vos sujettes. — Oui, madame, oui. Mais levez ce tissu jaloux qui me dérobe vos attraits? — Sire, je ne le puis. — Je le désire, madame. — Sire, votre colère, peut-être... — Vous êtes Alexandra, dit-il en arrachant le

(1) Peu de temps avant sa mort, Pierre renoua avec la princesse Cantemir l'intrigue rompue depuis quelques années.

voile. La belle Cantemir baissa ses longues paupières, une rougeur subite colora une peau blanche comme le lis; ses beaux cheveux retombaient en boucles sur un cou d'albâtre : sa toilette était simple, mais elle avait su choisir la couleur qui pouvait rehausser ses charmes; *Pierre* en fut frappé, sa mémoire ne la lui représentait pas ornée de tant de grâces séduisantes.

—Enfin c'est vous, princesse, c'est vous que je revois, dit-il. Alexandra, quel motif vous fit adopter cet arbre que j'aime? —Sire, dans l'exil où je m'étais condamnée, dans l'exil où je pleurais ma faute, on m'apprit que notre auguste empereur *le* chérissait; ah, répétais-je sans cesse, si jamais je revois les rives de la Néwa, si mes yeux se fixent encore sur tes nobles murailles, belle Pétersbourg, je planterai moi-même ces arbres majestueux, ces arbres chéris par un héros: J'ai revu la capitale, j'ai tenu

ma promesse, sire. Pierre prit sa main et la serra dans les siennes avec vivacité.

Venez, sire, venez, ajouta-t-elle, je viens de vous dire que j'avais promis de planter moi-même ces arbres utiles, révérés : voici ceux dont mes mains ont creusé la terre qui leur offrit un asile : celui-ci est l'arbre de *Pierre*, et voilà celui d'*Alexandra*. Voyez, sire, ces noms sont gravés sur l'écorce : le chêne d'Alexandra croît à l'ombre de celui de Pierre : comme il élève déjà vers le ciel une tête altière ? il semble orgueilleux de porter votre nom ! Heureux arbre, vis en paix pour apprendre aux siècles futurs qu'un grand homme se reposa souvent sous ton délicieux ombrage ! mes mains t'arroseront, bel arbre, crois avec force : oui, arbre de Pierre, ton nom se répétera d'âge en âge !

L'empereur ressentit un mouvement de vanité, bien naturel au cœur de l'homme.

Cette femme charmante n'avait encore de pensées que pour lui? l'absence même ne l'avait point rendue infidèle à l'attachement que jadis elle lui témoignait? Pourrait-il à présent lui faire un crime de cette jalousie qui autrefois la dévora? de cette jalousie, *symptôme* d'un véritable amour! Le Czar faisait ces réflexions en regardant Alexandra, dont la figure animée, les longues paupières baissées, et surtout une légère teinte de rougeur, embellissaient les traits charmans, et qui même paraissait confuse, timide; l'amour dont il avait brûlé pour elle lui persuada qu'un sentiment plus fort que sa raison l'entraînait vers celui qu'elle n'avait pu chasser de son souvenir. C'est ainsi qu'une femme adroite et coquette sait ramener à elle un amant qui la dédaigne; mais malheur, malheur à celle dont l'âme sensible ne peut dompter l'attachement qui la maîtrise? Ah, qu'elle

gémira longtemps ! celui qu'elle aime jouira avec orgueil du barbare plaisir de voir couler ses pleurs ? Il sait qu'elle ne peut s'en détacher, il sait que sa vie, son bonheur, tout repose sur lui : il en abusera le cruel, et s'enorgueillira de ses profondes et cuisantes douleurs !

L'empereur, cependant, n'avait point le désir de renouer avec la séduisante Cantemir ; mais il était homme, souverain, pouvait-il éviter un piége entouré de fleurs ? Quel est celui qui peut résister à l'orgueil de se croire aimé sincèrement ? Le monarque, le pâtre, ont tous deux la même faiblesse. Le ciel a mis dans le cœur des humains le besoin si doux de rencontrer une âme qui puisse répondre à la leur ; une âme enfin sur laquelle ils puissent être certains de régner sans partage. Heureux, heureux celui à qui le destin accorde un tel bienfait ! Le Czar et Alexandra se quit-

tèrent charmés tous deux de s'être revus; Pierre parce qu'elle lui était encore chère; la princesse par un motif digne d'elle, l'ambition. Elle se persuada que l'empereur allait bientôt rentrer dans ses chaînes; pour parvenir à ce but, elle se promit d'employer tous les moyens possibles, afin qu'il ne pût lui échapper.

CHAPITRE XIII.

TANDIS que le crime se flattait d'une victoire qui ne lui serait peut-être point disputée, le jeune Démétrius, dévoré d'une passion funeste, mettait tous ses soins à la dérober à tous les yeux ! mais doit-il espérer d'y réussir ? Tout doit le trahir : pourra-t-il calmer l'émotion que la présence de Catherine lui fait éprouver ? Pourra-t-il commander à cette pâleur qui couvrira son visage, lorsque son doux sourire s'adressera à son époux ? cachera-t-il la rougeur qui colorera ses joues si le charmant regard de la Czarine vient se reposer

sur lui? Contiendra-t-il le battement de son cœur à son approche? S'il doit recevoir sa main dans la sienne, dérobera-t-il le tremblement dont il sera saisi? ses yeux même, contiendra-t-il leur muet langage? Ah, s'il pouvait cacher ces émotions diverses, jamais, jamais l'aimable Démétrius n'aurait aimé d'un véritable amour!

L'impératrice avait la plus sincère amitié pour madame de Balk; cette femme aimable, d'un caractère vif, enjoué, spirituel, charmait par ses piquantes saillies les tristes entretiens d'une cour peu instruite et peu animée : ayant une voix charmante et s'accompagnant de plusieurs instrumens, Paola recevait souvent l'ordre de la Czarine de distraire l'empereur par ses talens; son frère aussi partageait ses goûts, possédait les mêmes talens, excepté pourtant que sa voix, plus douce et plus mélodieuse, trouvait par ses tendres accens le che-

min du cœur de ceux qui l'écoutaient.

Catherine elle-même ne pouvait se défendre d'être sensible aux charmes de ces doux accords : souvent elle se surprenait pensive, rêveuse : un soupir malgré elle s'échappait de son sein. — D'où me vient, pensait-elle, cet attendrissement? Pourquoi ai-je besoin de verser des larmes? d'où vient cette tristesse, cette mélancolie! La pensée de mes enfans ne peut plus me distraire, et chasser cet ennui profond qui m'obsède! Je recherche moins la société de mon époux; un attrait inconnu, invincible s'empare de moi; ces chants me transportent, me ravissent! ô heureuse celle qui possède tant de talens et tant de moyens de captiver les âmes! Ainsi s'entretenait Catherine.

L'empereur ayant fait prévenir la Czarine de la course qu'il allait faire, elle ressentit un mouvement de joie très-vif de ce

qu'il ne l'emmenait point avec lui : désirant jouir de quelque repos, et pourtant se distraire de sa profonde rêverie, elle pria madame de Balk de lui faire entendre les doux accens de sa voix, et surtout de la marier aux sons délicieux de la harpe; Paola obéit : voulant surprendre agréablement sa souveraine, elle fit un signe à son frère : aussitôt ils chantèrent un *duo*, dont les paroles, la musique suave, enchantèrent Catherine ; la tête appuyée sur sa main, elle écoutait attentivement des sons ravissans et qui allaient remuer les cordes les plus sensibles de son cœur. L'expression de ceux de Démétrius portèrent le trouble dans son âme, sa voix était si touchante ! Tout à coup Moëns s'arrêta, Catherine le regarde, ses yeux sont pleins de larmes; elle baissa promptement les siens pour lui dérober son embarras : madame de Balk ne vit pas le trouble de la Czarine, ou du moins

feignit de ne pas l'apercevoir. — Allons, Démétrius, dit-elle, achevons notre air. — Je ne le puis, Paola, répondit-il avec tristesse. — Quoi, ton accès de mélancolie va-t-il te reprendre? — Pardonnez, madame, reprit De Lacroix en s'adressant à la Czarine, mais depuis quelque temps ma santé s'affaiblit... — Je désire, Moëns, que vous cessiez votre service pendant quelques jours, afin de soigner votre santé. Je l'exige. — Que de bontés! — Ah, princesse, reprit vivement Paola, Démétrius vous en impose... Je connais la cause du dépérissement de sa santé... le pauvre garçon aime, il est amoureux fou... — Ma sœur? —Mon ami, ne t'en défends point, ce n'est pas un crime; oui, madame, j'ai trouvé dans son appartement des stances sentimentales qui attestent la vérité de mon accusation. — Ne peut-on les connaître? —Votre Majesté ne pourra trouver aucune

espèce d'amusement dans les écarts d'une imagination déréglée, elle dont la raison est un chef-d'œuvre de la nature....— Vous avez beau chercher à flatter mon esprit, louer ma raison, Démétrius, je veux absolument entendre les fruits de vos veilles, de vos loisirs; car je n'en *crois pas* votre aimable sœur; ses folies, à elle, ne me sont-elles pas connues : elle est douce, cependant elle éprouve un secret plaisir à tourmenter. Lisez, Moëns, lisez vous-même. Un auteur seul peut faire passer dans l'âme de ses auditeurs les sentimens qui l'animèrent en écrivant, lui seul fait valoir sa pensée; le feu qu'il mit en composant se retrouve dans sa lecture; allons, Démétrius, lisez. Moëns se disposa, malgré sa répugnance, à obéir aux ordres de Catherine. Alors il commença d'une voix émue, tremblante, les fragmens suivans :...

« Cruel amour, maître des destinées hu-
» maines, pourquoi présenter à mes yeux
» celle que l'honneur, le devoir, le res-
» pect me défendent d'aimer ! dis, barbare
» enfant, pourquoi te rire de mes dou-
» leurs ?

» Qu'elle est belle, qu'elle est impo-
» sante, et que sa présence me rend heu-
» reux ! Dieu, quelle ivresse mon oreille
» ressent aux doux accens de sa voix, ils
» passent jusqu'à mon cœur.... O mon âme,
» goûte en silence les ravissemens que t'ins-
» pire un si touchant objet !

» Belle Newa, sois orgueilleuse ! souvent
» tes eaux limpides et transparentes ont
» soulevé ce corps charmant formé par les
» amours ! souvent ton onde fugitive a ré-
» fléchi ses traits si nobles, si gracieux !
» Belle Newa, alors tu devais arrêter ta
» course impétueuse pour conserver cette
» image enchanteresse !

» Garde bien mes secrets, bosquet où » cent fois elle s'est reposée ! vous, arbres » silencieux, témoins de mes soupirs, té» moins de mon amour, ah, que vos feuilles » discrètes ne murmurent pas même ce nom » chéri, ce nom que j'idolâtre !

» Si je pouvais mourir pour elle ! Si un » jour sa bouche adorée me disait : je » t'aime ?... Juste ciel! ah, si la mort avec » sa faux cruelle se présentait alors, je mé» crierais : prends ma vie, j'ai goûté un ins» tant de bonheur !

» Vains désirs ! il faut vivre, le devoir » l'ordonne : il faut vivre et traîner la chaîne » du malheur... un autre a son amour, un » autre l'aime, en est aimé ! O mort, ap» proche, viens, viens, mon cœur t'ap» pelle et te souhaite comme un bienfait !

» Quand j'aurai quitté cette terre où je » ne fais que languir, être sensible entre » les mains de qui cet écrit tombera peut-

» être, plains-moi, verse une larme sur ma
» cendre glacée : ah, sans doute, ce tribut
» allégera mes douloureux tourmens !

» Vous, objet sacré, vous, objet de ma
» respectueuse adoration, jamais, jamais
» vous ne connaîtrez les combats qui s'é-
» lèvent dans mon cœur déchiré... Si vous
» pouviez y lire... si un mot consolateur... in-
» fortuné, cesse de te flatter, la vertu, l'a-
» mour te commandent un éternel silence :
» garde-le, mais qu'à ta dernière heure ton
» âme seule, en quittant sa dépouille mor-
» telle, murmure à son oreille attendrie :
» Démétrius, Démétrius vient d'expirer
» pour toi ! »

Un moment de silence suivit cette lecture : Catherine émue sentit pour la première fois son cœur se serrer ; pour la première fois aussi l'amour, mais un amour délicat lui inspira de la compassion pour

celui qui en était victime : jamais elle n'avait entendu de si tendres plaintes, jamais ceux qui l'avaient aimée ne s'étaient servis d'expressions si douces et si passionnées en même temps.

Enfin, rappelant sa raison, elle dit en souriant : — Il faut avouer, Démétrius, que si vous éprouvez l'amour aussi bien que vous l'exprimez dans vos écrits, celle qui vous l'inspire doit en être fière ; car enfin l'orgueil d'une femme est toujours flatté d'être l'objet d'un sincère et profond attachement ! Vous aime-t-elle ? — Non ; madame. — Non ! connaît-elle ces fragmens ? — Oui, madame. — Eh bien ? — Elle daigna m'encourager, vanta mes talens, et bientôt oublia et mon amour et le triste Démétrius. — Peut-être, aimable Moëns, son cœur est-il prévenu pour un autre ? — Je le crains, madame. — Sans doute elle est belle ? — Oui, ma-

dame, oui bien belle, dit-il en baissant la voix. — Vient-elle à la cour? — Quelquefois, madame. La Czarine ne le questionna pas davantage, peut-être s'occupa-t-elle à chercher le nom de celle qui pouvait inspirer un sentiment aussi profond. Après quelques instans de réflexion, elle se retira près de ses enfans.

Le Czar, après avoir quitté Alexandra, ne dissimula pas le plaisir qu'il avait ressenti dans cette aimable entrevue. — Tu avais raison, Jaguschinski, dit-il, la princesse est plus belle qu'autrefois, elle est charmante; son sourire plein de finesse chasse loin de moi tous les tristes ennuis qui m'assiégent : réellement elle est très-agréable. Surtout je lui sais un gré infini d'avoir deviné mes goûts, de s'y être asservie en quelque sorte : enfin elle est assez belle pour subjuguer ceux à qui elle voudra plaire. Même as-tu remarqué

avec quelle douceur elle s'est exprimée; j'en fus attendri; sa voix m'a rappelé ces instans où je l'aimais tendrement... Enfin c'est une chose faite : elle-même a rompu les nœuds qui nous unissaient... D'ailleurs je chéris ma Catherine; son caractère a tant de douceur, elle est aussi belle, et c'est la mère de mes enfans. — Oui, sire, et de plus, elle connaît vos goûts et ce qui peut lui donner de l'ascendant sur votre âme généreuse : elle sait flatter adroitement... — Que dis-tu? Catherine est sincère, franche; son âme est aussi pure que celle de ses filles. Lorsque je fus épris d'Alexandra, qu'opposa-t-elle à mon abandon? les larmes et les plaintes les plus touchantes : non, Jaguschinski, Catherine n'est point adroite, elle possède seulement des vertus qui embellissent l'existence de ceux qui l'entourent. La princesse Cantemir est altière; orgueilleuse de sa naissance, de sa beauté,

elle ne pense pas que la douceur est nécessaire aux femmes, que c'est là leur véritable empire et le moyen le plus certain pour arrêter la fougue impétueuse de nos passions. Je l'avoue, je connais ses défauts; mais qu'elle est séduisante malgré cela! non, je ne la verrais pas impunément: sa vue a peut-être troublé ma tranquillité: je le sens, malgré moi j'ai trouvé plaisir à la voir, à l'entendre. Mais quelques jours suffiront pour dissiper cette fantaisie. Surtout ne m'en parle plus, que son nom ne retentisse pas à mon oreille. Jagùschinski assura le Czar de son obéissance, et la conversation se termina.

Peu d'heures s'étaient à peine écoulées, qu'il se rendit près de la princesse, qui, brûlant d'impatience, désirait savoir quelle impression sa présence avait produite sur son amant. Le sourire de Jaguschinski lui

te sera impossible de rompre des liens qui te seront chers : des liens tissus par les mains des plaisirs : tu reprendras tes chaînes... tu les aimeras... Après avoir pris quelques mesures pour la réussite de leurs projets, la belle Cantemir et Jaguschinski se séparèrent.

ISIÈME VOLUME.





